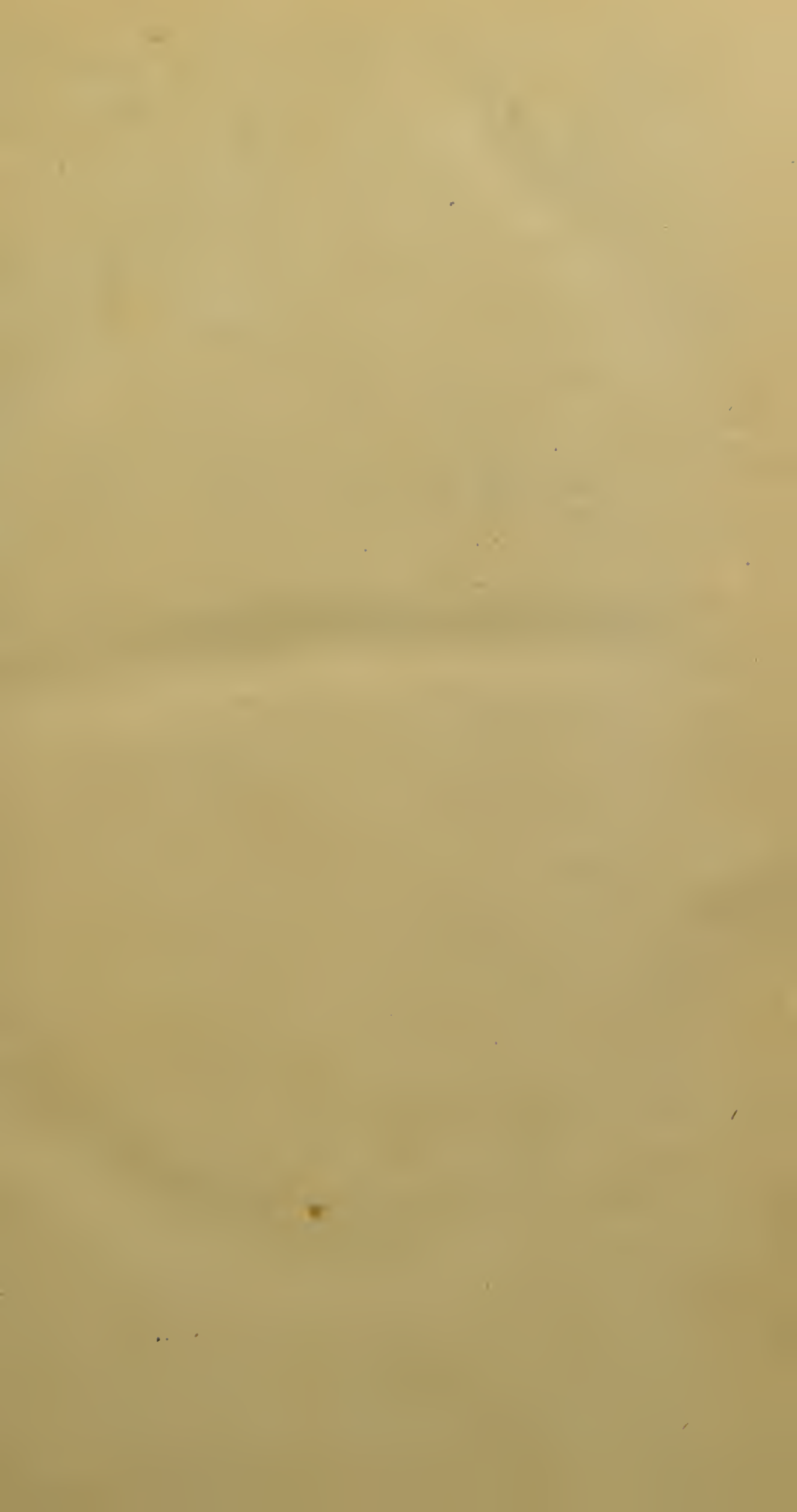




58,958 sup B vol 2

DEPERTHES, JLHS

Vol 2



HISTOIRE
DES NAUFRAGES.

TOME SECOND.

HISTOIRE DES NAUFRAGES,

O U

R E C U E I L

*DES Relations les plus intéressantes des Naufrages ,
Hivernemens , Délaiſſemens , Incendies , Famines ,
& autres Evénemens funestes sur Mer ; qui ont été
publiées depuis le quinzième siècle jusqu'à présent.*

Par M. D....., Avocat.

..... Disperſi jaſtamur gurgite vaſto. ÆN. III.

T O M E S E C O N D .



A P A R I S ,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue
du Hurepoix, près le Pont S. Michel, N^o. 13.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





N^o 1.

NAUFRAGE

*D'EMMANUEL SOSA & D'ELÉONORE
GARCIE SALA, sa femme, sur les côtes
orientales d'Afrique, en 1553 (*).*

EMMANUEL SOSA de Sêpulveda, issu d'une des plus anciennes & des plus considérables familles de Portugal, se fit un nom dans les Indes par son courage & par ses belles qualités. Il obtint vers le milieu du seizième siècle le gouvernement de la citadelle de Diu, & ce poste ne se donnoit qu'à

(*) Cette relation se trouve dans l'histoire des Indes orientales & occidentales, par JEAN-PIERRE MAFFÉE. Paris, 1665, in-4°, & dans plusieurs autres auteurs.

Tome II.

A

des officiers d'un mérite & d'une valeur éprouvés : il le conserva plusieurs années ; mais fortement pressé du desir de revoir son pays natal , il s'embarqua au port de Cochin. Le vaisseau qu'il montoit étoit chargé des richesses qu'il avoit amassées & de celles des officiers & passagers qui l'accompagnoient. Sofa ramenoit avec lui sa femme Eléonore Garcia , fille de Sala qui pour lors étoit général des Portugais dans les Indes ; ses enfans ; Pantaléon Sala , son beau-frère , avec quelques officiers & gentilshommes. Le nombre des matelots , des domestiques & des esclaves étoit fort grand ; tout l'équipage montoit à six cens hommes environ.

L'expérience de la mer & des vents a fait reconnoître le mois de Janvier comme la saison la plus favorable pour passer des Indes en Europe.

Sala fut arrêté par quelques emplettes à Coulan , & ne put partir qu'en Février. Le 13 du mois d'Avril ils découvrirent la côte des Caffres : de là le vaisseau fit voile assez heureusement jusqu'au cap de Bonne-Espérance , mais alors un vent du nord s'étant élevé , excita le plus épouvantable ouragan qu'on eût jamais éprouvé sur ces mers. Le ciel s'obscurcit tout à coup ; les vagues soulevées jusqu'aux nues , menaçoient à chaque instant d'engloutir le vaisseau : l'obscurité n'étoit interrompue que par des éclairs continuels & par un tonnerre

affreux, qui portoient l'effroi dans les cœurs des plus déterminés. Le pilote & les matelots désespérant de pouvoir résister avec l'aviron, délibérèrent s'ils abattroient les antennes, & s'ils attendroient en mer que la tempête fût passée; mais épouvantés du redoublement de l'orage, & ne pouvant plus se flatter, à cause de la saison, de doubler le Cap, d'un commun accord ils firent voile vers l'Inde. Ce dessein ne fut pas plus heureux que l'autre, & les vents déchaînés sembloient avoir conspiré contre ce misérable vaisseau, déjà fort endommagé: en vain le pilote & les matelots firent leurs efforts pour l'arracher à leur fureur. Les côtés trop fortement battus par les vagues, se disjoignent, & prennent plus d'eau que la pompe n'en peut vider; les marchandises jettées dans la mer pour décharger le vaisseau, ne diminuent point le danger. Ils étoient, pour ainsi dire, sans espoir, & chaque flot les menaçoit de la mort. Mais après plusieurs jours d'une tempête continuelle, un vent du midi décida de leur sort & les fit échouer: c'étoit le moindre des maux qui leur pouvoient arriver.

On jeta l'ancre aussi-tôt à la portée d'un trait de terre, & les chaloupes, qui étoient leur dernière espérance, furent mises à la mer. Sofa, sa femme & ses enfans, & les principaux de sa suite, ayant pris à la hâte ce qu'ils pouvoient avoir de

plus précieux, se jettèrent dedans : le danger les suivoit ; la violence des flots soulevés par les vents & pressés par les bords du rivage, élevoient des montagnes d'eau capables de les abîmer. Cependant ils gagnèrent la terre avec beaucoup de peine & de péril. Tous ne purent pas se servir des chaloupes : car après le second ou troisième trajet, elles furent englouties, & brisées sur des rochers cachés sous l'eau : en même tems le cable de l'ancre se rompit, & les personnes qui étoient restées dans le vaisseau n'eurent d'autre moyen de se sauver que de se jeter à la mer pour gagner le rivage. Les uns se saisirent des tonneaux ou des coffres, d'autres se fièrent à leur force & à leur habileté à nager. Très-peu néanmoins eurent le bonheur d'arriver sans accident, & ce naufrage coûta la vie à près de 300 hommes, Portugais ou étrangers. A peine avoient-ils touché la terre que le vaisseau s'abîma. Cette perte jetta les Portugais dans le plus grand désespoir ; ils auroient pu des débris de leur navire construire une espece de brigantin, & quand le tems l'auroit permis, aller chercher quelques secours à Soffala ou à Mozambique ; mais cette dernière ressource leur manqua.

Le pays où ils échouèrent, étoit sous le trente-unième degré de l'équateur au midi : Sofa fit faire de grands feux pour sécher ou réchauffer ses gens,

qui souffroient infiniment du froid , de la faim & de leurs blessures. Il leur fit distribuer avec économie une petite quantité de farine échappée au naufrage , mais à demi gâtée par l'eau de la mer. Leur position étoit cruelle. Cette plage ne présentoit qu'un sable inculte & des rochers arides. Après bien des recherches ils découvrirent cependant des sources d'eau douce qui leur furent bien utiles : bientôt ils commencèrent à se retrancher avec leurs coffres & quelques grosses pierres , afin de pouvoir passer la nuit en sûreté. Sosa n'oublia rien en cette occasion des devoirs d'un bon citoyen & d'un maître bienfaisant. Il fit rester ses gens dans cet endroit jusqu'à ce qu'ils se fussent rétablis des fatigues de la mer , & tant qu'il eut l'espérance d'y subsister des provisions que les vagues avoient apportées du vaisseau. Il fallut néanmoins songer à la retraite , & l'on délibéra sur la route qu'il falloit prendre : tous furent d'avis de suivre la côte , jusqu'à ce qu'on eût trouvé le fleuve , auquel Laurent Marchesez avoit donné le nom du Saint-Esprit , & où les Portugais de Soffala & de Mozambique faisoient un grand négoce.

Ce fleuve étoit éloigné de leur poste d'environ cent quatre-vingt lieues. Sosa , après la résolution prise , rassure sa troupe , & par ses paroles & par sa contenance les exhorte à ne point perdre

courage : « Il faut, leur dit-il, avant de s'expo-
» ser à la mer, être résolu à la soif, à la faim,
» aux pertes & à toutes fortes d'incommodités.
» Loin de s'abattre, il faut les recevoir comme
» attendus, & faire tenir lieu à ces maux passa-
» gers, des éternels qui étoient si justement dûs
» aux crimes qu'ils avoient commis. Il ajouta,
» que dans cette disgrâce il falloit moins regarder
» ce qu'ils avoient perdu, que ce qu'ils avoient
» sauvé ; que la grande perte de leurs biens pou-
» voit être encore plus grande par celle de leur
» vie ; qu'il n'avoit qu'un avis à leur donner, c'é-
» toit de ne songer à aucun bien particulier ; que
» les intérêts personnels devoient être bannis en
» faveur du public ; qu'il n'y avoit rien de sûr
» dans les partialités & dans la division, & rien
» à craindre dans l'union & dans l'intelligence ».
Il finit ensuite par une prière, que l'amour lui fit
faire en faveur de sa femme & de ses enfans ; &
supplia ses compagnons d'infortune d'avoir quel-
que égard dans le chemin, au sexe de l'une & à
l'âge des autres. Tous lui répondirent qu'il étoit
juste que les plus forts & les plus robustes vins-
sent au secours des foibles, & qu'il pouvoit les
conduire où bon lui sembleroit, qu'ils le suivroient
par-tout & ne se sépareroient jamais de son obéis-
sance.

Aussi-tôt ils se mirent en chemin. Cette espece de caravane se trouvoit composée de Sofa ; d'Éléonore son épouse, femme d'un courage viril, de leurs enfans incapables encore de connoître le danger de leur situation, d'André Vasez, maître du vaisseau, & de quatre-vingt Portugais : cette première troupe étoit suivie d'environ cent valets, qui portoient tour-à-tour les enfans sur leur dos, & la mère dans une espece de chaise informe ; ensuite venoient des matelots & des servantes ; enfin Pantaléon avec quelques Portugais & des esclaves, fermoient la marche.

Après quelques journées de chemin par des endroits très-dangereux ; ils se trouvèrent arrêtés par des rochers inaccessibles & des torrens enflés par les pluies de la saison. Tout en cherchant à découvrir les chemins les plus faciles, ils firent plus de cent lieues, au lieu de trente qu'il leur restoit à faire en côtoyant la mer. Bientôt les vivres leur manquèrent, & ils furent contraints de se nourrir de pommes & de fruits sauvages, & même des herbes dont les animaux de ces cantons savent se repaître.

Après quatre mois de marche, ils arrivèrent enfin au fleuve du Saint-Esprit, mais sans le reconnoître ; car il a dans ce pays trois bras différens qui se rejoignent avant de se jeter dans la mer.

Leurs doutes furent levés par le roi du lieu, qui se trouva d'autant mieux intentionné pour les Portugais, qu'il avoit quelque tems auparavant négocié fort paisiblement avec Laurent Marchesez & Antoine Caldere : ce prince reçut obligamment Sofa & les siens, & leur donna à entendre que le roi son voisin étoit un homme fourbe & avide, dont ils avoient tout à redouter. Le desir de regagner promptement quelque endroit habité par des Européens, leur ferma les yeux sur les malheurs qu'on leur prédisoit ; mais ils eurent bientôt lieu de se repentir d'avoir passé le second bras du fleuve.

Dès le lendemain ils apperçurent deux cens Caffres qui venoient droit à eux. Quoiqu'épuisés de foiblesse, ils apprêtèrent leurs armes & se disposèrent au combat ; mais voyant les Caffres approcher tranquillement, & qu'ils témoignoient plus d'envie de les connoître que de leur nuire, ils se rassurèrent & tâchèrent d'en obtenir des vivres pour de l'argent ou en échange de quelques ferremens dont cette nation est très-curieuse. La confiance sembloit s'établir en eux, & les besoins des Portugais favorisoient leur bonne opinion sur ce peuple, mais l'occasion de dépouiller ces étrangers de tout ce qu'ils possédoient, parut trop favorable à ces barbares pour la manquer ; & afin d'exécuter

plus facilement leur dessein perfide, ils firent comprendre aux Portugais, que s'ils vouloient venir jusqu'à l'habitation de leur roi, ils feroient fort bien reçus. Leur extrême lassitude & la joie d'avoir trouvé le fleuve qu'ils cherchoient, un motif plus puissant encore, la disette des vivres, leur fit accepter la proposition des Caffrès. Ils les suivirent donc vers la demeure de leur chef; mais celui-ci leur fit dire de s'arrêter dans un lieu couvert d'arbres qui se trouvoit sur la route. Ils y séjournèrent quelques jours, pendant lesquels ils purent acheter quelques alimens grossiers avec divers effets qu'ils avoient sauvés du vaisseau. Trompé par l'air de sincérité de ce peuple, Sofa crut qu'il pouvoit attendre en cet endroit l'arrivée de quelques marchands de Soffala, & fit demander au roi la permission de s'y fixer & d'y construire quelques cabanes pour lui, sa femme & toute sa troupe que tant de courses & de fatigues avoient bien diminuée.

Le roi, plus subtil qu'on n'auroit dû le soupçonner, fit dire à Sofa : « Que deux circonstances » avoient retardé l'accueil favorable qu'il vouloit » leur faire; la première, la cherté & la rareté » des vivres; la seconde, la peur que ses sujets » avoient eue de leurs épées & de leurs armes; » que si cependant ils vouloient les lui remettre

» pour sûreté d'un séjour paisible & tranquille, il
» consentiroit à sa demande ».

L'espérance de trouver un terme à leurs fatigues, fit que les Portugais acceptèrent ces conditions, que la prudence devoit leur inspirer de refuser. En vain Eléonore rappela à Sofa les impressions défavorables que le premier roi leur avoit données de celui-ci; il éluda les prières & les avertissemens de sa femme, & s'abandonna par une funeste crédulité, aux offres artificieuses de ce prince. Le reste de la troupe suivit l'exemple du capitaine, & les armes furent livrées au roi perfide. Ils ne tardèrent pas à s'en repentir; car aussitôt les Caffres s'emparèrent des trésors qu'ils avoient apportés avec tant de fatigues, & les dépouillèrent de tous leurs vêtemens. Ceux qui tentèrent de faire résistance furent impitoyablement massacrés par ces barbares.

Eléonore seule leur résistoit avec courage; mais que peut une femme contre des hommes aussi féroces? Ils ne lui laissèrent aucun vêtement. Honteuse de se voir exposée toute nue à la vue de ces infames & de ses propres domestiques, elle se jeta dans un fossé qui se trouvoit à quelques pas, & s'enterra pour ainsi dire dans le sable, résolue de n'en point sortir. Accablée de fatigue & de douleur, elle ne put s'empêcher de dire à André Vasez & à quelques autres Portugais qui ne vouloient

pas la quitter : « Hé bien , mes amis ! voilà les fruits
 » de votre ridicule confiance. Allez ; je n'ai plus
 » besoin de rien , ne songez maintenant qu'à vous ;
 » & si le ciel vous permet de revoir votre patrie ,
 » ne manquez point de raconter à ceux qui dai-
 » gneront se souvenir de l'infortunée Eléonore &
 » de son mari , que nos péchés ont attiré sur nous
 » la colère du Ciel , & nous ont précipités dans
 » cet abîme de maux ». Suffoquée alors par les
 sanglots , la voix lui manqua ; mais elle jettoit de
 tendres regards sur ses petits enfans & sur son mari.
 Celui-ci abattu , consterné de son imprudence &
 de ses suites funestes , étoit immobile. Déjà les
 Caffres s'étoient retirés avec tout leur butin , ses
 compagnons s'étoient dispersés pour éviter la mort
 dont ils étoient menacés , & il ne s'en apperce-
 voit pas. Enfin , le sentiment sembla se réveiller
 en lui , & il courut de tous côtés pour voir s'il ne
 rencontreroit pas quelque fruit dont il pourroit pro-
 longer l'existence de sa femme & de ses malheu-
 reux enfans ; mais nud & sans armes , que pouvoit
 trouver Sofa dans un pays ravagé par des barba-
 res & brûlé par le soleil ? Il revint souvent épuisé
 de fatigues , & à son dernier retour il trouva sa
 femme & ses enfans morts de faim & de soif.
 Il eut le courage de leur donner la sépulture.
 Aussi-tôt fuyant ce lieu d'horreur , il se perdit dans

dans ces deserts, où sans doute il mourut, car on n'en eut plus de nouvelles. On peut présumer qu'il fut dévoré par quelque bête féroce dans ce pays où elles abondent.

Le voyage de Sofa eut cette funeste issue en 1553. Les misérables restes de cette troupe réduite à vingt-six hommes par les fatigues & les maux qu'ils souffrirent, furent long-tems errans & enfin traités comme des esclaves. Ils auroient tous fini leurs jours dans cet état de souffrance & d'humiliation, si un marchand Portugais, qui étoit allé de Mozambique en ce pays pour y acheter de l'ivoire, ne les eût rachetés moyennant quatre festerces par tête. Pantaléon Sala en fut un; il mourut d'apoplexie à Lisbonne, étant extrêmement âgé.

Le désastre de Sofa excita une grande compassion parmi ses compatriotes, mais ne corrigea pas leur imprudence; l'année suivante, cinq autres vaisseaux sortirent du port de Cochin pour le Portugal, Fernand Alvare Capral les commandoit. Un seul de ces vaisseaux arriva à Lisbonne, après mille dangers: on ne sait ce que devinrent les autres, excepté de celui qu'on appeloit le Saint-Benoît; il étoit si chargé que les matelots ne pouvoient presque pas travailler à la manœuvre. Une forte

tempête l'accueillit au milieu de sa course & près du cap de Bonne-Espérance; un coup de vent l'ayant jetté à terre, le brisa sur la côte aride qu'on appelle de Natal. Deux cens hommes voulant se fauver à la nage y périrent.

Mesquita Perestrelle, qui survécut à ce désastre, & qui nous en a laissé une description fort exacte, exagère les frayeurs qu'éprouvèrent ses compagnons, par l'apparition des démons en l'air & le bruit des ames errantes des matelots, qu'il affura avoir entendues & vues. Les malheureux échappés du naufrage, éprouvèrent les mêmes disgraces que la troupe de Sofa; car ayant presque suivi leurs traces, ils souffrirent les plus grandes extrémités de la faim & de la soif. Enfin, de trois cens qu'ils étoient, ils furent réduits au nombre de vingt-trois hommes, lesquels à demi-morts de foiblesse & de maigreur, furent faits esclaves. Quelques mois après, des négocians attirés par le commerce dans ce canton, les rachetèrent, & les conduisirent à Soffala & à Mozambique, où ils arrivèrent après avoir supporté bien des fatigues.





N^o 2.

SITUATION DÉPLORABLE

Du Vaisseau François, le Jacques, à son retour du Brésil en France, causée par une famine extraordinaire & le mauvais état de ce vaisseau, en 1558 ().*

DE tous les fléaux qui peuvent affaillir les navigateurs en pleine mer, le plus terrible sans doute est la disette des vivres. Les relations des voyages

(*) Cette relation a été publiée pour la première fois en 1578, sous ce titre : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, par Jean de LERY ; il y en a eu cinq éditions. On la trouve aussi en abrégé dans l'*Histoire générale des voyages*, par l'abbé PRÉVOST, quatorzième vol. Paris, 1757, in-4°.

nous en fournissent plusieurs exemples : un des plus frappans se trouve dans l'histoire du retour du Brésil (1) en France du vaisseau françois le *Jacques*. Jean de Lery, en avoit été témoin & presque la victime : il rapporte cet événement avec des circonstances qui font frémir le lecteur. Dans la nécessité où nous sommes de donner au moins une idée de son voyage au Brésil, nous abrègerons le plus qu'il sera possible les faits qui ont précédé son retour en France.

En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon*, chevalier de Malthe, & vice-amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux sectaires, & aigrifans doute par quelques traverses dans l'exercice de son emploi, conçut le projet de former en Amérique une colonie de Protestans. Ce chevalier étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'esprit, & plus savant que ne l'est ordinairement un militaire. Ses desseins furent déguifés à la cour sous la simple vue de faire un établissement françois dans le Nouveau-Monde, à l'exemple des Portugais & des Espagnols. Sous ce prétexte, il obtint de Henri II, trois vaisseaux bien équipés qu'il fit monter par des Calvinistes déclarés ou secrets. Il appareilla du Havre-de-Grace au mois de Mai, & n'arriva au Brésil que dans le cours de Novembre suivant. Villegagnon étant entré dans une ri-

vière , presque sous le tropique du capricorne , il s'empara d'une petite île sur laquelle il bâtit un fort qu'il nomma *le fort de Coligny*. L'ouvrage étoit à peine commencé , qu'il renvoya ses vaisseaux en France , avec des lettres où il rendoit compte de sa situation à la cour. Il en adressa aussi d'autres à quelques amis qu'il avoit à Genève.

Ces lettres produisirent l'effet qu'il en attendoit. L'église de Geneve saisit ardemment l'occasion de s'étendre dans un pays éloigné , où toutes les apparences lui promettoient pour ses partisans une liberté dont ils ne jouissoient point en France. L'amiral de Coligny , leur protecteur déclaré , à qui Villegagnon n'avoit pas manqué de faire aussi part de son projet , prit cette ouverture fort à cœur. Pour le faire réussir , il sollicita fortement par ses lettres un vieux gentilhomme nommé Philippe de *Corguilleray* , mais plus connu sous le nom de *Dupont* , de se mettre à la tête des émigrans pour le Brésil. Dupont s'étoit retiré à Genève depuis quelque tems , & il y étoit considéré comme un homme d'une prudence consommée & très-zélé pour le parti. Il refusa d'abord sous le prétexte de son âge & de la longueur du voyage ; cependant il céda aux vives sollicitations de Calvin.

Aussi-tôt qu'il fut décidé , la réputation de ce chef déterminâ beaucoup de particuliers de tous états

entreprendre le voyage du Brésil, le confistoire choisit aussi deux ministres d'un mérite éprouvé : l'un fut Pierre *Richer*, âgé de cinquante ans, & l'autre Guillaume *Chartier*.

Cependant Dupont ne dissimula point à tous ceux qui se présentèrent, qu'il y avoit cent-cinquante lieues par terre, plus de deux mille lieues par mer, & que le Brésil, cette terre promise, étoit inculte & mal-sain. Le plus grand nombre retourna en arrière ; quatorze seulement, parmi lesquels se trouvoit *Jean de Léry*, âgé de vingt-deux ans, auteur de la relation du voyage, persévérèrent avec les deux ministres : ils partirent tous de Genève le 10 Septembre 1556.

Leur embarquement devant se faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rcuen, d'où ils tirèrent encore quelques recrues.

Tous ces émigrans montèrent sur trois vaisseaux de guerre, armés aux dépens du roi, commandés par *Bois-le-Comte*, avec la qualité de vice-amiral : il étoit neveu de Villegagnon.

Pour ne point nous écarter de notre plan, nous supprimerons le détail du départ, ainsi que ceux de la navigation de Bois-le-Comte, tels que les tempêtes qu'il éprouva, la faisie de quelques caravelles portugaises, la disette des vivres, & autres incidens ordinaires des voyages.

Le 7 de Mars 1557, la flotte entra dans l'embouchure de Rio-Janeiro. Au bruit de l'artillerie, tous les colons accoururent, & l'empressement fut égal des deux côtés pour se joindre.

Villegagnon embrassa tous les passagers qui étoient sur la flotte, & leur fit très-bon accueil. Pendant plus d'un mois ces démonstrations continuèrent de sa part; « mais comme il n'est pas aisé de se » masquer long-tems, dit Léry, on s'apperçut » bientôt qu'il y avoit peu de fonds à faire sur » un profélyte tel que lui ». Soit que le chevalier voulût faire sa paix avec la cour dont il avoit reçu les reproches les plus amers sur son changement de religion, soit qu'il fût naturellement inconstant, on ne fut pas peu surpris de le voir se livrer à des disputes sur la doctrine de Calvin, & particulièrement sur la Cène. Chaque jour il exigeoit des ministres de nouvelles pratiques & des innovations dans l'administration des sacremens. Enfin il leva absolument le masque & cessa de faire bon visage aux Protestans. Il devint même si chagrin, que jurant à tout propos par le Corps Saint Jacques, son serment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras & les jambes au premier qui le fâcheroit, personne n'osoit plus se trouver devant lui.

Léry rapporte divers exemples de la cruauté de

Villegagnon; il convient même que si les Protestans, qui étoient en assez grand nombre pour se faire redouter, n'eussent été retenus par la crainte de déplaire à l'amiral de Coligni, ils auroient saisi plus d'une fois l'occasion de s'en défaire. Mais ils se contentèrent de tenir leurs assemblées sans sa participation, & sur-tout de choisir le tems de la nuit pour célébrer la Cène. Cette conduite dont on ne put manquer de s'appercevoir, & l'inquiétude qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déserter qu'il ne vouloit plus souffrir de Protestans dans son fort.

« Ainsi, ajoute Léry, après avoir aidé à bâtir ce fort, nous fûmes obligés d'en sortir & même de l'île, pour attendre le départ d'un vaisseau du Havre, qui étoit venu charger des bois de teinture : nous nous retirâmes sur le rivage de la mer, à gauche de l'embouchure du fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demi-lieue du fleuve. Les sauvages plus humains que Villegagnon, nous y apportèrent des vivres. Ils furent notre unique ressource pendant deux mois entiers ».

La Briqueterie, où les Protestans s'étoient retirés, étoit un terrain sur lequel on avoit construit quelques mauvaises cabanes pour mettre à couvert les François qui alloient à la pêche, ou que d'autres

raisons appeloient du même côté. Cette retraite étoit assez commode pour faire naître à la troupe fugitive le deſſein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque eſpérance de s'y ſouſtraire à l'autorité de Villegagnon qui étoit muni des ordres du roi.

Dans l'intervalle du ſéjour des Proteſtans à la Riqueterie, quelques gens de Villegagnon, rebutés de ſon joug qui s'appéſantifſoit tous les jours, le quittèrent pour ſe joindre à eux. La crainte d'une plus grande déſertion le fit uſer de ſon autorité pour hâter leur départ. Il écrivit en conſéquence à *Fariban*, capitaine d'un vaiſſeau qui étoit à l'ancre à l'embouchure du fleuve, qu'il pouvoit ſans difficulté les prendre à bord; il leur envoya même un congé ſigné de ſa main. Mais Léry le chargea ici d'une noire trahiſon. « Dans un petit coffret, dit-il, qu'il donna au maître du vaiſſeau, enveloppé de toile cirée, à la façon de la meſſe, & plein de lettres qu'il envoyoit en France à plufieurs perſonnes, il avoit mis auſſi un procès fait & formé contre nous à notre inſu, avec mandement exprès au premier juge auquel on le bailleroit en France, qu'en vertu d'icelui il nous retînt & fit brûler comme hérétiques qu'il diſoit que nous étions (*) ». Ce

(*) Pages 424 & 425 de la quatrième édition.

vaisseau, qui se nommoit *le Jacques*, ayant achevé de charger du bois de teinture, du poivre, du coton, des singes, des perroquets & d'autres productions du pays, se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua aussi-tôt, & l'ancre fut levée le même jour. Tout l'équipage montoit à quarante-cinq hommes, matelots & passagers, sans y comprendre le capitaine, & Martin *Beaudouin*, du Havre, maître du vaisseau.

Nous laisserons dans la bouche de Léry la narration du retour des Protestans en France, qui présente une suite non-interrompue des scènes les plus étranges; nous nous contenterons seulement de réformer son style & d'abréger ses longueurs.

« Nous avons, dit-il, à doubler de grandes basses entremêlées de rochers qui s'étendent d'environ trente lieues en mer. Le vent n'étant pas favorable à nous faire quitter la terre sans la côtoyer, nous fîmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du fleuve. Cependant, après avoir navigé sept ou huit jours, il arriva pendant la nuit que les matelots qui travailloient à la pompe ne purent épuiser l'eau, quoiqu'ils en eussent compté plus de quatre mille *bastonnés*. Le contre-maître surpris d'un accident dont personne ne s'étoit défié, descendit au fond du vaisseau, & le trouva non-

seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentoît peu à peu comme enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avoit tant d'apparence qu'on alloit couler à fond, que la plupart désespérant de leur salut se préparèrent à la mort.

» Cependant quelques-uns, du nombre desquels j'étois, prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable nous fit soutenir le navire avec deux pompes jusqu'à midi, c'est-à-dire, près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer en si grande abondance, que nous ne pûmes diminuer sa hauteur. Cette eau, passant par les tas de bois de Brésil dont le vaisseau étoit chargé, sortoit par les canaux, aussi rouge que du sang de bœuf. Le charpentier aidé des matelots les plus intelligens, parvint enfin à découvrir sous le tillac les fentes & les trous les plus dangereux, & à les boucher avec du lard, du plomb & des draps.

» Cependant nous apperçûmes la terre, & le vent étant favorable pour y aborder, nous prîmes tous la résolution d'y retourner. C'étoit aussi l'opinion du charpentier, qui s'étoit apperçu dans ses recherches que le navire étoit tout rongé de vers. Mais le maître craignant d'être abandonné de ses matelots s'ils touchoient une fois au rivage, aima

mieux hafarder fa vie que fes marchandifes , & déclara qu'il étoit réfolu de continuer fa route. Cependant il offrit aux paffagers une barque pour retourner au Bréfil ; à quoi Dupont, que nous n'avions pas ceflé de reconnoître pour chef, répondit qu'il vouloit tirer auffi vers la France, & qu'il confeilloit à tous fes gens de le fuivre. Là-deffus, le contre-maître observa qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyoit qu'on feroit long-tems fur mer, & que le vaiffeau n'étoit point affez fourni de vivres. Nous fûmes fix, à qui la double crainte de la famine & du naufrage fit prendre le parti de regagner la terre dont nous n'étions éloignés que de neuf à dix lieux.

» On nous donna la barque, que nous chargeâmes de tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos amis, un d'entr'eux qui avoit une fingulière affection pour moi, me dit en tendant la main vers la barque où j'étois déjà ; « Je vous » conjure de demeurer avec nous. Confidérez que » fi nous ne pouvons arriver en France, il y a » plus d'efpérance de nous fauver, foit du côté » du Pérou, foit dans quelque'autre île, que fous » le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne de- » vous jamais efperer aucune faveur ». Ces inf-
tances firent tant d'impreffion fur moi, que le tems

ne me permettant plus de longs discours , j'abandonnai une partie de mon bagage dans la barque , & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres , qui étoient *Bourdon* , *du Bordel* , *Verneuil* , *la Fond* & *le Balleur* , prirent congé de nous les larmes aux yeux , & rerournèrent au Brésil. Je ne remettrai pas plus loin à faire observer les remerciemens que je dois au ciel pour m'avoir inspiré de suivre le conseil de mon ami. Nos cinq déferteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés , *Villegagnon* les reçut si mal , qu'il fit donner la mort aux trois premiers.

» Le vaisseau normand remit donc à la voile comme un vrai cercueil dans lequel ceux qui se trouvoient renfermés s'attendoient moins à vivre jusqu'en France , qu'à se voir bientôt ensevelis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les basses , il essuya de continuelles tempêtes pendant tout le mois de Janvier ; & ne cessant point de faire beaucoup d'eau , il seroit péri cent fois le jour , si tout le monde n'eût travaillé sans cesse aux deux pompes.

» Nous nous éloignâmes ainsi du Brésil d'environ 200 lieues , jusqu'à la vue d'une île inhabitable , aussi ronde qu'une tour , qui n'a pas plus d'une demi-lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche , nous la trouvâmes remplie d'arbres cou-

verts d'une belle verdure, d'un prodigieux nombre d'oiseaux dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les mâts de notre navire, où ils se laissoient prendre à la main ; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres, & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroissoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient guère plus charnus qu'un moineau. Nous aperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevez, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau ; dernier malheur qui nous auroit sans doute exemptés pour jamais du travail des pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autre terre que ces petites îles, que notre pilote ne trouva pas même sur sa carte, & qui n'avoient peut-être jamais été découvertes ».

On se trouva le 3 de Février, à trois degrés de la ligne, c'est-à-dire, que depuis près de sept semaines on n'avoit pas fait la troisième partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on proposa de relâcher au cap de Saint-Roch, où quelques vieux matelots assuroient qu'on pouvoit se procurer des rafraîchissemens. Mais la plupart se déclarèrent pour le parti de manger les perroquets & d'autres oiseaux qu'on apportoit en grand nom-

bre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le pilote ayant pris hauteur déclara qu'on se trouvoit droit sous la ligne, le même jour où le soleil y étoit, c'est-à-dire, l'onzième de Mars; singularité si remarquable, suivant Léry, qu'il ne peut croire qu'elle soit arrivée à beaucoup d'autres vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur les propriétés de l'équateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation difficile; mais sa philosophie moins éclairée que celle de notre siècle, jette si peu de lumière sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus intéressant.

« Nos malheurs, dit-il, commencèrent par une querelle entre le contre-maître & le pilote, qui pour se chagriner mutuellement affectoient de négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le pilote faisant son quart, c'est-à-dire, conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut des mâts. Les cables, les cages d'oiseaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, & peu s'en fallut que le dessus du bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant

la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut si peu d'effet pour la réconciliation des deux ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, & malgré les efforts qu'on fit pour les appaiser, ils se jettèrent l'un sur l'autre, & se battirent avec une mortelle fureur ».

» Ce n'étoit que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu de jours après, dans une mer calme, le charpentier & d'autres artisans cherchant le moyen de soulager ceux qui travailloient aux pompes, remuèrent si malheureusement quelques piéces de bois au fond du vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande par où l'eau entra tout-d'un-coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables ouvriers forcés de remonter sur le tillac, manquèrent d'haleine pour expliquer le danger, & se mirent à crier d'une voix lamentable : Nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! Sur quoi le capitaine, maître & pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensoient qu'à mettre la barque dehors en toute diligence, faisant jeter en mer les panneaux qui couvroient le navire, avec grande quantité de bois de Brésil & autres marchandises ; & délibérant de quitter le vaisseau, se vouloient sauver les premiers. Même le pilote, craignant que pour le grand nombre de personnes qui

demandoient place dans la barque , elle ne fût trop chargée , y entra avec un grand coutelas au poing , & dit qu'il couperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer. Tellement que nous voyant délaissés à la merci de la mer , & nous ressouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avoit délivrés , autant résolus à la mort qu'à la vie , nous allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer l'eau par les pompes , pour empêcher le navire d'aller à fond. Nous fîmes tant , qu'elle ne nous surmonta point.

Mais le plus heureux effet de notre résolution fut de nous faire entendre la voix du charpentier , qui étant un petit jeune-homme de cœur , n'avoit pas abandonné le fond du navire comme les autres. Au contraire , ayant mis son caban à la matelote sur la grande ouverture qui s'y étoit faite , & se tenant à deux pieds dessus pour résister à l'eau , laquelle , comme il nous dit après , de sa violence le souleva plusieurs fois , crioit en tel état & de toute sa force , qu'on lui portât des habillemens , des lits de coton & autres choses pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoûtreroit la piece. Il ne faut pas demander s'il fut servi promptement. Par ce moyen nous fûmes préservés du danger.

» On continua de gouverner , tantôt à l'est ,

tantôt à l'ouest, qui n'étoit pas notre chemin ; car notre pilote, qui n'entendoit pas bien son métier, ne fut plus observer sa route ; & nous allâmes ainsi dans l'incertitude, jusqu'au tropique du cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une mer herbue. Les herbes qui flottoient sur l'eau étoient si épaisses & si ferrées, qu'il fallut les couper avec des coignées pour ouvrir le passage au vaisseau. Là, un autre accident faillit de nous perdre : notre canonier faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, le laissa si long-tems sur le feu qu'il rougit, & la flamme ayant pris à la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'attachât même au bois, qui étant goudronné n'auroit pas manqué de s'allumer promptement & de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous eûmes quatre hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de jours après, & j'aurois eu le même sort si je ne m'étois couvert le visage de mon bonnet qui me garantit ; j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillés ».

Léry ne met encore cette disgrâce qu'au nombre de celles qu'il a nommées son prélude.

» Nous étions , continue-t-il , au 15 d'Avril ; il nous restoit environ cinq cens lieues jusqu'à la côte de France. Nos vivres étoient si diminués , malgré le retranchement qu'on avoit déjà fait sur les rations , qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié ; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du pilote , qui se croyoit proche du cap de Finistère en Espagne , tandis que nous étions encore à la hauteur des îles Açores , qui en sont à plus de trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout-d'un-coup à la dernière ressource , qui étoit de balayer la souïte , c'est-à-dire , la chambre blanche & plâtrée où l'on tient le biscuit. On y trouva plus de vers & de crottes de rats , que de miettes de pain. Cependant on en fit le partage avec des cuillers , pour en faire une bouillie aussi noire & plus amère que suie. Ceux qui avoient encore des perroquets , (car depuis long-tems plusieurs avoient mangé les leurs) les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de Mai , que tous vivres ordinaires manquèrent entre nous. Deux mari-niers , morts de mal-usage de faim , furent jetés hors le bord : & pour montrer le très-pitoyable état où nous étions lors réduits , un de nos matelots nommé Nargue , étant debout , appuyé contre le

grand mâst , & les chauffes avallées , sans qu'il pût les relever , je le tannai de ce qu'ayant un peu de bon vent il n'aidoit point avec les autres à hausser les voiles ; le pauvre homme , d'une voix basse & pitoyable , me dit : Hélas ! je ne faurois ; & à l'instant il tomba roide mort ».

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une mer si violente , que faute d'art ou de force pour ménager les voiles , on se vit dans la nécessité de les plier , & de lier même le gouvernail. Ainsi le vaisseau fut abandonné au gré des vents & des ondes. Le gros tems même ôtoit l'unique espérance dont on pût se flatter , qui étoit celle de prendre un peu de poisson.

» Aussi tout le monde , continue Léry (*), étoit-il d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes. Cependant la nécessité faisoit penser & repenser à chacun dequoi il pourroit appaiser sa faim. Quelques-uns s'avisèrent de couper des pieces de certaines rondelles faites de la peau d'un animal nommé

(*) On regretteroit sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'auteur : combien de détails touchans ne faudroit-il pas sacrifier à l'élégance !

tapirouffou , les firent bouillir à l'eau pour les manger ; mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles sur les charbons , & lorsqu'elles furent un peu rôties , le brûlé ôté & raclé avec un couteau , cela succéda si bien , que les mangeant de cette façon , il nous étoit avis que ce fussent carbonnades de couenne de pourceau. Cet essai fait , ce fut à qui avoit des rondelles , de les tenir de court ; & comme elles étoient aussi dures que cuir de bœuf sec , il fallut des serpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en avoient , portant les morceaux dans leurs manches en petits sacs de toiles , n'en faisoient pas moins de compte que font par-deça les gros usuriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusques-là , de manger leurs collets de maroquin & leurs fouliers de cuir. Les pages & garçons du navire , pressés de mal-rage de faim , mangèrent toutes les cornes des lanternes , dont il y a toujours grand nombre aux vaisseaux , & autant de chandelles de suif qu'ils en purent attraper. Mais notre foiblesse & notre faim n'empêchoient pas que , sous peine de couler à fond , il ne fallût être nuit & jour à la pompe avec grand travail.

» Environ le 12 de Mai , notre canonnier , auquel j'avois vu manger les tripes d'un perroquet ,
toutes

toutes crues , mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés , car loin de penser à nous défendre si l'on nous eût attaqués , nous eussions plutôt souhaité d'être pris de quelque pirate qui nous eût donné à manger. Mais nous ne vîmes dans notre retour qu'un seul vaisseau dont il nous fut impossible d'approcher.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre vaisseau , jusqu'aux couvercles des coffres , nous pensions toucher au dernier moment de notre vie ; mais la nécessité fit penser à quelqu'un de chasser les rats & les fouris ; & l'espérance de les prendre d'autant plus facilement , que n'ayant plus les miettes & d'autres choses à ronger , elles couroient en grand nombre , mourant de faim dans le vaisseau. On les poursuivit avec tant de soin & tant de sortes de pièges , qu'il en demeura fort peu. La nuit même on les cherchoit à yeux ouverts , comme les chats. Un rat étoit plus estimé qu'un bœuf sur terre. Le prix en monta jusqu'à quatre écus. On les faisoit cuire dans l'eau , avec tous leurs intestins qu'on mangeoit comme le corps. Les pattes n'étoient pas exceptées ni les autres os qu'on trouvoit le moyen d'amollir.

» L'eau manqua aussi ; il ne restoit pour tout breuvage qu'un petit tonneau de cidre que le capitaine & les maîtres ménageoient avec grand soin.

S'il tomboit de la pluie , on étendoit des draps , avec un boulet au milieu pour la faire distiller. On retenoit jusqu'à celle qui s'écouloit par les égoûts du vaisseau , quoique plus trouble que celle des rues. On lit dans Jean de Léon que les marchands qui traversent les déserts d'Afrique , se voyant en même extrémité de soif , n'ont qu'un seul remède , c'est que tuant un de leurs chameaux & tirant l'eau qui se trouve dans ses intestins , ils la partagent entr'eux & la boivent. Ce qu'il dit ensuite d'un riche négociant , qui traversant un de ces déserts , & pressé d'une soif extrême , acheta une tasse d'eau , d'un voiturier qui étoit avec lui , la somme de dix mille ducats , montre la force de ce besoin ; cependant , ajoute le même historien , & le négociant & celui qui lui avoit vendu son eau si cher , moururent également de soif ; & l'on voit encore leur sépulture dans un désert , où le récit de leur aventure est gravé sur une grosse pierre.

Pour nous , l'extrémité fut telle , qu'il ne nous resta plus que du bois de Brésil , plus sec que tout autre bois , que plusieurs néanmoins dans leur désespoir grugeoient entre leurs dents. Corguilleray Dupont , notre conducteur , en tenant un jour une piece dans la bouche , me dit avec un grand soupir : « Hélas ! Léry , mon ami , il m'est dû en France

» une somme de quatre mille francs, dont plût à
 » Dieu qu'ayant fait bonne quittance, je tinffe
 » maintenant un pain d'un fou & un feul verre
 » de vin ». Quant à maître Richer, notre minif-
 tre, mort depuis peu à la Rochelle, le bon-
 homme étant étendu de foibleffe pendant nos mi-
 fères, dans fa petite cabine, ne pouvoit même
 lever la tête pour prier Dieu, qu'il invoquoit néan-
 moins, couché à plat comme il étoit.

» Je dirai ici en paffant, avoir non-feulement ob-
 fervé dans les autres, mais fenti moi-même, pen-
 dant les deux plus cruelles famines où j'ai paffé,
 que lorsque les corps font atténués, la nature dé-
 faillante & les fens aliénés par la diffipation des
 efprits, cette fituation rend les hommes farouches,
 jufqu'à les jeter dans une colère qu'on peut bien
 nommer une efpece de rage; & ce n'est pas fans
 caufe que Dieu menaçant fon peuple de la fami-
 ne, difoit expreffément que celui qui avoit aupa-
 ravant les chofes cruelles en horreur, deviendroit
 alors fi dénaturé, qu'en regardant fon prochain, &
 même fa propre femme & fes enfans, il defireroit
 d'en manger. Car, outre l'exemple du père & de
 la mère qui mangèrent leur propre enfant au fiege
 de Sancerre, & celui de quelques foldats, qui ayant
 coinnencé par manger les corps des ennemis tués
 par leurs armes, confeffèrent enfuite que fi la

famine eût continué, ils étoient résolus de se jeter sur les vivans ; nous étions d'une humeur si noire & si chagrine sur notre vaisseau, qu'à peine pouvions-nous nous parler l'un à l'autre sans nous fâcher ; & même, (Dieu veuille nous le pardonner) sans nous jeter des œillades & des regards de travers, accompagnés de quelque mauvaise volonté de nous manger mutuellement.

» Les 15 & 16 de Mai, il nous mourut encore deux matelots, sans autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettâmes beaucoup un nommé *Rolleville*, qui nous encourageoit par son naturel joyeux, & qui dans nos plus grands dangers de mer comme dans nos plus grandes souffrances, disoit toujours : Mes amis, ce n'est rien. Moi, qui avois eu ma part à cette famine inexprimable, pendant laquelle tout ce qui pouvoit être mangé l'avoit été, je ne laissois pas d'avoir toujours secrètement gardé un perroquet que j'avois, presque aussi gros qu'une oie, prononçant aussi nettement qu'un homme ce que l'interprete dont je le tenois lui avoit appris de la langue françoise & de celle des Sauvages, & du plus charmant plumage. Le grand desir que j'avois d'en faire présent à M. l'amiral, me l'avoit fait tenir caché cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner. Mais il fut sacrifié comme les autres à la né-

cessité, sans compter la crainte qu'il ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jettai que les plumes; tout le reste, c'est-à-dire, non-seulement le corps, mais aussi tripes, pieds, ongles & bec crochu, soutint pendant quatre jours mes amis & moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquième jour nous découvrîmes la terre. Les oiseaux de cette espèce pouvant se passer de boire, il ne m'eût pas fallu trois noix pour le nourrir dans cet intervalle.

» Enfin, Dieu nous tendant la main du port, fit la grace à tant de misérables étendus presque sans mouvement sur le tillac, d'arriver le 24 de Mai 1558, à la vue des terres de Bretagne. Nous avions été trompés tant de fois par le pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance aux premiers cris qui nous annoncèrent notre bonheur. Cependant nous fûmes bientôt que nous avions notre patrie devant les yeux. Après que nous en eûmes rendu grâces au ciel, le maître du navire nous avoua publiquement que si notre situation eût duré seulement un jour de plus, il avoit pris la résolution, non-pas de nous faire tirer au sort, comme il est arrivé quatre ou cinq ans après dans un navire qui revenoit de la Floride (*); mais sans

(*) Léry raconte qu'en 1564, la famine fit tuer sur

avertir personne , de tuer un d'entre nous pour le faire fervir de nourriture aux autres ; ce qui me caufa d'autant moins de frayeur , que malgré la maigreur extrême de mes compagnons , ce n'auroit pas été moi qu'il eût choisi pour première victime , s'il n'eût voulu manger feulement de la peau & des os.

» Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle , où nos matelots avoient toujours souhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Bréfil. Le maître ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre , prit la chaloupe avec Dupont & quelques autres , pour aller acheter des vivres à Hodierne dont nous étions assez proche. Deux de nos compagnons qui partirent avec lui , ne se virent pas plutôt au rivage , que l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines & par la crainte d'y retomber , ils prirent la fuite fans attendre leur bagage , en protestant, que jamais ils ne retourneroient au vaisseau ».

Fort long-tems après , l'un des deux ayant lu les premières éditions du voyage de Léry , lui écri-

mer un malheureux , nommé la Chere , & que l'équipage extrêmement affoibli commença par boire son sang tout chaud. Il cite l'histoire de la Floride , où l'on trouve effectivement ce fait , chap. 3.

vit à Genève, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir sa santé. Les autres revinrent sur le champ avec toutes sortes de vivres, & recommandèrent aux plus affamés d'en user d'abord avec modération.

On ne pensoit plus qu'à se rendre à la Rochelle, lorsqu'un navire françois passant à la portée de la voix, avertit que toute cette côte étoit infestée par certains pirates. L'impuissance où l'on étoit de se défendre, déterminâ tout le monde à suivre le vaisseau dont on avoit reçu cet avis. Ainsi, sans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau port de Blavet.

Pour l'instruction des voyageurs, arrêtons-nous un moment aux observations de Léry, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conservés que dans son style.

» Entre plusieurs vaisseaux de guerre qui se trouvoient dans ce port, il y en avoit un Saint-Malo, qui avoit pris & emmené un navire espagnol revenant du Pérou & chargé de bonnes marchandises, qu'on estimoit plus de soixante mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué par toute la France, il étoit arrivé à Blavet quantité de marchands, parisiens, lyonnois, & d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car plusieurs

d'entr'eux se trouvant près de notre vaisseau lorsque nous en voulûmes descendre, non-seulement ils nous emmenèrent par-dessous les bras comme gens qui ne pouvoient encore se soutenir; mais apprenant ce que nous avions souffert de la famine, ils nous exhortèrent à nous garder de trop manger, & nous firent d'abord user peu-à-peu des bouillons de vieilles poulailles bien consommées, de lait de chevre & autres choses propres à nous élargir les boyaux que nous avions tous fort rétrécis. Ceux qui suivirent ce conseil s'en trouvèrent bien. Quant aux matelots qui voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que de vingt échappés à la famine plus de moitié crevèrent & moururent subitement. De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme simples passagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur terre, ni sur mer. A la vérité, n'ayant sauvé que la peau & les os, non-seulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais aussi-tôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toutes sortes de viandes, que moi pareillement, lorsque je fus au logis & que j'eus approché le nez du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, ayant été couché sur un lit, je dormis si bien cette première fois,

que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

» Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les médecins nous conseillèrent de nous faire traiter; mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne devinssent enflés depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remède dont je crois devoir la recette au public. C'est du lierre terrestre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer dans le même pot avec quantité de vieux draps alentour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs, & le tout doit être mêlé ensemble dans un plat sur un réchaud. Ce mets qu'on nous fit manger avec des cuilliers comme de la bouillie, nous délivra tout-d'un-coup d'un mal qui n'auroit pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous ».

Mais Léry & ses compagnons étoient menacés d'un autre danger dont ils n'avoient eu jusqu'alors aucune défiance. On doit se rappeler que Villegagnon avoit remis au maître du navire un petit cof-

fre qui contenoit avec ses lettres un procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoyoit tout instruit aux juges du premier lieu où le coffre seroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parce que Villegagnon qui étoit né en Bretagne voulut écrire à diverses personnes de cette province. Le procès fut remis aux juges. Mais Dupont en connoissoit quelques-uns aussi attachés que lui à l'église de Genève, qui loin d'avoir égard à ces odieuses accusations, les supprimèrent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

Ils quittèrent Hennebon pour se rendre à Nantes, sans avoir encore la force de conduire leurs chevaux ni de supporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur homme à pied pour les conduire par la bride. Nos sens, dit Léry, étoient comme entièrement renversés. A Nantes, ils eurent encore pendant huit jours l'oreille si dure & la vue si troublée, qu'ils craignirent d'être devenus sourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül, (car Léry ne perd point une occasion de s'appuyer du témoignage des livres saints). Cependant ils furent si bien traités, qu'un mois après il ne leur restoit pas la moindre foiblesse aux yeux. Ils furent guéris aussi de leur surdité. Mais l'estomac de Léry demeura fort foible, & les nouveaux malheurs du même genre dans lesquels il retomba

au siège de Sancerre, achevèrent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut sa retraite en quittant la ville de Nantes. D'autres circonstances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Genève.

Mais il ne laisse point sans éclaircissement ce qu'il a déjà dit de l'établissement des François au fort de Coligni. Villegagnon¹, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette place, & par sa faute elle tomba ensuite, avec l'artillerie marquée aux armes de France, au pouvoir des Portugais. Il revint en France, où il ne cessa point de faire la guerre aux sectateurs de Calvin, & mourut au mois de Décembre 1571, dans une commanderie de l'ordre de Malthe, nommée Beauvais en Gâtinois, près de Saint-Jean de Nemours.

N O T E S.

(1) LE BRÉSIL est un grand pays de l'Amérique méridionale. Il en occupe la partie la plus orientale, entre l'équateur & le tropique du capricorne. Cette région a été découverte en 1500, par Vincent Yanez Pinçon, capitaine Espagnol, qui

avoit accompagné Christophe Colomb à son premier voyage ; la même année , elle fut encore découverte par dom Pedro Alvarès *Cabral* , Portugais.

Le Brésil est borné à l'est & au nord par la mer , à l'ouest par le pays des Amazones , & au sud par le Paraguay. Sa plus grande largeur d'occident en orient est de trois cent-vingt-cinq lieues , & son étendue du nord au sud est de huit cent-soixante-quinze. Cette riche contrée a d'abord été sous la domination du roi d'Espagne , ensuite les Hollandois s'emparèrent de la partie septentrionale ; mais en 1660 , après une longue guerre elle a été cédée aux Portugais. Ils sont depuis cette époque les seuls maîtres de tout le Brésil , qui est leur principale ressource. Les fils aînés des rois de Portugal portent le nom de prince du Brésil.

L'air est très-fain dans cette partie de l'Amérique , & les chaleurs n'y sont pas excessives , quoique située dans la zone-torride ; les eaux y sont excellentes. Le Brésil abonde en cannes de sucre qui y viennent en plus grande quantité que par-tout ailleurs ; le sucre qu'elles fournissent passe pour le meilleur , on ne donne que le second rang à celui des îles Antilles. L'Europe tire annuellement trente à trente-deux millions pèsant de sucre de ce pays. Il s'y trouve des forêts entières de bois de

Brésil si connu pour la teinture , des mines d'or & de diamans fort abondantes , de belles topazes & beaucoup d'émeraudes. C'est du Brésil que vient l'ipécacuanha , remede si utilement employé dans la médecine , & l'excellent baume de copahu , huile balsamique tirée par incision de l'arbre appelé copaïba. Les cannelliers qu'on y a transportés d'Asie y ont parfaitement réussi.

Cette contrée fournit du coton , du tabac , du maïs , de la vanille , du cacao , du café , de la laque , de l'ambre gris , des ananas , &c. Les animaux , les plantes & les fruits y sont d'une variété inconcevable. Les singes & les perroquets du Brésil sont renommés.

On trouve aussi dans ce pays une grande quantité de poudre d'or , qui se ramasse dans le lit des rivières ; on prétend qu'on en rassemble annuellement pour quarante à cinquante millions , dont le roi de Portugal a le quint. Les diamans se trouvent également à la superficie de la terre , dans les lieux que les torrens descendus des collines & des montagnes ont laissés à sec. Ils sont moins durs , moins nets & ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes orientales , mais ils sont plus blancs ; à quantité égale pour le poids , ils ont un dixième de moins pour la valeur. Le diamant le plus considérable qu'on connoisse est celui du roi de Portugal , tiré

des mines du Brésil ; il pèse mil fix cens 'quatre-vingt carats , ou douze onces & demie. Quoiqu'il ne soit pas d'une belle eau , il est estimé un milliard deux cent-quatre-vingt-dix-huit millions.

Les Portugais ne possèdent guère que les côtes de ce pays , sur cent lieues environ de profondeur. L'intérieur est peuplé d'une multitude de nations sauvages qui ne sont pas soumises. Les principales sont les Margajats , les Topinambinoux , les Tapuyas , les Guaracas , les Petiguares , les Tupinambes , les Molopaques , les Caroës , les Tapiguiris , les Lopis , les Cumpahas , les Petivares , les Gaymures , &c. De toutes ces nations , celle des Tapuyas & la plus nombreuse ; on en compte environ soixante-seize branches. Celle des Tapiguiris forme un peuple pigmée quoique robuste. Ces peuples sont cruels , vindicatifs , presque toujours en guerre entre eux , & antropophages , à l'exception des Cumpahas , presque la seule nation du continent du Brésil qui ne mange point de chair humaine. Les Brésiliens vivent dans des cabanes & couchent dans des réseaux ou filets de coton suspendus en l'air ; cet usage s'est introduit parmi eux pour se soustraire aux atteintes des lions & des léopards dont leurs forêts abondent , & aussi à cause de l'humidité du pays. Ils n'ont ni loix ni princes , & ne donnent point de marques de religion. Leurs occupations

ordinaires font la chasse, la pêche & la danse.

Les nations qui habitent le Brésil, passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique : cependant, si on en croit Léry, & Knivet voyageur anglois qui a publié quelques recherches sur les différentes nations du Brésil, il paroît que la plupart de ceux qui en ont parlé, ont exagéré à ce sujet. Quelques observations extraites de ces deux voyageurs donneront au lecteur une idée vraie de leur caractère & de leurs mœurs.

En général, les Brésiliens ressemblent pour la taille aux Européens, mais ils sont plus robustes & moins sujets aux maladies. On ne voit presque point chez eux de paralytiques, d'estropiés, d'aveugles, de boiteux ni de contrefaits. Ils sont toujours gais, sans soucis comme sans passions, si ce n'est la vengeance qu'ils portent à l'excès. Leur teint est comme celui des Espagnols & des Portugais. Ils se peignent le corps de plusieurs couleurs, mais les cuisses & les jambes sont peintes en noir. Ils regardent comme un agrément du visage d'avoir le nez plat, & le premier soin des pères, à la naissance des enfans, est de leur rendre cet important service.

Les deux sexes parmi les différentes nations qui peuplent le Brésil, sont toujours nus, à l'except-

tion des jours de réjouissance & en tems de guerre. Cependant ceux qui avoifinent les colonies européennes commencent à se civiliser & à se vêtir, au moins de la ceinture en bas.

Les hommes portent leurs cheveux en couronne, à peu près comme les prêtres, & se percent la levre inférieure; ils y passent une pierre qui est une espèce de jaspe verd : ce bisarre ornement les rend difformes, en leur faisant paroître deux bouches. Dans leurs guerres & aux jours de fêtes solennelles, ils s'appliquent sur le front & sur les joues, avec une gomme fort visqueuse, de petites plumes d'un oiseau noir qu'ils nomment toucan. Pour les jours de festin de chair humaine, qui sont ceux de leurs plus grandes réjouissances, ils se font une espèce de chaperon de plumes vertes, rouges & jaunes, & s'en ornent très-proprement les bras, de manière qu'ils semblent parés de manches de velours bigarré. Sur leurs épaules ils se mettent des plumes d'autruche, liées par bas au-dessus des reins avec une corde de coton, & tellement éparpillées par le haut, qu'ils semblent des oiseaux en mue.

Les femmes sont nues comme les hommes. Elles laissent croître leurs cheveux qu'elles portent ordinairement épars sur leurs épaules; quelquefois elles les séparent en deux parties tressées avec un cordon de coton teint en rouge. Les Brésiliennes ne
se

se percent ni les levres ni les joues , mais seulement les oreilles ; elles les ornent de pendeloques de coquilles si grandes , qu'elles tombent sur les épaules & jusques sur la poitrine. Leur visage est fardé de plusieurs couleurs. Elles portent des brasselets de petits os très-proprement joints ensemble avec de la gomme.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou de conquête que les peuples du Brésil se font la guerre. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs parens ou de leurs amis mangés par d'autres. La vengeance est une passion si ardente chez eux , que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaison avec les Européens reviennent par degrés de cette férocité.

On a cependant observé qu'avec un goût si vif pour la chair humaine , non-seulement les Brésiliens se bornent à ne manger que leurs ennemis , mais que dans leurs guerres mêmes ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains , sans toucher aux morts ou mourans étendus sur le champ de bataille. Après le combat , les prisonniers sont emmenés dans les Aldéjas du vainqueur , où ils sont gardés & engraisés avec soin. Ces Aldéjas sont les villages du Brésil ; ils sont composés de plusieurs cabanes faites avec des branches d'arbres & revêtues d'herbes jusqu'à terre ; elles sont fort longues , &

de loin il semble que se font des allées de treillage. Pendant le tems qu'ils laissent vivre leurs prisonniers, ils donnent des femmes aux hommes, mais ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le jour de la mort n'est jamais fixé, il dépend de l'embonpoint des captifs; lorsqu'il leur paroît suffisant, ils sont assommés & mangés avec grand appareil.

Toute la férocité des Brésiliens n'empêche point qu'ils ne vivent très-paisiblement entr'eux. Ils reçoivent aussi fort humainement les étrangers qui viennent ou passent dans leurs villages. Léry qui les avoit beaucoup pratiqués pendant son séjour en Amérique, les représente fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité ordinaire devienne jamais une occasion d'y manquer. Il assure aussi que l'adultère est en horreur chez toutes les nations du Brésil, c'est-à-dire, que malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs femmes & de les répudier, un homme n'en doit pas connoître d'autre que celle qu'il prend à ce titre, & les femmes doivent être fidèles à leurs maris, autrement elles seroient assommées sans pitié.

Les Brésiliens sont naturellement fort sobres. Ils se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'Aipy & le Manioc. Ces plantes se cultivent, & n'ont pas besoin, dans un pays aussi fertile,

d'être plus de trois mois en terre pour devenir hautes d'un demi-pied & de la grosseur du bras. Ils usent aussi du maïs. La pêche, la chasse & la volaille leur fournissent abondamment une nourriture agréable & variée.

C'est un usage particulier des nations du Brésil, de boire & de manger à différentes heures, en sorte qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Dans le tems de leur repas, ils rejettent toute sorte de soins & d'affaires, sans excepter celles de leurs haines & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait leurs besoins.

La côte du Brésil est divisée en quinze gouvernemens ou capitaineries ; il y en a trois sur la côte septentrionale, celles de Para, de Maragnan, & de Siara ; & douze sur la côte orientale du nord au sud, savoir, celles de Rio-Grande, de Paraíba, de Tamaraca, de Fernambouc, de Seregippe, de la Baie de tous les Saints ou de San-Salvador, de Rios dos Itheos, de Porto-Séguro, de Spiritu-Sancto, de Rio-Janeïro, de Saint-Vincent, & de la Province del Rey.

Trois rivières principales arrosent ce pays, celle de Saint-François, la rivière qu'on nomme Réale, & celle de Doce.

La capitale du Brésil est San-Salvador, ville

grande , riche , peuplée & très-commerçante. On y compte deux mille maisons. Son port est excellent. Cette ville est la résidence du vice-roi du Brésil, le siege d'un archevêque & d'une cour souveraine. Les habitans passent pour être voluptueux, fainéans & dévots. Ses autres villes remarquables sont Rio-Janeïro ou Saint-Sébastien, Para, Paraïba, Olinde ou Fernambouc , & Saint-Vincent.





N^o 3.

NAUFRAGE

Du Vaisseau Portugais le Saint-Jacques, monté par l'Amiral FERNANDO MENDOZA, brisé sur les écueils appelés Baixos de Juida, à soixante-dix lieues des côtes orientales de l'Afrique en 1586 ().*



LES Portugais soutenoient encore, vers la fin du seizième siècle, la réputation qu'ils s'étoient acquise dans les Indes par leurs conquêtes & un courage à toute épreuve. Leur prospérité étoit cependant interrompue de tems en tems par des revers & des infortunes que l'on attribua quelquefois à l'opiniâtreté

(*) Ce naufrage est tiré de la navigation aux Indes orientales, par Jean-Hugues DE LINSOT, *in-fol.* Amsterdam, 1610.

ou à l'ignorance des capitaines de vaisseaux de cette nation.

Jean-Hugues *de Linscot*, Hollandois, dans l'histoire de sa navigation aux Indes orientales, en rapporte un exemple frappant.

Au mois de Mai 1586, on reçut à Goa la confirmation de la nouvelle du naufrage du vaisseau amiral *le Saint-Jacques*. Le détail portoit qu'après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, le capitaine estimant n'avoir ni écueils ni dangers à craindre, laissoit voguer le vaisseau à pleines voiles, sans observer ses cartes, ou du moins sans y apporter une grande attention. Le vent favorable lui fit faire en peu de tems beaucoup de chemin, & le poussa hors de sa route vers les rochers ou écueils appelés *Baixos de Juida*, distans de cinquante lieues de l'île de Saint-Laurent ou Madagascar, & de soixante-dix de la côte de terre-ferme; vis-à-vis de Soffala, sous le vingt-deuxième degré & demi au midi de la ligne équinoxiale, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique. Ces rochers sont la p'upart de pierre aigüe, noire, verte & blanche.

Le voisinage de ces écueils & le risque de s'y briser, fit ouvrir les yeux à quelques-uns des passagers qui avoient voyagé plusieurs fois dans ces mers. Ils remontrèrent au capitaine qu'ils étoient

au milieu des écueils, & qu'il étoit dangereux de laisser aller le vaisseau avec toutes ses voiles, surtout pendant la nuit, & dans une saison où les tempêtes étoient très-fréquentes. Le capitaine opiniâtre méprisa ces sages représentations, & usant de son autorité il ordonna aux pilotes de faire ce qu'il leur commandoit, que l'ordre du roi portoit qu'on eût à lui obéir, & que son avis devoit prévaloir. Enfin, le même jour, entre onze heures & minuit, le vaisseau fut jetté vers ces écueils, & y fut arrêté sans pouvoir être dégagé. Alors on entendit de toutes parts les cris plaintifs & confus d'une multitude composée de cinq cens hommes, de quelques moines ou Jésuites, & de trente femmes, qui ne voyant que la mort devant leurs yeux, se lamentoient épouvantablement. La manœuvre & tous les efforts furent inutiles. L'amiral *Fernando Mendoza*, le capitaine & le premier pilote avec dix ou douze autres, se jettèrent aussi-tôt dans l'esquif, l'épée à la main, en s'écriant qu'ils alloient chercher sur les écueils un endroit propre à recueillir les débris du navire, qu'ensuite on en construïroit un bateau suffisant pour contenir tout l'équipage & gagner la terre-ferme. Ces quinze échappés abordèrent effectivement, mais après avoir cherché inutilement un endroit convenable pour l'exécution de ce projet, ils ne jugèrent point à propos de retourner au vais-

feau , & résolurent au contraire de naviger vers le continent. Quelques vivres , qui avoient été jettés à la hâte dans l'esquif , furent distribués entr'eux ; ils dirigèrent ensuite leur route vers l'Afrique , & y touchèrent heureusement au bout de dix-sept jours , après avoir éprouvé toutes les horreurs de la disette & d'une tempête affreuse.

Ceux qui étoient restés sur le vaisseau ne voyant point revenir l'esquif , commencèrent à désespérer de leur salut. Pour comble de malheur , le vaisseau se fracassa entre les deux tillacs , & le grand esquif fut fort endommagé par les chocs redoublés que lui occasionnoit la violence des vagues. Les ouvriers , quoique très-experts , désespéroient de pouvoir le mettre en état de s'en servir , lorsqu'un italien nommé *Cypriano Grimaldi* fut dedans avec quatre-vingt-dix hommes de l'équipage , & se fit fort de le radouber de façon à tenir la mer : il mit aussi-tôt la main à l'œuvre , secondé par la plupart de ceux qui l'avoient suivi.

Les malheureux qui n'avoient pu se jeter dans l'esquif , le voyoient s'éloigner avec larmes & gémissemens ; plusieurs qui savoient nager se lancèrent à la mer pour le gagner à la nage : déjà quelques-uns s'y accrochoient pour y entrer , lorsque les premiers , craignant de le voir couler à fond par la surcharge de tous ceux qui se présentoient &

l'empoignoient , les repouffoient dans les flots , & de leurs fabres & haches coupoient fans pitié les mains à ceux qui ne vouloient pas lâcher prise. On ne peut exprimer quelle étoit la désolation de ceux qui étoient restés sur les débris flottans du vaisseau : témoins de cette scène barbare & se voyant sans ressource , leurs cris & leurs lamentations auroient touché le cœur des plus insensibles. La condition de ceux qui étoient dans l'esquif n'étoit pas meilleure ; leur grand nombre , la disette de vivres , l'éloignement de la terre-ferme , & le mauvais état du frêle vaisseau qui les contenoit , leur faisoient entrevoir l'avenir le plus triste. Cependant quelques-uns des plus résolus , pour éviter le trouble & la division qui auroient mis le comble à leurs maux , ouvrirent l'avis de se soumettre à un capitaine. Tous les autres y consentirent , & élurent aussi-tôt pour les commander avec un pouvoir absolu , un noble métis des Indes. Celui-ci usa dans le moment de son autorité , il fit jeter à la mer les plus foibles , qu'il se contentoit de désigner du doigt. Dans le nombre se trouva un charpentier , qui avoit aidé à radouber l'esquif ; il ne demanda pour toute grace qu'un peu de vin & de confitures , & se laissa jeter à la mer sans proférer un seul mot. Un autre proscriit de la même façon , fut sauvé par un trait rare de l'amitié fra-

ternelle. Déjà on l'empoignoit pour lui faire subir son malheureux sort , lorsque son frère plus jeune que lui , demanda un sursis. Il observa que son frère étoit habile dans sa profession , que son père & sa mère étoient très-âgés , & que ses sœurs n'étoient pas établies ; qu'il ne pouvoit leur être utile comme son frère , & que puisque la circonstance exigeoit une victime des deux , il se devoit à la mort. Sa demande lui fut accordée : mais la providence vint à son secours. Ce jeune homme courageux suivit constamment l'esquif pendant plus de six heures , faisant continuellement des efforts pour l'aborder , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Ceux qui l'avoient jetté à la mer , lui présentoient leurs épées pour l'éloigner. Mais ce qui devoit accélérer sa mort fut son salut. Ce jeune-homme s'élança sur une épée , la saisit par le taillant , sans céder à la douleur ni aux mouvemens qu'on faisoit pour la lui faire abandonner. Les autres admirèrent sa résolution ; & touchés de ce que l'amour fraternel lui avoit fait faire , ils résolurent d'un commun accord de le laisser entrer dans l'esquif. Enfin , après avoir effuyé la faim , la soif & tous les dangers de plusieurs tempêtes , ils abordèrent à la côte d'Afrique le vingtième jour de leur naufrage , & se réunirent à ceux échappés par le premier esquif.

Le reste de l'équipage & des passagers abandon-

nés sur les débris du vaisseau , tenta de gagner aussi la terre-ferme : ils rassemblent & joignent ensemble les ais & fragmens de cette carcasse délabrée , ils en forment une espcce de radeau que les Portugais nomment jangadas ; mais en vain. Ils périrent tous à la première tourmente , à l'exception de deux qui parvinrent à terre. Ceux qui avoient gagné les côtes d'Afrique , ne se virent point à la fin de leurs malheurs ; à peine étoient-ils débarqués qu'ils tombèrent entre les mains des Caffres , nation farouche & sans humanité , qui les dépouilla & les laissa dans l'état le plus déplorable. Cependant ayant ranimé leur courage & le peu de forces qui leur restoient , ils arrivèrent au lieu où le facteur des Portugais de Soffala & de Mozambique faisoit sa résidence. Ils en furent accueillis très-humainement ; après s'y être reposés quelques jours de leurs fatigues , ils gagnèrent Mozambique & ensuite les Indes. Soixante seulement échappèrent de tous ceux qui s'étoient embarqués sur le Saint-Jacques ; les autres périrent en mer , de fatigue ou de faim. Ainsi l'imprudencce d'un seul homme fut la cause de la perte d'un vaisseau considérable & de plus de quatre cent cinquante personnes.

A son retour en Europe , les plaintes des veuves & des orphelins éclatèrent contre lui , il fut arrêté & mis en prison ; mais il fut relâché quel-

que tems après. Ce funeste événement ne servit point de leçon à cet homme suffisant & opiniâtre ; son caractère étoit indomptable. Il entreprit de conduire un autre vaisseau en 1588, & peu s'en fallut que sous le même degré, il n'essuyât un pareil naufrage : heureusement qu'au lever du soleil il découvrit ces écueils dans lesquels il alloit s'engager aussi imprudemment que la première fois. Mais à son retour des Indes en Portugal, en doublant le cap de Bonne-Espérance, il périt avec le vaisseau qu'il montoit ; juste châtement de son opiniâtreté & de ses imprudences.

Le même auteur ajoute qu'au mois d'Août suivant on apprit à Goa le naufrage du navire portugais, le *Goa Viagen*. Ce vaisseau fut submergé aux environs du cap de Bonne-Espérance, pour avoir été trop chargé, comme il arrive souvent par l'avidité des matelots, qui prennent plus de marchandises qu'ils n'en déclarent. Parmi ceux qui montoient ce navire, périrent plusieurs officiers qui alloient solliciter à la cour la récompense de leurs services, & aussi l'ambassadeur de Xatama, roi de Perse. Cet envoyé passoit en Europe pour confirmer le traité fait entre les Portugais & les Perses, & leur alliance contre le Turc leur commun ennemi. On peut juger de la perte que les Por-

tugais firent en ce naufrage , le Goa Viagen étant plus richement équipé & chargé que les navires ordinaires qui partent de Cochin pour Lisbonne , & dont les moindres sont estimés un million d'or.





N^o. 4.

NAUFRAGE

De deux Vaisseaux Portugais ; l'un à la côte de l'Isle de Fiuma, près celle de Sumatra ; & l'autre sur une île déserte dans la mer de la Chine, à peu de distance de Macao, en 1605 ().*

DANS le cours de son expédition aux Indes orientales, le chevalier *Michelburne* recueillit successivement les restes de deux équipages portugais naufragés. Nous donnerons avec la suite des prin-

(*) Le Journal du voyage à Bantam, du Chevalier *Michelburne*, qui renferme les relations des naufrages de deux bâtimens portugais, en 1605, se trouve dans le Recueil des voyages publié par PURCHASSOF. M. l'Abbé PRÉVOST l'a aussi inséré dans le premier volume de l'Histoire générale des Voyages, in-4°. Paris, 1746.

cipaux événemens de son voyage, les relations succintes qu'il a publiées de leurs infortunes. La rivalité qui existoit alors entre l'Angleterre & le Portugal pour le commerce des Indes, & le généreux procédé du voyageur, sont des circonstances trop intéressantes pour en priver le lecteur sensible.

Edouard Michelburne étoit un gentilhomme Anglois très-opulent, à qui le goût des aventures & le desir d'augmenter ses richesses firent équiper deux vaisseaux. Il en prit le commandement lui-même. Le 5 de Décembre 1604, il appareilla du port de Cowes dans l'île de Wight. Dès le premier jour, il déclara aux deux équipages que n'étant pas fort expérimenté dans les affaires du négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage.

Il parle de sa cargaison, sans nous apprendre de quoi elle étoit composée; mais le nom des deux vaisseaux étoient le *le Tigre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du capitaine *Davis*, habile marin, qui avoit déjà servi en qualité de pilote dans deux voyages faits aux Indes orientales; le premier, par une flotte hollandoise en 1598, & le second en 1601, par une flotte angloise commandée par l'amiral Lancaster.

Michelburne arriva le 23 de Décembre à l'île de Ténérife, où il jeta l'ancre dans la rade d'Aratana. Jusqu'au 16 de Janvier qu'il passa la ligne,

il eut beaucoup à souffrir de l'excès de la chaleur & de plusieurs orages.

Le 22 de Janvier 1605, la flotte aborda à l'île de Loronha, située au quatrième degré de latitude, près des côtes d'Afrique. L'agitation des vagues y est si violente, que la chaloupe fut renversée en s'approchant du rivage. *Richard Michelburne*, parent de l'amiral, eut le malheur de se noyer, sans pouvoir être secouru. Trois jours après, le même accident arriva à la barque longue, & fit périr deux matelots. Quoique cette île soit commode aux voyageurs par sa situation, rien n'est si dangereux que ses bords. Peu de jours auparavant, un vaisseau hollandois que le besoin d'eau & de bois y avoit amené avoit perdu sa chaloupe qui s'étoit brisée contre un rocher, & plusieurs matelots y avoient péri.

La flotte passa le 13 Février au matin à la vue de l'île, ou plutôt du roc de l'Ascension, au huitième degré trente minutes du sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au sud-sud-est, quoique suivant le calcul des pilotes, on s'en crût éloigné de quarante lieues. Le 8, on alla jeter l'ancre dans la baie de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de descendre au rivage.

Le pays qui environne cette baie est si bien fourni de toutes sortes de provisions, que les Sauvages

vages ne jouissent nulle part d'une si parfaite abondance. Il est rempli de bœufs & de moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de chevres, de daims, de gazelles, de renards, de lievres, de grues, d'autruches, de hérons, d'oies, de canards, de faisans, de perdrix, & d'autres sortes d'excellens oiseaux. Il est arrosé par un infinité de fontaines & de ruisseaux d'une eau très-pure, qui descendant du sommet de plusieurs hautes montagnes, rend les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des côtes un arbre qui ressemble beaucoup au buis, mais qui est beaucoup plus dur; les palmiers qui y sont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les habitans du pays empressés à leur apporter toutes sortes de provisions. Un veau gras ne leur coûtoit qu'une demi-livre de fer, & pour deux ou trois cloux ils achetoient un mouton. Mais le monde n'a peut-être point d'hommes aussi grossiers & d'un esprit aussi borné que ces Negres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de bête passée sur les épaules, & vers la ceinture, un autre piece qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la flotte demeura dans leur baie, ils se nourrissoient des intestins & de toutes les parties des animaux que les Anglois rejettoient, sans les nettoyer & sans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un

moment de cendres chaudes, après quoi se contentant de les secouer un peu, ils mangeoient avidement cette viande à demi-crue & mêlée de cendres. Ils se nourrissent aussi de racines que le pays produit abondamment.

La bonté des rafraîchissemens rendit la santé & les forces à tous les matelots, qui avoient beaucoup souffert du scorbut depuis qu'ils avoient passé la ligne. On remit à la voile le 3 de Mai, après avoir séjourné vingt-cinq ou vingt-six jours dans la baie de Saldanna. Le 7, on se trouva à douze lieues au-delà du cap de Bonne-Espérance, & l'on passa heureusement pendant la nuit les écueils du cap des Aiguilles. Le 9, il s'éleva une tempête qui sépara les deux vaisseaux pendant quarante-quatre jours, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit le lion de la mer, non-seulement parce que les orages y sont continuels, mais à cause d'une espèce de rugissement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les âmes les plus intrépides.

La flotte poussée par un vent favorable découvrit le 24, à la distance de sept ou huit lieues, l'île de Diégo Ruitz, qui est située au dix-neuvième degré quarante minutes de latitude du sud, & à quatre-vingt-dix-huit degrés trente minutes de longi-

tude. On se propoſoit d'y relâcher, mais le vent qui augmenta pendant la nuit fit abandonner ce deſſein. Le 12 de Juin, on repaſſa la ligne où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs cauſèrent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la flotte.

Le 19, on découvrit une terre qui parut ſuivie d'une infinité d'autres que Michelburne reconnut pour autant d'îles ſituées ſur la haute terre de Sumatra. La mer s'y brife avec tant de violence, que les pilotes n'oſèrent jamais y aborder, quoiqu'e les habitans euſſent allumé ſur la côte un grand nombre de feux pour les encourager par cette invitation : il en parut même quelques-uns qui les appelèrent par des ſignes, & qui étant tout-à-fait vêtus, ſembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laiffés dans ce lieu pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des vaiſſeaux de leur nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande île déferte qui ſe nomme Bata, à vingt minutes du ſud. Elle a des bois & des rivières en abondance ; les ſinges y ſont en fort grand nombre, avec une eſpece d'oifeaux qu'on appelle chauve-fouris de Bata. Michelburne en tua une, de la longueur d'un lievre & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une ſorte de peau qu'elle étend en ſautant de branche en branche, & qui reſſemble véritablement à des

aîles. Elle est d'une agilité extrême, & souvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre elle ne s'appuie que sur sa queue.

Le 4 d'Août, Michelburne remit à la voile par un vent favorable. Le 9, il apperçut près d'une ville nommée Tikou, huit pares ou paros, barques indiennes. Dans l'espérance d'y trouver le vaisseau qu'il cherchoit, il ne balança point à y envoyer Davis avec la chaloupe. C'étoient des Indiens, qui lui assurèrent qu'il y avoit un vaisseau anglois à Priaman, & que cette ville n'étoit plus éloignée que de six lieues.

Il se hâta de porter cette agréable nouvelle à l'amiral. On mit toutes les voiles au vent pour arriver au port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieue, qu'on donna contre un banc de sable, sous un rocher qu'on auroit pris à sa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de peine & de soins, ils se dégagèrent assez tôt pour entrer le même jour dans la rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le Whelp qui leur avoit causé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie ils se saluèrent de toute leur artillerie. Le capitaine vint dans son esquif au-devant de l'amiral, & lui raconta toutes les disgraces qu'il avoit essuyées depuis leur sépa-

ration. Il avoit rencontré un vaisseau portugais de quarante pieces de canon, qui lui avoit donné la chasse pendant deux jours, & dont il avoit effuyé plusieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger. Michelburne jetta l'ancre à la vue de Priaman, sur un excellent fond. Cette ville est située à quarante minutes de latitude sud.

Après avoir fait demander au gouverneur la permission d'acheter du poivre & de prendre des rafraîchissemens dans son pays, il lui envoya un présent considérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de régler avec lui quelques articles qu'ils jugeoient nécessaires pour la sûreté des Anglois. Mais quoique son présent & ses députés fussent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faisoit demander. Le gouverneur répondit à cette proposition, que la guerre où le royaume d'Achem étoit malheureusement engagé l'obligeoit de s'observer beaucoup. Les Anglois jugèrent, sur le motif de ce refus, qu'ils n'avoient rien à se promettre dans un lieu si peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

Le même jour, ils rencontrèrent deux pares, dont les hommes sautèrent aussi-tôt dans l'eau. Michelburne surpris de voir cette facilité à s'effrayer dans des Indiens qui devoient être accoutumés à la vue des nations de l'Europe, donna ordre à

ses gens de visiter leurs barques. Quelques anglois s'avancèrent dans la chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derrière les voiles plusieurs Indiens, qui blessèrent dangereusement ceux qui se présentèrent les premiers, & qui se jettant à la nage évitèrent le châtimement auquel ils devoient s'attendre. Cependant Davis, qui avoit été lui-même atteint d'une fleche au bras, pressa les rameurs de les suivre. On en prit deux, malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant. Davis qui avoit eu l'occasion dans ses voyages précédens d'apprendre quelques mots de leur langage, n'attendit pas l'interprete pour les interroger. Ils ne lui déguisèrent point qu'ils étoient en mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroissoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette piraterie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'interprete. Les menaces dont elles furent accompagnées leur arrachèrent une confession fort étrange. Ils avouèrent que dans une des petites îles, qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un vaisseau européen qui avoit fait naufrage sur leurs côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs hommes & quelques

femmes, il les retenoient parmi eux. Michelbune fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'indépendamment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de nation de l'Europe, qu'il ne fût obligé de secourir dans une si triste situation. Quatre hommes qu'il fit entrer dans une pirogue avec deux Indiens servirent de guides à la flotte, & remontant au-dessus de Priaman, il arriva le soir au travers de plusieurs autres îles à celle d'où les Indiens étoient partis.

NAUFRAGE

Du premier Vaisseau Portugais sur les côtes de l'île de FIURMA.

Entre plusieurs habitans qui se présentèrent sur le rivage, il parut deux hommes vêtus à l'européenne, que les Anglois reconnurent aisément pour des Portugais. Ce fut une raison de balancer s'il leur offriroit du secours, mais le motif qui avoit déterminé Michelburne, eut la force de soutenir sa générosité. Il fit jeter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la chaloupe pour recevoir des informations.

Il revint bientôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui

n'ignorant point les justes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur nation , supplièrent d'abord l'amiral de considérer moins leur pays que leur qualité d'hommes , & de se laisser toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui racontèrent qu'étant partis de Ternate pour Calicut, leur capitaine s'étoit obstiné à vouloir relâcher au port d'Achem , par la seule curiosité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vu , & qu'en traversant les petites îles qui bordent la côte méridionale de Sumatra, il n'avoit pu se garantir de la force des courans , qui l'avoient fait briser contre celle de Fiurma ; que de trente-deux hommes dont l'équipage étoit composé, il ne s'en étoit sauvé que sept , avec trois femmes dont l'une étoit Marie Pratencos , jeune veuve du gouverneur Portugais de Brancor ; que les habitans de l'île ne leur avoient pas refusé les secours nécessaires à la vie , mais que les trois femmes avoient payé l'hospitalité fort cher ; que le gouverneur de l'île , chef d'une troupe de pirates sous la protection du roi de Pedir , avoit forcé la jeune veuve de devenir sa femme , & que deux de ses officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaises ; que depuis plus de cinq mois ils languissoient tous dans le plus triste esclavage , cherchant sans cesse le moyen de gagner l'île de Sumatra , pour se réfugier dans les états du roi d'A-

chem ; qu'à si peu de distance ils n'auroient pas déléspéré du passage , s'ils n'avoient été retenus par un sentiment de compassion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur misérable sort ; que le gouverneur Indien brûlant d'une vive passion pour la sienne , ne la perdoit pas un moment de vue ; qu'ils avoit formé plusieurs fois le dessein de le tuer , sans en avoir encore trouvé l'occasion ; que l'île contenoit environ quatre-vingt Indiens , dont la moitié ne le quittoit jamais , tandis que le reste écumoit la mer ou pilloit les côtes voisines , & faisoit peu de quartier aux sujets du roi d'Achem ; que si la pitié touchoit les Anglois envers les trois dames , il ne doutoit pas qu'au seul bruit des armes à feu les pirates n'acceptassent toutes sortes de compositions ; que pour lui & ses compagnons , l'amiral pouvoit disposer de leur vie , mais que s'il étoit assez généreux pour oublier qu'ils étoient Portugais , & les délivrer d'une si malheureuse situation , il ne devoit pas douter qu'ils n'employassent volontairement tout leur sang à son service.

Michelburne fut si touché de ce discours , qu'oubliant en effet pour qui son cœur étoit attendri , il se disposa sur le champ à faire sa descente. Cent-douze hommes qu'il avoit sur ses deux vaisseaux ne lui laissoient rien à craindre dans son entreprise ;

mais il falloit assurer le sort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déjà prises pour les éloigner. Aussitôt que l'obscurité fut venue, cinquante Anglois bien armés descendirent sous la conduite de Davis, & suivant les instructions des deux Portugais, ils s'avancèrent jusqu'à la maison du gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du pays. Tous les Indiens s'y étoient rassemblés, & leurs mouvemens sembloient marquer quelque résolution de se défendre. Davis ayant placé ses gens sur deux lignes, leur donna ordre de se tenir prêts à tirer, mais successivement, de sorte qu'il n'y en eût jamais qu'une partie dont les armes se trouvaissent vuides. Ensuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens pour s'assurer de leur situation, il prit le parti d'attendre le jour qui étoit déjà prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bientôt avec deux autres de ses compagnons; ils rapportèrent que, sans pénétrer l'intention des Anglois & par le seul mouvement de sa défiance, le gouverneur se dispoit à passer dans une île voisine, avec les femmes Indiennes & Portugaises, mais que ne pouvant gagner leurs pares avant le jour, il seroit aisé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun risque à suivre le conseil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéressés au suc-

cès de son entreprise. Il se laissa conduire sur le passage du gouverneur. Bientôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes, & se montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le gouverneur fut le premier à fuir avec toutes ses femmes & ses Indiens, il ne resta que les trois Portugaises accompagnées de deux hommes de la même nation. Davis, pour augmenter l'effroi des fuyards, fit tirer quelques coups de fusil, sans aucun dessein de leur nuire. Il amena ainsi fort tranquillement les trois femmes à bord, tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriser l'évasion du gouverneur, se rendirent aussi à la mer par un autre chemin.

Michelbrune, après avoir consolé les trois femmes par ses politesses, leur offrit de les débarquer à Priaman, où elles pouvoient se promettre de trouver quelques Portugais, ou de les conduire jusqu'à Bantam. Elles choisirent le dernier de ces deux partis comme le plus sûr, quoique suivant les apparences elles n'eussent rien à redouter dans le port de Priaman, qui étoit une ville régulière, & dévouée au roi d'Achem.

Le 2 de Septembre, la flotte rencontra un petit vaisseau guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en saisit sans résistance, & le butin

quoique médiocre fut utile aux trois Portugaises ; parce que la plus grande partie consistoit en étoffes des Indes , dont Michelburne leur offrit généreusement les plus belles pieces pour se faire des robes. Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du sud, dans la rade de Silibar , où le grand nombre de paves qu'il y vit sans cesse arriver lui causa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des provisions ; eau fraîche , bois , riz , chair de buffle & de chevre , poules , racines & poissons de toutes sortes d'especes. Les habitans prennent en échange des toiles & des étoffes qu'ils préfèrent beaucoup à l'argent ; mais ils passent pour les plus grands voleurs de cette côte , & les étrangers ont besoin d'une vigilance continuelle pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirèrent de leur prise pour se procurer des rafraîchissemens qui ne leur coûtoient rien , les fit demeurer à l'ancre jusqu'au 28. Ayant remis à la voile , ils arrivèrent deux jours après à trois lieues de Bantam , d'où ils envoyèrent la chaloupe au port de cette ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la flotte de Middleton , mais elle étoit partie depuis trois semaines.

Les facteurs du comptoir s'empressèrent de venir au devant de leurs compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton , les Hol-

landois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes fortes de mauvais offices , en les représentant au jeune roi de Bantam comme des pirates & des scélérats qui ne cherchoient que l'occasion de leur nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept vaisseaux dans la rade , dont l'un étoit de sept ou huit cens tonneaux , mais la plupart des autres étoient fort inférieurs.

Michelburne échauffé par ce récit , & comptant sur la bonté de son artillerie , résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à l'amiral pour lui faire des plaintes au nom de la nation angloise , & lui déclarer que si dans le dessein où il étoit d'aller jeter l'ancre à ses côtés , il s'appercevoit que les Hollandois en voulussent user mal avec lui , il le couleroit à fond. L'amiral ne fit aucune réponse à ce brusque compliment ; ce qui n'empêcha point les anglois d'entrer dans la rade & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurèrent , ils trouvèrent tant de retenue & de modération dans les Hollandois , qu'à peine en virent-ils descendre un sur le rivage.

Après avoir chargé quelques marchandises qui convenoient à ses projets de commerce , Michelburne quitta Bantam pour se rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca , il rencontra trois

pares chargées d'Indiens , à qui la crainte fit gagner aussi-tôt le rivage. Les ayant invités inutilement à s'approcher , il mit dix-huit hommes dans sa chaloupe , avec ordre de les suivre jusqu'à terre , & de leur demander , en payant , un pilote qui fût capable de le conduire à Pulo Timacu. Mais les Indiens qui étoient en grand nombre dans les pares , voyant les deux vaisseaux sur leurs ancres à plus d'un mille , rejetèrent fièrement toutes sortes de propositions. Davis prit aussi-tôt le parti de les attaquer , & dans l'espace d'une demi-heure il en força une de se rendre. Une autre prit la fuite. La troisième fit une longue résistance , & ne se rendit que le lendemain à la pointe du jour. C'étoit la plus riche ; elle étoit chargée de benjoin , de storax , de poivre & de porcelaine de la Chine. Michelburne désespéré , pendant le combat , de ne pouvoir s'approcher avec ses vaisseaux , envoya tout ce qu'il put mettre de gens sur les esquifs. Sans ce secours , l'action auroit duré plus long-tems. Il n'y perdit néanmoins que deux hommes , & lorsqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans , il leur restitua toutes leurs marchandises , en se contentant de prendre parmi eux deux pilotes. Ils venoient de Palimbam pour se rendre à Grisy , ville maritime de l'île de Java , au nord-est.

Le 26 , les Anglois découvrirent au nord-ouest

certaines îles dont leurs nouveaux pilotes ne purent leur apprendre le nom , & le vent se trouva si contraire à leur course , que sans les connoître mieux ils se virent forcés d'y relâcher. Cependant à mesure qu'ils s'en approchoient la perspective leur en parut si triste , qu'ayant jetté l'ancre à la distance d'un mille du côté du sud , ils envoyèrent une chaloupe pour reconnoître les côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des îles étoit un reste de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus dans quelques endroits que le sommet des arbres , & dans d'autres lieux des collines nues & désertes. Il ne s'y présenta d'ailleurs aucune sorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable , les deux vaisseaux s'approchèrent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jeta l'ancre sur un fort bon fond , & la curiosité , plutôt que le besoin , porta Michelburne à descendre. Il trouva sur la côte une source d'eau très - pure , avec diverses traces qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toujours été désert. Le mauvais tems l'obligea néanmoins d'y passer sept ou huit jours.

On leva l'ancre le 2 de Décembre , en s'efforçant , avec beaucoup de difficulté , de porter constamment vers Patane. Le 22 , en passant près de Pulo Laor , le Whelp découvrit trois bâtimens , dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha sa

chaloupe pour les observer ; mais dans l'impétuosité des courans & du vent , elle fut bientôt perdue de vue , & toute la nuit se passa dans l'inquiétude de son sort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes résolus , qui s'étant approchés d'un des trois bâtimens , avoient eu le bonheur de s'en rendre maîtres , quoiqu'il fût d'environ cent tonneaux & qu'il eût dix-huit hommes à bord. Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un jonc (*) de Panhang , chargé de riz & de poivre , qui faisoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fût digne de lui. Il n'en prit que deux petites pieces de fonte , dont il paya même la valeur aux Indiens ; & tirant peu d'utilité des pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans , il en demanda un au capitaine du jonc pour prix de sa générosité , en lui donnant les deux autres comme en échange.

En s'approchant de Patane , la flotte angloise rencontra un jonc chargé de pirates Japonois qui avoient exercé leurs brigandages sur les côtes de la Chine & de Cambaye. Ayant perdu leur pilote , ils s'étoient trouvés dans un si grand embarras pour se conduire , qu'ils avoient été jettés sur les bancs de la grande île de Borneo. Mais la haine qu'on

(*) Petit vaisseau Japonois ou Chinois.

porte à leur nation dans toutes ces contrées de l'Inde , ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'île ; ils s'étoient sauvés dans leur chaloupe , après avoir perdu leur vaisseau ; ils avoient trouvé un jonc de Patane , chargé de riz , dont ils avoient massacré l'équipage , & l'ayant équipé de leurs débris , ils se propofoient de retourner au Japon , lorsqu'ils tombèrent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix , & beaucoup trop pour un bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plupart étoient habillés trop galamment pour des matelots. Quoiqu'ils eussent un chef chargé de l'autorité ils paroissoient tous égaux ; ce qui fit encore juger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaison qu'une grosse provision de riz , mais fort corrompue par l'humidité , parce que leur jonc faisoit eau de toutes parts.

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur prise , sous une petite île proche de Patane , y passèrent deux jours , pendant lesquels ils traitèrent fort civilement leurs prisonniers. Ils espéroient tirer d'eux la connoissance de divers lieux & du passage de certains vaisseaux de la Chine , pour régler là-dessus leur propre voyage. Mais ces hardis aventuriers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un si mauvais bâtiment que celui qu'ils

avoient, prirent entr'eux la résolution de hafarder leur vie pour fe faifir du meilleur des deux vaiffeaux anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou fix à qui l'on eût laiffé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance, en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fuſſent traités, pour venir quelquefois fur fon bord au nombre de vingt-cinq ou trente, il donna ordre à Davis de faire exactement la viſite de leur jonc, pour s'aſſurer s'ils n'y cachotent point d'autres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laiffé. Mais Davis ſe laiffa tromper par leurs fauſſes démonſtrations d'amitié & de tranquillité. Il viſita légèrement le vaiffeau, où il ne trouva qu'une petite quantité de ſtorax & de benjoin. Il ſ'en faifit, & ce fut comme le ſignal auquel ils entreprirent de faire éclater leur deſſein. Ceux qui étoient ſur le jonc y tuèrent ou précipitèrent dans les flots le petit nombre d'Anglois qui étoient à le viſiter. Davis fut preſque le ſeul qui fut aſſez prompt pour ſe jeter dans la chaloupe. Mais le défordre n'étoit pas moindre ſur le bord de l'amiral, & lorsqu'il penſoit y rentrer pour y mettre tout le monde ſur ſes gardes, il fut percé de cinq ou ſix coups dont il mourut preſqu'auffi-tôt. C'étoient environ trente Japonois, qui ſe trouvant dans les différentes chambres du vaiffeau, lorsqu'ils

avoient entendu du bruit sur leur jonc , s'étoient jetés sur les premières armes qu'ils avoient apperçues , & sembloient menacer tous les Anglois de leur perte.

Cependant Michelburne s'étant trouvé heureusement sur les ponts avec plusieurs de ses gens , avoit eu la présence d'esprit de sauter vers l'écouille , où il pouvoit les empêcher facilement de passer. Quatre ou cinq qui l'avoient prévenu , & qui se trouvèrent en tête sur les ponts une multitude d'Anglois , n'eurent point d'autre ressource que de se jeter à la nage ; mais ce ne fut point sans avoir massacré le malheureux Davis au moment qu'il rentrait. Michelburne tenoit les autres en respect au passage de l'écouille , quoique leur impétuosité fût si violente , qu'ils saisissoient d'une main le bout des piques angloises pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou six des plus furieux. Cette sorte de combat auroit duré plus long-tems , si l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du capitaine , où le plus grand nombre étoient resserés , ils s'efforçoient de mettre le feu au vaisseau.

Alors aucun remede ne paroissant trop dangereux pour un mal extrême , Michelburne se souvint qu'il avoit sous le demi-pont deux petites coulevrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de fer , de balles , & de tout ce

qui se présenta. Au hasard de se perdre lui-même ; il voulut qu'elles fussent braquées à bout portant contre les ais de séparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-seulement contre la charge des deux pieces, mais contre les éclats du bois, qui en écrasèrent une partie & qui estropièrent les autres de mille manières. Leur rage ne laissa pas d'être si obstinée, qu'ils se firent couper en pieces sans offrir de se rendre. Il n'y en eut qu'un, qui se voyant sans blessure, trouva le moyen de gagner le bord du vaisseau & de se jeter dans la mer, mais qui perdant l'espérance d'arriver au jonc, lorsqu'il le vit déjà fort éloigné, revint à la nage & demanda quartier. Michelburne empêcha ses gens de le tuer ; il le fit reprendre à bord, & lui reprochant sa trahison, il lui demanda quel avoit été son dessein : De vous couper la gorge à tous, répondit-il fièrement, & de prendre votre vaisseau. Il refusa de répondre à toutes les autres questions, & la seule grace qu'il demanda fut d'être poignardé promptement.

Le lendemain, après avoir un peu réparé le désordre du vaisseau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fût pendu. Il se laissa pendre sans résistance ; mais ses mouvemens furent si furieux lorsque l'exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu sa corde, il tomba dans la mer, sans qu'on pût

savoir s'il se noya dans les flots ou s'il eut le bonheur de se sauver à la nage. Ses compagnons avoient pris leur course vers une petite île à l'ouest, où l'on ne pensa point à les poursuivre.

Michelburne rencontra le jour suivant un petit bâtiment de Patane, de qui il s'informa si les vaisseaux de la Chine étoient arrivés dans ce port. Apprenant du capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui servir de pilote, dans la résolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des vaisseaux chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts deux vaisseaux qui venoient vers eux. Ils continuèrent aussi de s'avancer, & se trouvant à l'entrée de la nuit fort près du plus grand, ils l'attaquèrent avec peu de précaution. Après un combat fort court ils l'abordèrent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit.

Le lendemain, Michelburne ayant visité sa prise, en tira quelques ballots de soie crue ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de sa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération & le bon traitement qu'il fit aux vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver sa proie conforme à ses espérances, & de la crainte que le bruit de son entreprise ne lui fit manquer des vaisseaux plus considérables. Il vouloit gagner

China-Batta ; mais les vents étant devenus plus contraires que jamais , il fut repouffé le 22 vers deux petites îles à l'ouest , & forcé d'y relâcher.

N A U F R A G E

*Du second Vaisseau Portugais sur une île déserte ,
près de MACAO.*

A peine eut-il jetté l'ancre , que quelques hommes vêtus à l'Européenne , qu'il apperçut sur le rivage , lui firent envoyer sa chaloupe pour les reconnoître. Il apprit bientôt , par l'empressement même de plusieurs de ces malheureux qui vinrent à bord avec ses gens , qu'ils étoient les restes d'un bâtiment portugais parti de Macao (1) , qui depuis quinze jours avoit fait naufrage à la vue de cette île. Le capitaine qui se nommoit Perez Diatriz avoit perdu la vie dans les flots avec trente-deux de ses gens , & les autres au nombre de dix-huit , s'étoient sauvés contre toute espérance , avec le secours de la marée qui les avoit pouffés vers le rivage d'une île déserte , où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux sauvages. Ils étoient devenus si maigres par un jeûne presque continuel , qu'à peine conservoient-ils la figure humaine. Un jeune homme de quinze ou seize ans,

filz du capitaine , étoit à l'extrémité. Enfin leur misère parut si excessive aux Anglois, qu'elle les toucha de compassion. Michelburne leur fit porter aussitôt quelques rafraîchissemens qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire , que pour avoir négligé de le suivre , deux des Portugais furent trouvés morts le lendemain , de plénitude & d'indigestion.

Cependant Michelburne étant descendu dans l'île avec une partie de ses gens , jugea sur le témoignage de ses chasseurs , qu'elle ne manquoit point d'oiseaux ni d'autres animaux , & que les Portugais n'avoient été réduits si bas , que faute d'armes & d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme , qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours , il reconnut à sa figure & à ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois , le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable , qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour , il ne connoissoit ni la famille de son père , ni personne de qui il pût espérer le moindre secours. Cependant , non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la religion & les usages des Portugais , mais son père , qui l'avoit aimé fort tendrement , & qui l'avoit eu d'une femme du pays avec laquelle il avoit vécu pendant seize ou dix-sept ans qu'il avoit été facteur à

Macao , l'avoit légitimé en époufant fa mère à l'heure de fa mort. Il fe nommoit François Diatriz. C'étoit en fa faveur que fon père avoit pris la réfolution de quitter Macao & de retourner en Portugal , pour lui affurer tout fon bien qu'il apportoit fur le même vaiffeau , & pour le faire reconnoître dans le fein de fa famille avec la qualité de fon fils. Son malheur étoit fi grand , qu'il ne lui reftoit pas même de quoi prouver la vérité de fon histoire , ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échappés comme lui à la fureur de la mer , & qui l'avoient vu dans les droits de fa naiffance à Macao & fur fon vaiffeau.

Michelburne pénétré de tendrefse & de pitié , lui confeilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une attestation de naiffance & de fortune , qu'il figneroit lui-même avec fes principaux Anglois en qualité de témoins. Ensuite il lui offrit le choix , ou de s'arrêter dans quelque ville de l'Inde avec les Portugais , ou de le fuivre en Europe.

Le 24 , il s'éleva une fi furieufe tempête , que les deux vaiffeaux anglois furent enlevés de deffus leurs ancres , au milieu même de la rade , & pouffés fur le rivage avec une impétuofité qui les y fit

échouer. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer. Peu de jours après, une flotte hollandoise de cinq vaisseaux, qui avoit été fort maltraitée par la même tempête, entra dans la rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'amiral Wibrantz-Wan-Warwick. Ce général prit des manières fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner, & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le roi de Bantam, informé du dessein qu'ils avoient d'attaquer les vaisseaux chinois, & regardant cette entreprise comme une insulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces bâtimens apportoient dans ses ports, paroissoit disposé à maltraiter les Anglois. On peut supposer que Warwick faisoit entrer dans cette crainte les intérêts de sa nation. Mais de quelque source que pussent venir ses conseils, il donna aux deux capitaines Anglois celui de renoncer à leur dessein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner ensemble en Europe.

Cependant Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation quelque autre vue que celle de l'amitié, & ce soupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de son voyage, il ne pensoit pas sitôt à l'interrompre. Mais après le départ de la flotte hollandoise, qui fut le 3 de

Février, il fit des réflexions plus sérieuses sur les intérêts de sa patrie. Elles se trouvèrent fortifiées par l'état de son vaisseau qui n'avoit que deux ancres avec des cables usés. Enfin il prit la résolution de partir, en se bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré jusqu'alors de son voyage. Il mit à la voile le 5 de Février, & le 7 d'Avril, il eut la vue du cap de Bonne-Espérance, après avoir effuyé une furieuse tempête.

Le 17, il relâcha dans l'île de Ste.-Hélène (2), où ses gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit consulté que le besoin qu'ils avoient de rafraîchissemens & le goût qu'ils prirent pour un si beau séjour. Mais ne préférant rien à sa patrie, depuis qu'il avoit manqué le but de son voyage, il se remit en mer le 3 Mai, passa l'équateur le 14, & le 27 de Juin il arriva au port de Midfort dans le pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portsmouth, après une absence de 19 mois.

N O T E S.

(1) MACAO, ville de la Chine dans la Province de Kanton est située au cent-trentième degré

de longitude , quarante-huitième degré vingt-deux minutes de zéro secondes de latitude. Cette ville est bâtie sur la pointe d'une petite île nommée Hoeicheu à l'entrée de la rivière de Kanton.

Lorsque les Portugais abordèrent à la Chine il y a près de deux siècles , on leur céda sous la condition de payer un tribut annuel de cinq mille tael (*), & les droits d'entrée de dix pour cent des marchandises & deux pour cent de l'argent , un espace d'environ trois mille pas de circuit à l'extrémité de cette île. Ils y construisirent la ville qui subsiste encore aujourd'hui. Les Chinois leur accordèrent aussi la disposition de la rade qui est sûre & commode , avec la liberté d'élever des fortifications pour la sûreté de la place & de leur commerce.

Pendant tout le tems de la prospérité des Portugais dans les Indes & au Japon , cette ville fut un entrepôt considérable ; mais elle ne tarda point à décroître dans les mêmes proportions de la puissance Portugaise : insensiblement elle est venue à rien. Macao , depuis plusieurs années , n'a plus de liaison de commerce avec Lisbonne. Toute sa navigation

(*) Tael, monnaie chinoise, de la valeur de six livres de France.

se borne à expédier chaque année un seul vaisseau à Timor , & deux à Goa.

Jusqu'en 1744, les foibles restes de cette colonie avoient joui d'une espece d'indépendance. L'affassinat d'un Chinois, commis cette année par un Portugais, fut l'écueil de cette liberté expirante. Le vice-roi de Kanton informé de cet événement, en instruisit la cour de Pékin, & demanda en même tems un Oupou ou magistrat, pour instruire & gouverner les *Barbares* de Macao : ce furent les propres termes de sa requête. L'empereur de la Chine y envoya un mandarin. Cet officier prit possession de la place en son nom. Il dédaigna d'habiter parmi les étrangers, pour lesquels on a un grand mépris dans tout l'empire, & il établit sa demeure à une lieue de la ville; c'est delà qu'il gouverne les habitans.

La population de Macao, qui étoit sur la fin du dernier siecle, au rapport de *Gemelli Carreri*, de cinq mille Portugais & de quinze mille Chinois, est maintenant si diminuée, qu'elle se réduit à cinq ou six familles Portugaises, une centaine de métis & environ deux cens familles noires, qui descendent d'esclaves Afriquains. Quoique cette ville soit entièrement déchue, elle conserve encore des dehors imposans; ses fortifications sont assez considérables, ses rues bien pavées, & on y trouve plusieurs cou-

vens des deux sexes , les églises sont bâties régulièrement & fort ornées. Le portail de celle qui a appartenu ci-devant aux Jéuites , est de bon goût & décoré d'une très-belle colonnade : on conserve dans cette église un des os du bras droit de saint François Xavier. Les maisons sont construites à l'européenne , un peu basses comme celles de l'Inde , pour donner moins de prise aux ouragans.

Macao est le siege d'un évêque. Le gouvernement militaire est entre les mains d'un capitaine général, nommé par la cour de Lisbonne , & les affaires civiles & criminelles sont décidées par un juge élu par les habitans ; mais ces officiers n'ont qu'une ombre de pouvoir : Quand le oupou ou mandarin parle , dit un voyageur moderne , c'est aux Portugais à obéir. Ainsi Macao est réellement une prison dont les Chinois ont la clef. Le rocher sur lequel elle est bâtie est séparé du reste de l'île par une muraille qui la coupe d'une mer à l'autre. La porte s'ouvre & se ferme à la volonté des Chinois. Ils sont aussi les maîtres du port. Aucune barque ou vaisseau ne peut y entrer ou en sortir sans leur permission. A cet asservissement se joint encore le défaut de subsistance. Le sol qui environne la ville est si stérile dans le petit espace occupé par les Portugais , qu'ils sont obligés de tirer de Kanton tout ce qui est nécessaire à la vie. Cepen-

dant les vivres s'y trouvent en abondance & à bas prix. Voyez la relation du voyage de *Gemelli Careri*, tome IV, & la lettre du Père de Prémare, au deuxième recueil des Lettres édifiantes.

(2) SAINTE-HÉLÈNE, île de l'Océan atlantique, à 400 lieues de distance de la côte d'Afrique, & à 600 de celle de l'Amérique. Cette île qui appartient à la Compagnie Angloise des Indes, a environ vingt milles de circuit.

L'île de Sainte-Hélène est un lieu de relâche & de rafraîchissement pour les vaisseaux anglois dans leur traversée aux Indes. Ses vallées & ses prairies offrent le plus beau point-de-vue. Quoiqu'assez proche de la ligne, la température du climat y augmente encore la fertilité naturelle du sol. Les plantes & les légumes d'Europe, d'Asie & d'Amérique y croissent promptement, mais ils ne tardent point à être dévorés par les chenilles. Les grains, à leur maturité, deviennent aussi la proie d'un nombre prodigieux de rats. Cet obstacle à l'agriculture a déterminé les habitans à convertir la plus grande partie des terres en pâturages; ils y élèvent de nombreux troupeaux.

Le bois est très-rare à l'île Sainte-Hélène. De tous les arbres à fruit de l'Europe, le pêcher est le seul qui rapporte, les autres restent stériles. On

trouve du poisson en abondance sur ses côtes, & l'eau douce y est fort saine.

Il n'y a qu'une ville dans l'île, elle est située sur le bord de la mer, à l'extrémité de la vallée Chappel, & est défendue par le fort James. La population de Sainte-Hélène est de 20,000 ames, dans lesquelles on comprend 500 soldats & 600 esclaves. Le sexe y est aussi beau qu'en Angleterre. On a remarqué qu'il y naît, de même qu'au cap de Bonne-Espérance, plus de filles que d'enfans mâles.

Cette île avoit été vue par le célèbre navigateur Cook, lors de sa relâche en 1771, dans un état assez négligé; mais en 1775, il a été étonné de la trouver changée à son avantage, & plus animée: une église nouvelle, des édifices publics qu'on rebâtissoit sur un plan régulier, quelques ouvrages ajoutés à ses fortifications, & l'endroit du débarquement rendu plus commode, y opéroient une perspective plus agréable.

L'île de Sainte-Hélène sert de prison aux personnes distinguées de l'Inde, qui sont convaincues par les Anglois de s'être opposées aux intérêts de leur Compagnie, comme l'île de Robben, près le Cap, pour celles qui ont eu le malheur de déplaire à la Compagnie Hollandoise.



N^o 5.

NAUFRAGES

De deux Vaisseaux Anglois, l'Ascension & l'Union; le premier, sur la côte de Cambaie, dans la mer des Indes, en 1609; le second, sur les côtes de Bretagne, près d'Audierne, en 1611 ().*

LES directeurs de la Compagnie Angloise tenoient pour le commerce des Indes, dans les premières années du dix-septième siècle, une conduite toute opposée à celle de la Compagnie Hol-

(*) Le journal du voyage de Sharpey, par COVERTTE; a été publié en Angleterre en 1612; la relation du même voyage, par Thomas JONES, & celle du voyage infortuné du vaisseau l'Union, ont été inférées dans le recueil de PURCHASSOF. Elles se trouvent aussi toutes deux dans l'Histoire générale des voyages, par M. l'Abbé PRÉVOST, premier volume in-4°. Paris, 1746.

landoise;

landoise. Les escadres Angloises étoient peu nombreuses, presque point armées, & les commandans, avec la simple qualité de marchands, ne demandoient l'entrée des ports indiens qu'à ce titre & à celui d'ami; mais ce désintéressement réussissoit mal à la Compagnie. Son commerce ne s'étendoit point, & les retours des marchandises du pays étoient peu considérables. Les réflexions qu'avoit fait naître le rapport des envoyés & des facteurs, avoient porté en 1608 les principaux intéressés à s'adresser à la cour, pour obtenir des forces qu'ils ne pouvoient encore avoir. Le projet de la Compagnie étoit de n'expédier pour les Indes que des flottes bien armées, & de se fortifier dans quelques îles pour se rendre indépendante des princes asiatiques; elle vouloit aussi être en état de s'opposer par la force des armes aux entreprises des Portugais & des Hollandois, ses concurrens dans le commerce de cette partie du monde.

La cour d'Angleterre étoit portée à seconder les progrès du commerce; mais trop occupée des affaires de l'Europe, elle ne fit point de réponse positive. En attendant des occasions plus favorables, la Compagnie se borna, dans le voyage qu'elle avoit délibéré de faire faire cette année, à jeter les fondemens de son projet par des observations dont elle remit la pratique à d'autres tems. Les vaisseaux

destinés à cette entreprise étoient l'*Ascension*, commandée par *Alexandre Sharpey*, avec la qualité d'amiral, & l'*Union*, commandé par *Richard Rowles*. Tous les deux reçurent ordre de faire leurs remarques sur les pays & les lieux particuliers où la compagnie pouvoit aspirer à quelque établissement. Mais la tempête qui les sépara malheureusement près du cap de Bonne-Espérance, & les autres disgrâces de leur voyage, ne leur permirent guère d'exécuter cette partie de leur commission. On peut dire qu'ils firent deux navigations bien différentes : aussi a-t-il paru deux relations séparées du voyage de Sharpey ; l'une par *Coverte*, & la seconde, par *Jones*, qui étoient tous les deux sur l'*Ascension* ; la troisième, qui contient les aventures du vaisseau l'*Union*, a été publiée sur le journal de la navigation de ce vaisseau, commencé par *Rowles* qui en étoit capitaine, & continué par *Henri Morris*. Fideles à notre plan, nous n'extrairons de ces trois relations, que quelques-uns des faits principaux qui ont précédé l'événement du naufrage de l'*Ascension* & celui de l'*Union*.

Les deux vaisseaux mirent à la voile de *Plimouth* le 31 Mars ; le 10 d'Avril, ils arrivèrent aux *Salvages*, c'est-à-dire, à près de cinq cens lieues d'Angleterre, & le matin du jour suivant ils se trou-

vèrent à la vue de la grande Canarie. Le 18 d'Avril ils continuèrent leur route par un vent favorable; le 24, ils abordèrent à l'île de Bonavista, où ils se fournirent d'eau & de viande fraîche.

Le 4 de Mai, les Anglois levèrent l'ancre, & le 20, ils passèrent la ligne. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonavista, les avoient si heureusement préservés du scorbut, qu'il ne se trouva que deux matelots qui en eussent ressenti quelques légères atteintes. Ainsi les deux équipages arrivèrent fort sains dans la baie de Saldanna, où les autres abordent presque toujours épuisés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baie ils découvrirent le cap de Bonne-Espérance, à quinze ou seize lieues de la côte.

Après quelques jours de repos, l'amiral donna ses premiers soins à faire construire une pinasse, dont tous les matériaux avoient été apportés d'Angleterre. Elle fut en état d'être lancée à l'eau le premier Septembre. L'équipage en fut formé d'un choix fait sur les deux vaisseaux, & Sharpey lui donna pour commandant *Jean Elmore*.

Les Anglois restèrent dans la Baie jusqu'au 20 de ce mois, qu'ils remirent à la voile avec un vent propre à leur faire doubler promptement le cap de Bonne-Espérance. Cependant il changea si

subitement qu'étant devenu tout-à-fait contraire, & la nuit se trouvant fort obscure, l'Ascension perdit de vue l'Union & la Pinasse. Sharpey eut beaucoup de peine à se défendre de l'orage qui le repoussoit vers la terre. Il essuya jusqu'au jour tout ce que la mer a de plus terrible. Son inquiétude ne fut pas moindre pour ses deux autres bâtimens, qui ne reparurent point avec le jour. Mais le vent ayant changé vers dix heures, il retrouva la Pinasse. Il se flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le cap de Bonne-Espérance, & qu'ils se rejoindroient dans une mer plus tranquille; vainement ils se promettoient de part & d'autre une prompte réunion, ils étoient condamnés à ne plus se revoir.

Thomas Jones, auteur de la seconde relation du voyage de Sharpey, dans laquelle il rapporte des circonstances qui ne se trouvent point dans le journal de Coverte, laisse entrevoir que le trop long séjour de l'amiral dans la baie de Saldanna, lui fit perdre la saison favorable pour arriver aux Indes. En général, Jones s'explique plus librement que Coverte, sur la conduite de Sharpey dans le cours de sa navigation.

ROUTE ET NAUFRAGE

*Du Vaisseau l'Ascension, sur la côte de Cambaye,
en 1609.*

Sharpey poursuivit son voyage & passa assez près du Cap, sans l'appercevoir. Pendant plus d'un mois les vents changèrent tant de fois & les calmes furent si fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagascar. Il perdit alors toute espérance de rejoindre l'Union, & continuant sa route avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il aborda le 7 de Décembre à l'île de Pemba; le lendemain Jordan & Jones accompagnés de plusieurs matelots, descendirent dans l'île pour y faire de l'eau. Ils la trouvèrent peuplée de Portugais & de Mores. Les habitans se présentèrent avec beaucoup de familiarité, & pendant plusieurs jours ils accueillirent les Anglois de la manière la plus ouverte. Mais ils cachaient sous ce voile une détestable perfidie.

Le 13, la provision d'eau étoit achevée, à l'exception de cinq ou six tonneaux; Jones se rendit dès le matin au rivage pour faire emplir ce reste; mais à peine étoit-il arrivé à la source, que lui & plusieurs autres Anglois se virent chargés par une

troupe de deux cens hommes qui fondirent sur eux en les accablant d'une nuée de fleches. Harrington & Bukler y périrent. Les autres ne se feroient pas sauvés plus heureusement, si ceux qui étoient restés à la garde de la chaloupe, n'eussent tiré quelques coups de mousquet qui jettèrent l'effroi parmi les Mores. La Pinasse faisant alors un mouvement pour tourner son canon vers le rivage, cette vue acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite, tandis que les dix autres Anglois, quoique percés de coups, se trainèrent en rampant jusqu'à la chaloupe. Sharpey mit en délibération si on n'entreprendroit point de se venger; mais presque tous, dans l'incertitude du nombre & des forces des habitans, furent d'avis de quitter l'île. L'Ascension & la Pinasse levèrent l'ancre de Pemba deux jours après, en dirigeant leur route entre cette île & la côte de Mélinde, où l'on espéroit trouver moins de force aux courans. Mais à l'entrée de la nuit, on fut extrêmement surpris de se voir échouer sur un banc de sable. Le jour fit découvrir trois petits bâtimens à la suite d'un autre qui sembloit avoir pris le devant pour se hâter de gagner la terre. Sharpey qui avoit sur le cœur la trahison de Pemba, entreprit de leur donner la chasse; s'en étant approché vers midi on reconnut que c'étoient des pangaïes ou barques Mores. Deux baif-

fèrent aussi-tôt leurs voiles de crainte de l'artillerie & en signe de soumission, mais la troisième qui étoit la moins chargée gagna le rivage.

De quarante-cinq hommes environ qui étoient à bord de ces deux barques, les Anglois crurent en reconnoître six pour des Portugais. La blancheur ou plutôt la pâleur de leur visage les rendoit fort différens de tous les autres qu'on distinguoit clairement pour des Mores; néanmoins ils ne s'effrayèrent point, ils répondirent à toutes les questions qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos qui étoient couverts de caractères, suivant l'usage de cette nation. Enfin, ils donnèrent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ses doutes, leur parla de la trahison infigne qu'il venoit d'éprouver dans l'île de Pemba. Ce récit parut les allarmer; ils tinrent entr'eux quelques discours dans leur langue. Comme on les avoit fait entrer dans le vaisseau, il étoit à craindre qu'ils ne fussent capables de quelque entreprise désespérée. A tout hasard, Sharpey fit ranger des épées nues dans un endroit, pour les trouver préparées au besoin. Dans cet intervalle, Philippe Grove, pilote de l'Ascension, ayant fait descendre avec lui dans sa chambre un des pilotes Mores, pour l'entendre raisonner sur ses instrumens

astronomiques , s'aperçut de l'attention avec laquelle il observoit tout ce qui étoit autour de lui. Il crut même reconnoître , en le quittant , qu'il avertissoit ses compagnons du signal auquel ils devoient exécuter leur complot. Sur ce premier soupçon Sharpey donna ordre à ses gens de veiller sur la falle d'armes. Ensuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés , quoiqu'ils fussent sans sabres ni autres armes apparentes , il voulut qu'ils fussent fouillés avec rigueur. On s'adressa d'abord au pilote More qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main qui trompa Philippe Grove , qui le visitoit , & qui étoit assisté de William Revet & de Jones. Grove s'étant aperçu de ce mouvent voulut lui saisir le bras , mais le More repassa si adroitement & avec tant de promptitude son couteau dans l'autre main , qu'en un clin-d'œil le pilote Anglois se sentit frappé. L'affassin jetta en même tems un grand cri qui servit de signal aux autres. Jones qui étoit armé le tua sur le champ. Tous les Mores , au cri qui s'étoit fait entendre dans tout le vaisseau , se jettèrent sur les Anglois qui étoient à leur portée. Le ministre anglois , un des marchands (*) & quelques matelots tombèrent

(*) On donne ce nom aux facteurs ou préposés de

sous leurs premiers coups. Mais Sharpey & quelques-uns de ses officiers eurent bientôt abattu les plus furieux qui étoient sur le pont. Le carnage fut fort grand vers la salle d'armes, où la plupart des Mores s'étoient précipités, dans l'espérance de se saisir des épées & des piques. Ceux qui avoient des poignards ou des couteaux blessèrent quelques Anglois. Ils se jetoient au milieu d'eux avec une fureur & un courage inconcevables. Mais en une demi-heure ils furent presque tous tués. Il en périt trente-deux. Le reste, au nombre de douze, se jetta dans les flots où quatre se noyèrent; mais les huit autres profitèrent avec tant d'adresse du trouble qui régnoit sur le vaisseau, qu'étant rentrés dans une de leurs pangaïes ils gagnèrent le rivage. Enfin de cette multitude de furieux il ne resta que deux prisonniers, si terribles encore dans l'agitation de leurs esprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes. On fut informé dans la suite, par les Portugais mêmes, que la plupart de ces Mores étoient ou du sang royal, ou des plus nobles familles de Mélinde, & que leur mort avoit coûté des larmes à toute la nation. Peu s'en fallut qu'ils n'eussent réussi dans leur complot, & sans le

la Compagnie pour veiller à la conservation des marchandises, & ensuite à leur vente ou échange.

contre-tems de la visite qui l'avoit fait éclater plutôt qu'ils n'avoient résolu , il est à présumer que les Anglois en auroient été les victimes. A peine étoient-ils seize à dix-sept à bord dans les premiers momens du combat , le reste de l'équipage travailloit dans la chaloupe & dans les esquifs.

Les Anglois s'emparèrent de la pangaïe qui restoit , & qui se trouva chargée de marchandises & d'effets précieux. Ensuite ils résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au nord de Pemba , ils regagnèrent le côté de l'ouest dans le dessein de s'avancer vers Socotra. Ils s'en approchèrent enfin vers les derniers jours du mois de Mars , après avoir été bien contrariés par les vents & les courans. Le 29 Mars , on jetta l'ancre dans une baie fort commode de cette île.

Les insulaires ayant apperçu le vaisseau firent des feux , soit pour observer ses desseins , soit pour faciliter son entrée dans la baie. Cependant à l'approche des chaloupes ils prirent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Les Anglois furent surpris de cette conduite ; mais ils apprirent bientôt que les habitans , quoique timides & obligeans , avoient depuis peu reçu quelques insultes d'un bâtiment européen qui s'étoit arrêté sur leurs côtes. Sharpey tenta inutilement de les attirer sur le rivage par des marques de confiance & des présens ,

ls restèrent constamment éloignés. Enfin les Anglois désespérant de les faire revenir de leurs craintes, levèrent l'ancre pour chercher autour de l'île le principal port.

En suivant ce projet, ils rencontrèrent un vaisseau guzarate chargé de coton, de calicots & d'autres toiles de la Chine, qui faisoit voile vers Aden. Le capitaine leur représenta cette ville comme un lieu fort célèbre par son commerce. Sur ce témoignage, ils prirent trop légèrement la résolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouvèrent la vérité fort différente du récit du Guzarate, Aden n'étoit alors qu'une ville de guerre, défendue par une forte garnison. Le château qui est à l'entrée du port a été séparé de la terre, & se trouve environné de la mer; il a trente-deux pieces de canon en batterie, & la ville en a plus de cinquante.

Quoique Sharpey ne vît pas sans étonnement la force de cette place, il étoit si éloigné de soupçonner la bonne-foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le port, il attendit leurs informations pour se régler par leur exemple. Ils annoncèrent au gouverneur Turc qu'ils étoient suivis d'un vaisseau anglois qui avoit jetté l'ancre à deux milles du port. Un officier fut aussi-tôt envoyé de la ville dans une barque, pour engager les Anglois à s'approcher

fans défiance. Sharpey trop facile à se laisser tromper par ces apparences de sincérité, descendit imprudemment sur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ses gens. Il y trouva quatre chevaux qui paroïssent préparés pour lui faire honneur. On le pressa civilement de se rendre à la ville; dans le chemin qui lui restoit à faire il fut traité avec beaucoup d'attentions pour sa personne, & même de respect. A son arrivée, le gouverneur lui demanda d'un air incertain ce qui l'avoit amené dans son port. L'amiral répondit que sur la réputation du commerce d'Aden il y apportoit diverses marchandises de l'Europe. On lui fit encore d'autres questions auxquelles il répondit avec la même simplicité. Enfin le gouverneur, sans expliquer ses intentions, l'envoya dans une maison voisine, sous la garde d'un Chiaoux & de quelques janissaires. Sharpey ouvrit alors les yeux sur son imprudence, mais sans voir encore aucun moyen d'y remédier.

Il demeura comme oublié dans sa prison pendant six semaines. Coverté, auteur du journal du voyage de l'Ascension, & deux autres de ses gens qui étoient avec lui, le pressoient beaucoup de faire entendre hautement ses plaintes. Dans la confusion de s'être fié trop légèrement à des perfides, ou dans l'espérance de les gagner par la soumission & la douceur, il s'obstina tellement au silence qu'il em-

loya même son autorité pour y forcer aussi ses compagnons. On leur accordoit d'ailleurs tout ce qu'ils demandoient , soit pour services soit pour besoins. Les Turcs de leur garde les amusoient même par le son de leurs instrumens & quelquefois par des danses.

Enfin le gouverneur ennuyé de leur silence ; adressa à Sharpey un de ses officiers qui vint le prier civilement d'envoyer des ordres à l'équipage de son vaisseau pour faire débarquer du fer , de l'étain & du drap , jusqu'à la valeur de deux mille cinq cents dollars , avec promesse de payer ces marchandises. Elles furent amenés au rivage ; mais elles furent saisies par les officiers de la douanne , qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le gouverneur , satisfait apparemment de ce vol , fit paroître Sharpey devant lui , & l'exhortant à ne pas s'offenser des usages du port , il lui déclara qu'il étoit libre de retourner sur son vaisseau. Cependant , lorsqu'il se disposoit à partir , on arrêta deux hommes de sa suite. L'amiral justement irrité de ce nouvel outrage , se répandit en plaintes amères sur la conduite des Turcs ; mais on l'assura qu'il devoit être sans alarmes sur le sort des deux prisonniers , que l'usage du port étant aussi de payer deux mille dollars pour l'ancrage , ces deux Anglois étoient gardés pour caution de cette somme ,

& qu'il feroit le maître de la faire payer aussi promptement qu'il le souhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahison. Sharpey, dénué de forces pour écouter son ressentiment, se rendit à bord sans répliquer. On y délibéra sur le paiement de la somme. L'avis du conseil fut de faire par écrit des représentations au gouverneur, dans l'espérance de le rappeler aux principes de la bonne-foi & de l'équité naturelle.

Le mémoire fut porté par deux des marchands du vaisseau. Ils abordèrent le rivage dans l'esquif, & remirent le mémoire à l'officier qui avoit gardé l'amiral dans sa prison. Le gouverneur parut le recevoir sans colère, mais pour réponse il ordonna que les deux Anglois prisonniers fussent conduits dans une ville nommée Zenan, à huit journées de la mer, pour être instruits des intentions du bacha qui y faisoit alors sa résidence.

A leur arrivée dans cette ville, le bacha leur demanda s'ils avoient une permission du grand-seigneur pour entrer dans une ville de sa domination. Comme ils n'en avoient point & qu'ils furent obligés de le confesser, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder permission de faire le commerce au port d'Aden, mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un présent d'autant plus agréable qu'ils étoient les premiers An-

Anglois qu'on eût jamais vus dans cette mer. Il leur ajouta que pour témoignage de sa reconnoissance il leur laissoit la liberté de partir d'Aden & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux.

Une tyrannie si cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, si leurs forces avoit égalé leur ressentiment. Mais dans la nécessité de dévorer ces outrages, ils résolurent de s'avancer jusqu'à Moka, ville d'un commerce florissant, dans l'espérance d'y trouver plus de faveur pour des étrangers & d'obtenir une juste satisfaction. Ils levèrent l'ancre le 3 de Juin, & s'engageant dans les détroits, ils arrivèrent trois jours après dans la rade de Moka. Sharpey y fut reçu avec des caresses & des offres, qui ne pouvoient être suspectes dans une ville de commerce; il ne tarda pas long-tems à reconnoître que ce n'étoient point des démonstrations feintes, & qu'il y a une grande différence à faire chez les Turcs entre une ville de guerre & une place commerçante.

Moka, par sa situation à l'entrée de la Mer-rouge est l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le Grand-Caire & Alexandrie. Il ne se passe point de semaine qu'il n'y arrive des caravanes de ces deux villes, ainsi que de Zénan & de la Mecque. Tous les jours un grand marché y rassemble les productions de l'Afrique & de l'Asie; les provisions de

bouche n'y font pas moins abondantes. La ville est habitée par un grand nombre de marchands Turcs & Arabes, qui aiment à partager humainement avec les étrangers la liberté & les privilèges dont ils jouissent. A l'envi les uns des autres ils se feroient accommodés de toute la cargaison de Sharpey, s'il n'eût été obligé d'en réserver une partie pour le terme de son expédition.

Les avantages que procuroient à Sharpey le commerce & l'agrément de son séjour à Moka, ne lui firent point oublier que la réparation des outrages qu'il avoit essuyés à Aden étoit le principal motif de son voyage; il s'en ouvrit à ceux des négocians Turcs & Arabes qui lui avoient paru avoir le plus d'affection pour les Anglois & plus d'expérience pour ces fortes d'affaires; mais tous d'accord le blâmèrent de s'être fié légèrement au témoignage de prétendus Guzarates qui étoient des Mores, & plus encore d'avoir exposé sa personne dans une ville de guerre, sans avoir pris ses sûretés. On lui conseilla même d'étouffer ses plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle ensevelie & qui pouvoit l'exposer à de nouveaux chagrins. Sharpey sentit que ce conseil étoit le plus prudent, & il se détermina à le suivre.

Après un séjour d'un mois, l'amiral partit de Moka pour s'avancer vers Cambaye. La plupart de

de ses officiers avoient été d'avis de prendre une autre route. Pour surcroît de mécontentement de l'équipage, en repassant les détroits, le vaisseau perdit deux ancres.

Cependant il auroit trouvé un sujet de consolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre, le lendemain de son départ, sa pinasse dont il étoit séparé depuis long-tems, si cet avantage n'eût été mêlé d'un autre sujet de chagrin. Jean *Lusken*, pilote de ce petit bâtiment, avoit été tué par Thomas *Clarke*, François *Driwer*, André *Ewans* & Edouard *Hilles*. Sharpey crut, non-seulement la discipline, mais sa propre vie intéressée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux meurtriers, & sur la pleine conviction du meurtre, Clarke & Driwer furent pendus dans la pinasse. Les deux autres n'échappèrent pas à la justice divine, quoique leur châtement vînt plus tard & par d'autres voies. Hilles fut dévoré dans la suite par des cannibales, & Ewans étant mort dans un lieu désert, fut trouvé pourri & presque mangé par des insectes.

La pinasse demandant de promptes réparations, Sharpey résolut de relâcher dans l'île de Socotra, malgré les obstacles qu'il y avoit trouvés quelques mois auparavant. Il jeta l'ancre le 15 d'Août devant Sajah, ville où le roi fait sa demeure. Un

marchand du pays , qui se présenta auffi - tôt sur le rivage , lui fit entendre qu'il ne seroit pas vu de bon œil par les habitans de ce canton , & surtout par les femmes , qui se ressentoient vivement de quelques insultes que leur sexe avoit reçues de l'équipage d'un vaisseau étranger. Il lui conseilla en même tems de gagner une rade plus éloignée de cinq lieues , où , sans rien craindre de la mauvaise humeur des habitans , il trouveroit les mêmes facilités pour le radoub , les rafraîchissemens & le commerce.

Les Anglois allèrent mouiller dans la baie appelée Saub , les habitans les accueillirent avec douceur & civilité ; mais on s'apperçut bien-tôt que la frayeur & la haine des femmes de Sajah s'étoient communiquées à celles de la baie de Saub , il n'en parut aucune à leur vue. Cependant Sharpey , vif & galant , entreprit de les ramener par des présens & des fêtes. Aussi la renommée des galanteries des Anglois s'est-elle si bien établie dans l'île de Socotra , qu'elle est passée en proverbe dans tous les pays voisins.

La pinasse étoit rétablie , & Sharpey alloit quitter l'île après y avoir pris de l'eau & des vivres lorsque les vents soufflèrent avec tant de violence que le vaisseau ne put trouver d'abri contre le rivage , & que la pinasse fut jettée en pleine mer ,

fans avoir des vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin , tandis que Sharpey achevoit de se ravitailler , il vint un orage si violent du sud-ouest , que deux de ses ancres furent encore brisées. Jones , auteur de la seconde relation du même voyage , prétend que l'amiral auroit évité une partie de ces infortunes , s'il s'étoit hâté de pourvoir à ses besoins , au lieu d'employer le tems à se faire admirer des femmes de l'île par des fêtes & des divertissemens.

Les Anglois parvinrent cependant à se mettre en état de continuer leur route , & partirent pour Cambaye avec un vent si favorable , que le 28 d'Août on relâcha heureusement à Moa. L'ancre fut jettée sous une pointe de terre. Le lendemain on envoya l'esquif au rivage , pour acheter des habitans quelques moutons & d'autres alimens qui n'avoient pu se trouver à Socotra. Sur la nouvelle que le vaisseau faisoit voile pour Surate , un More du pays vint demander le passage à l'amiral. Il l'assura que le reste de la navigation étoit dangereux , & pour sa propre sûreté autant que pour celle des Anglois , il offrit d'amener à bord un pilote expérimenté , qui s'engageroit pour vingt dollars à conduire le vaisseau jusqu'à la barre de Surate. Sharpey , dans la confiance qu'il avoit en ses propres lumières & en celles de Philippe Grove , Hol-

landois & pilote du vaisseau, rejetta cette proposition.

Le 29 d'Août, on leva l'ancre à trois heures après midi, presqu'au dernier quartier de la marée. En sortant du canal de Moa, le vaisseau qui portoit sur plus de vingt-cinq brasses se trouva tout d'un coup sur dix, sur sept, & enfin à l'entrée de la nuit sur cinq. Quelques matelots effrayés demandèrent au pilote à quoi il pensoit. Au même moment le vaisseau donna contre le fond. Coverte qui tressaillit à ce mouvement, accourut sur le pont pour avertir le pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le pilote demanda fièrement qui osoit dire que le vaisseau eût touché. A peine eut-il fait cette arrogante question, qu'il toucha encore, & si violemment que le gouvernail se brisa & fut emporté. On jeta l'ancre aussi-tôt, & pendant deux jours on fit les plus exactes perquisitions pour découvrir le dommage & pour y remédier.

Coverte, dans sa relation, semble insinuer, mais sans en donner de preuve, que le naufrage doit être attribué à la méchanceté du pilote Grove. Cet homme, Hollandois de nation, avoit été accusé & convaincu d'un crime grave par l'équipage, pendant que le vaisseau avoit été à l'ancre au mois de Janvier, sur la côte de Mélinde. Il méritoit la mort, mais le besoin qu'on avoit de lui, lui fit

obtenir sa grace ; Sharpey se contenta seulement de l'accabler de reproches , & peu après lui rendit imprudemment toute sa confiance. Grove avoit conservé depuis ce tems un vif ressentiment contre tout l'équipage de l'Ascension.

Tandis que tout l'équipage étoit occupé de ce soin , non-seulement le vaisseau toucha encore avec violence , mais on s'apperçut sensiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit six heures du soir, le 2 de Septembre. Bientôt l'eau gagna de toutes parts , sans qu'on pût découvrir quels étoient ses plus dangereux passages ; le travail continuel des pompes depuis sept heures jusqu'à onze ne servit point même à la diminuer. Enfin Sharpey ne conservant plus d'espérance , exhorta tout l'équipage à s'entre-secourir dans l'usage qu'il restoit à faire de la chaloupe & de l'esquif. On avoit eu soin de faire placer sur le tillac environ dix mille livres sterling qui appartenoient aux marchands. L'amiral déclara que chacun pouvoit en prendre ce qu'il se croyoit capable de porter. On en prit environ trois mille , les uns se hâtant d'abord de remplir leurs poches , & rejetant ensuite un poids qui surpassoit leurs forces ; les autres se contentant d'une fort modique somme , dans la pensée qu'ils pourroient être obligés de se sauver à la nage ; d'autres enfin négligeant tout-à-fait des richesses qui ne

leur paroïſſoient d'aucune utilité lorsqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnèrent ainſi le navire , ſans emporter même aucun aliment. Ce triſte départ s'efféctua vers minuit. Tout l'équipage trouva place dans la chaloupe ou dans l'eſquif.

« Ainſi la témérité , dit Jones , & l'obſtination d'un » ſeul homme firent perdre à la Compagnie des » Indes un de ſes meilleurs vaiſſeaux , & aux ma- » telots toute leur eſpérance. Les marchandises & » la plus grande partie de l'argent qui étoient à » bord furent abandonnés avec le bâtiment ».

La côte étoit éloignée de près de vingt - lieues à l'eſt. On vogua tout le reſte de la nuit & le jour ſuivant , ſans avoir la moindre proviſion de vivres pour ſe ſoutenir. Enfin , vers les ſix heures du ſoir on aborda dans une petite île , à l'entrée de la baie qu'on s'efforçoit de gagner. Les Anglois ſe croyoient à la fin du péril , lorsqu'un coup de vent brifa tout d'un coup le mât de la chaloupe , qui contenoit cinquante - cinq hommes. Cependant ils trouvèrent le moyen d'entrer dans la Baie ; & le vent s'étant affoibli , ils gagnèrent heureuſement l'embouchure de la rivière. Ils s'étoient perſuadés que c'étoit celle de Surate , mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi qui en étoit éloignée de cinq à ſix lieues vers le ſud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau

sujet d'affliction, passa bientôt pour une faveur du ciel, car les Portugais informés de l'approche du vaisseau, étoient à l'attendre avec cinq frégates à l'entrée de la rivière de Surate. La chaloupe & l'esquif auroient été infailliblement leur proie.

Les habitans de la côte de Gandevi voyant paroître tant d'étrangers à l'embouchure de leur rivière, battirent le tambour & se mirent sous les armes pour leur défense. Ils craignoient que ce ne fût un détachement de quelque flotte portugaise qui venoit piller leur ville. Sharpey soupçonna l'erreur où ils étoient. Il avoit avec lui un Guzarate qu'il leur envoya pour les informer de sa disgrâce & de la nécessité où il étoit d'implorer leur secours. Ce récit parut les toucher; ils approchèrent des Anglois & leur accordèrent abondamment tout ce dont ils pouvoient avoir besoin dans leur infortune; ensuite ils les conduisirent à Gandevi, où le gouverneur qui étoit un Banian les reçut avec beaucoup d'humanité, & leur offrit même un établissement dans le canton. Ils apprirent à Gandevi que la pinnasse ayant abordé sur la même côte près de la ville, y avoit été enlevée par deux vaisseaux portugais, mais que l'équipage s'étoit sauvé heureusement à terre, & qu'il avoit pris le chemin de Surate.

Les Anglois restèrent quelques jours dans cette

ville, & ensuite se rendirent à Surate (1). William Finch, qui étoit à la tête du comptoir de leur nation dans cette ville, leur accorda tous les secours qui convenoient à leur malheureuse situation.

Sharpey resta à Surate jusqu'à l'arrivée de la flotte angloise composée de trois vaisseaux bien armés, & commandée par Henri *Midleton*. Cet amiral étoit envoyé aux Indes par la Compagnie, dans la même vue que Sharpey. Il y a toute apparence que *Midleton* étoit aussi chargé des ordres des Directeurs pour le retour de Sharpey ; mais son infortune les rendit inutiles. Il paroît même que d'égal qu'il étoit, la perte de son vaisseau le rendit subordonné à *Midleton*.

Aussi-tôt l'arrivée du nouvel amiral, Sharpey alla le trouver sur sa flotte. *Midleton*, pour l'employer suivant les intérêts de la Compagnie, le chargea de faire, conjointement avec Hugues Fraine & Hugues Gréet, le voyage d'Agra, qui est à trente journées de Surate. Il devoit y acheter des étoffes des Indes & d'autres marchandises, s'il s'en trouvoit à des prix raisonnables ; il avoit aussi ordre de remettre une lettre au capitaine Hawkins qui y étoit depuis quelque tems pour le même objet. Sharpey consentit d'autant plus aisément à faire ce voyage, que son projet étoit, après s'être acquitté de sa commission, de retourner en Europe par la

Perse. Mais il ne l'exécuta point ; il revint à Surate avec le capitaine Hawkins. Il revint en Angleterre, selon toute apparence, avec Midleton, qui n'arriva à Douvres que le 13 d'Octobre 1615.

ROUTE ET NAUFRAGE

Du Vaisseau l'Union, sur les côtes de Bretagne, près d'Audierne, en 1611.

Le vaisseau *l'Union*, parti des côtes de l'Angleterre avec celui de l'Ascension, éprouva une destinée encore plus malheureuse que la sienne. Purchassof nous a conservé la relation de son infortune ; on doit la regarder comme une continuation, ou plutôt une division de celle du voyage de Sharpey. Nous la réduirons au récit des faits principaux, pour soutenir l'attention du lecteur.

La tempête qui sépara *l'Union* de son Amiral, presque à la vue du cap de Bonne-Espérance, lui avoit fait perdre son grand mât, qui fut non-seulement brisé par la fureur des vents, mais emporté hors du bâtiment. Rowles, capitaine du vaisseau, eut le bonheur de l'apercevoir flottant sur l'eau, après la tempête passée ; il fut repêché & mis en place avec beaucoup d'adresse. Un tems plus favorable ne laissa plus aux Anglois que le regret d'être séparés du vaisseau amiral & de la pinasse.

Ils se persuadèrent qu'ils avoient doublé comme eux le cap de Bonne-Espérance, & qu'ils toucheroient à Madagascar (2). Le vaisseau continua sa route vers cette île, & l'ancre fut jettée dans la baie de Saint Augustin. Il resta vingt jours à attendre Sharpey; enfin l'Union partit pour Zanzibar. Rowles avoit projeté d'y faire quelque séjour, dans l'espérance de s'y réunir avec l'amiral, mais la perfidie des Negres obligea bientôt les Anglois de s'en éloigner, ils n'y restèrent que deux jours. On étoit alors au mois de Février, & les vents étoient contraires au dessein que l'équipage avoit de gagner l'île de Socotra. On courut long-tems la mer sans avancer. Cependant le scorbut faisoit de grands ravages parmi les matelots, le plus grand nombre en étoit attaqué. Rowles cédant enfin aux représentations de ses officiers & à la nécessité, se laissa conduire par le vent à la partie septentrionale de l'île de Madagascar. Son intention étoit de relâcher dans la Baie d'Antongil, mais il tomba du côté de l'ouest dans une fort grande baie, appelée par les habitans Kauquomorre; le paysage en étoit également fertile & agréable.

Après tant de courses & de dangers, la vue de ce beau séjour fut une consolation pour les Anglois. Ils résolurent d'y attendre le changement de la mousson, saison pendant laquelle soufflent sur

la mer des Indes certains vents réglés & périodiques, & de tirer du moins un fruit de leur disgrâce, en rétablissant leur fanté. Les habitans leur parurent du premier abord fort civils, & ne marquèrent point d'éloignement pour lier commerce avec eux; le roi même donna l'exemple à ses sujets, par l'affabilité & les careffes avec lesquelles il reçut plusieurs fois les marchands du vaisseau.

Rowles se fiant trop aux apparences, voulut rendre une visite au prince, accompagné de *Richard Rewet*, principal facteur; de *Jeffery Carlet*, & de trois autres. *Samuel Brandshaw*, qui avoit été employé plusieurs fois à cette cour perfide, eut le bonheur d'être occupé d'autres soins qui ne lui permirent pas de suivre le capitaine. A peine Rowles & son cortège eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de barbares qui les enlevèrent sans résistance.

Les matelots restés dans la chaloupe, perdant l'espérance de les secourir, n'eurent rien de plus pressé que s'éloigner à force de rames; mais il ne leur fut pas même aisé de regagner le vaisseau, une multitude de paires & de barques fortant de la rivière & montées d'hommes armés, s'avancèrent impétueusement & avec de grands cris pour leur couper le passage. Ils ne balancèrent pas même à s'approcher du vaisseau, dans la résolution de l'attaquer

& de s'en emparer , les fleches & les dards formèrent une épaisse nuée. Dans la confusion des premiers mouvemens , les Anglois craignirent d'être forcés fans pouvoir y apporter de résistance ; mais ayant enfin disposé leur artillerie , les coups furent si bien ajustés que dès la première bordée six ou sept des plus grandes barques furent coulées à fond. Cette exécution refroidit toutes les autres , qui se retirèrent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

Cependant le capitaine demeuroit prisonnier avec ses compagnons. Loin d'espérer leur liberté , Brandshaw , qui étoit après lui le principal officier du vaisseau , & qui en prit le commandement , mit en délibération ce qu'il y avoit à faire dans la circonstance où on se trouvoit : elle fut courte & le résultat unanime. Il n'y avoit point d'Anglois qui ne conçût que les Sauvages s'étant portés à cette perfidie sans prétexte , il n'y en avoit que de nouvelles à attendre d'eux ; que dès-lors le seul parti convenable étoit la fuite la plus prompte. Une autre disgrâce qui survint pour accabler le malheureux équipage de l'Union , ne lui permit pas de délibérer plus long-tems. Sept hommes moururent presque subitement , sans qu'on en pût soupçonner d'autre cause que leurs blessures faites par les fleches empoisonnées de ces barbares. On se disposa à lever l'ancre , dans l'intention néanmoins de cher-

cher une autre baie de la même île & des habitans plus traitables. Le vent ne permettoit point toujours de s'abandonner à la haute mer. Avant qu'on eût appareillé, les Sauvages se firent voir encore dans une multitude de barques, & s'approchèrent si subitement du vaisseau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fleches avant que l'artillerie fût pointée. Cependant les dispositions qui se faisoient dans le vaisseau, & la crainte de ses terribles armes, les fit retirer promptement vers le rivage. Ils y descendirent avec précipitation. Brandshaw bien instruit de leur malignité, & ne doutant pas qu'ils ne lui préparassent quelque nouvel outrage pendant la nuit, résolut de ne pas les quitter sans un adieu dont ils pussent se souvenir. Par un mouvement très-adroit & presque imperceptible, il s'approcha de la côte. Les voyant alors à la portée du canon & de la mousqueterie, il fit faire une décharge générale qui éclaircit aussi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent saisis à la vue de tant de morts & de blessés, leur fit abandonner le rivage en poussant d'affreux hurlemens.

Après ces nouvelles hostilités, les Anglois désespérant de trouver dans aucune partie de cette île une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fussent pas répandues, se mirent en

mer, au mépris de tous les dangers, & dirigèrent leur course vers Socotra. Mais tous leurs efforts ne purent résister aux vents qui les jettèrent avec beaucoup de périls sur la côte d'Arabie. Ils y mouillèrent le 4 de Juin. La mousson d'hiver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent gagner Cambaye, & la côte où ils se trouvoient ne leur présentoit aucun port qui pût leur servir d'asyle dans cette saison. Après avoir passé quatre jours à délibérer sur leur situation, sans cesse alarmés par des orages impétueux, ils suivirent l'avis de *Griffon Maurice*, leur pilote, qui leur proposa de se rendre à Achem. Ce port ne pouvant être sans quelques Guzarates, Brandshaw se promit d'y vendre ses marchandises.

On y arriva le 27 de Juillet, après une navigation moins dangereuse que pénible. Le capitaine fut sept jours sans pouvoir obtenir audience du roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un riche présent. Les obstacles vinrent des Hollandois, qui dans la vue d'attirer à eux tout le commerce de l'Inde, n'épargnèrent aucun moyen pour nuire aux Anglois. Brandshaw fit très-peu de commerce à Achem, & seulement avec les marchands Guzarates, à qui il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du basta blanc & noir, qui est le drap de l'île.

Après avoir passé quelque tems dans le port d'Achem , les Anglois se rendirent à Priaman & Tekou , où la facilité & les avantages qu'ils trouvèrent dans le commerce devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient souffertes. Il firent leur cargaison , qui consista en deux cens tonneaux de poivre , une quantité de benjoin & en quelques étoffes de soie de la Chine. La seule difficulté qui prolongea un peu plus leur séjour , fut une mutinerie des matelots dont le capitaine ne put arrêter l'insolence qu'avec beaucoup de ménagement. Le pilote du vaisseau , moins tempérant qu'il n'étoit convenable à son âge & à son emploi , mourut à Priaman d'une maladie qui fut attribuée à ses excès. Aussi-tôt que le bâtiment fut chargé , Brandshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam , dans un jonc chinois avec ce qui lui restoit de marchandises de l'Europe , dont il n'avoit pu se défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour , il se prépara à repasser en Angleterre ; on étoit alors au mois de Février 1610.

Brandshaw avoit exercé jusqu'alors avec autant de bonheur que d'intelligence la principale autorité sur le vaisseau l'Union ; mais lui & son malheureux équipage étoient condamnés par le ciel à un sort plus funeste que celui de l'Ascension. Il n'acheva plus heureusement que Sharpey le voyage des Indes

que pour venir faire , presqu'à la vue d'Angleterre , un triste naufrage.

Dans l'ardeur où étoit Brandshaw de prévenir le dépérissement total de son équipage considérablement diminué , & de retourner promptement en Europe , il mit à la voile aussi-tôt que sa cargaison fut faite. Sa navigation jusqu'à l'île de Madagascar fut souvent contrariée par des orages & des calmes. Il y mouilla au commencement de Septembre , dans l'espérance de s'y procurer des vivres ; mais il n'y trouva pour ainsi dire que de l'eau & du bois.

L'Union avoit jetté l'ancre dans la baie de Saint-Augustin , & étoit prête à le lever , lorsque le 6 du du même mois , Henri Middleton , amiral d'une flotte envoyée par la Compagnie angloise des Indes , y aborda (*) dans la même vue d'y faire des vivres. Les deux commandans s'abouchèrent ensemble. Brandshaw fit part à l'amiral de l'état de détresse où il étoit réduit par la diminution de son équipage , ayant à peine trente-six hommes en bonne santé , & par le défaut de vivres. Il le fit consentir , à

(*) Voyez la relation du voyage aux Indes , de Sir Henri Middleton , par Nicolas DOUNTON , insérée dans l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé PRÉVOST , deuxième volume , in-4°. pages 48 & 49.

tout événement, de se charger de quelques caisses d'argent monnoyé, pour remettre à la Compagnie. Midleton procura à Brandshaw quelques vivres, il accorda aussi les différends qui s'étoient élevés dans son équipage. Enfin, le 9 Septembre dans l'après-midi, il appareilla pour l'Inde.

L'Union, après le départ de la flotte angloise, reprit la route de l'Europe, espérant relâcher à l'île de Sainte-Hélène. Mais une tempête lui fit manquer l'île. Cependant le scorbut & diverses maladies avoient emporté Brandshaw & la plus grande partie de l'équipage. Le reste affoibli pouvoit à peine suffire à la manœuvre. La relâche au Cap-Verd n'arrêta point le progrès des maladies qui régnoient à bord de l'Union. A quelque distance de ce cap, on rencontra une barque de Bristol qui retournoit en Angleterre, & qui se chargea de dix Anglois & de quatre Guzarates mourans. Ce changement leur sauva la vie.

Le vaisseau continua sa route presque au gré des flots. Enfin le vent chassant de l'ouest, & le vaisseau n'étant point gouverné, il fut jetté le 13 Février 1611 sur des rochers à la pointe de la Bretagne, près d'Audierne. Sur le champ on dépêcha de cette ville deux barques à son secours. Ceux qui montèrent à bord le trouvèrent richement chargé de poivre & d'autres marchandises des Indes; il

n'y restoit de tout l'équipage que quatre hommes en vie , dont un Indien & les trois autres Anglois. On parvint à relever le vaisseau & on le remorqua dans la rade , quoique brisé & presque entièrement fracassé. Le 18 , l'Indien mourut , & trois jours après , un des Anglois. Ainsi , de soixante-dix-sept hommes qui composoient l'équipage en partant d'Europe , il n'en revint en Angleterre que neuf & trois Guzarates , en y comprenant ceux qui avoient été portés sur la barque de Bristol.

Les Anglois établis à Morlaix mandèrent aussitôt à la Compagnie ce triste événement. Les directeurs dépêchèrent sur le champ en France quelques personnes munies de leur pouvoir. Elles étoient accompagnées de M. Simonson , habile constructeur de vaisseaux , qui étoit chargé d'examiner l'état de l'Union , & de le radouber s'il étoit possible ; mais après l'avoir visité il le déclara incapable de servir plus long-tems. On n'en sauva que l'artillerie , les marchandises & les meubles.

N O T E S.

(1) SURATE , ville des Indes dans les états du Mogol , est forte , très-riche & l'une des plus com-

merçantes du monde. Elle est située au quatre-vingt-huitième degré de longitude, & sous le vingt-unième degré dix minutes de latitude, à trente-cinq lieues au midi de Cambaye, & à vingt milles au nord de Bombay, sur la rivière de Tappy. Elle est éloignée de deux lieues de la mer. Son port est le meilleur de la côte, sans être excellent. Les marchands d'Europe & d'Asie y affluent dans la saison favorable.

Surate est aussi étendue & aussi peuplée que Londres. Cette ville a été quelque tems ouverte ; mais depuis l'invasion de Sevagy, fameux chef des Marattes, qui l'a pillée deux fois dans le dernier siècle, on l'a entourée de murailles. Elle est aussi défendue par un château construit d'une manière irrégulière, mais assez fort pour la mettre à l'abri d'un coup-de-main.

La ville de Surate est moins remarquable par son étendue que par l'agrément & la solidité de ses édifices. Sa grande place est magnifiquement décorée par les palais qui l'entourent. Les maisons qui appartiennent aux personnes opulentes sont revêtues au-dehors & au-dedans de très-belles menuiseries ; les murs dans l'intérieur sont incrustés, ainsi que les planchers, de carreaux de porcelaine ; elles reçoivent le jour par des fenêtres formées de car-

reaux d'écaïlle ou de nacre , qui tempèrent l'éclat du soleil fans trop affoiblir fa lumière.

Les Gentils & les Banians forment le plus grand nombre des habitans de cette ville. Les derniers , qui font presque tous marchands de profession , se distinguent par la franchise & la droiture avec laquelle ils commercent.

Quoique Surate ait éprouvé plusieurs secouffes dans les troubles qui ont agité l'Inde depuis plus d'un siecle , c'est encore l'entrepôt de commerce le plus considérable de l'Asie. Tout le Guzarate verse dans ses magasins le produit de ses innombrables manufactures. Une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres , le reste passe par le moyen d'une navigation suivie dans toutes les parties du globe. On trouve dans cette ville toutes les especes de marchandises de l'ancien Monde , & sur-tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Orient. Les vivres y font aussi dans la plus grande abondance & à un prix raisonnable , lorsque la communication avec la campagne n'est point interrompue.

L'or de Surate est si fin , qu'on peut y gagner douze ou quatorze pour cent en le transportant en Europe. L'argent y a aussi moins d'alliage que dans tout autre pays du monde , il est si estimé qu'on

le préfère à l'argent du Mexique & aux écus de Séville.

Toutes les religions sont tolérées à Surate. L'effet de cette politique étoit essentiel dans une ville aussi commerçante & où il se trouve en tout tems la plus grande affluence de négocians étrangers. On voit avec surprise le Mahométan & le Gentil, aussi tranquilles & aussi modérés sur cet objet qu'ils marquent ailleurs de zèle pour faire des profélytes. Peu de Chrétiens y deviennent apostats ; lorsqu'il s'en trouve dans cette ville, ils y sont vus de mauvais œil, & ils meurent abandonnés & misérables.

Deux gouverneurs ou nababs, nommés par la cour de Délhy, résident à Surate ; l'un pour le service militaire, dans le château, & l'autre pour les affaires civiles & criminelles, dans la ville : celui-ci n'obtient la charge qu'en finançant une somme considérable. Si on s'en rapporte à quelques relations modernes, il ne tarde pas à s'en indemniser aux dépens du peuple. La police étoit si bien administrée dans cette ville, lorsqu'Ovington y arriva en 1698, qu'on n'entendoit point parler dans Surate de vols ni de meurtres ; mais depuis, l'oppression & l'injustice s'y sont introduites par la foiblesse du gouvernement mogol, continuellement ébranlé par les coups que lui porte la nou-

velle puissance des Marattes. Le peuple chargé d'impôts énormes & exposé aux vexations du gouverneur, y est réduit à la plus grande misère.

On excelle à Surate dans l'art de construire des vaisseaux; sans être travaillés d'une manière aussi finie & aussi régulière que ceux d'Europe, ils les surpassent néanmoins par leur durée. Il n'est point rare d'en voir qui naviguent depuis un siècle. Cette solidité est due à la façon d'opérer des constructeurs & à l'espece de bois qu'ils emploient.

Le voisinage de Bombay donne beaucoup de considération aux Anglois dans Surate & d'influence dans le commerce qui s'y fait; mais les Marattes dont la puissance augmente tous les jours & qui l'avoisinent aussi, tiennent ses habitans dans une crainte perpétuelle.

(2) MADAGASCAR, île sur les côtes orientales d'Afrique, dont elle est séparée par le canal de Mozambique. C'est la plus grande de notre globe. Elle a environ 336 lieues de longueur sur 120 de largeur. On lui donne 800 lieues de circuit. Les Portugais la découvrirent en 1606, & la nommèrent île de Saint-Laurent. On ne connoît guère que les baies & les côtes de cette île, quoique les Européens y abordent fréquemment depuis plus d'un siècle. Le sol y est très-fertile en oranges, citrons,

ananas , légumes , riz , coton , poivre & fruits ; tout ce qu'on y sème des productions de l'Europe & des Indes y vient fort bien , excepté le froment & le raisin. Les habitans y élèvent de nombreux troupeaux de bœufs , vaches & brebis , dans des pâturages excellens. Il s'y trouve beaucoup de bois rares , tels que l'ébène , le brésil , le sandal , & des palmiers de plusieurs especes ; elle produit aussi plusieurs sortes de miel. Les naturels du pays sont spirituels , bon guerriers , propres aux arts & aux sciences , mais paresseux , perfides & cruels. La circoncision est en usage parmi eux , & ils ont un grand respect pour le tombeau de leurs ancêtres.

Madagascar est sous la domination de plusieurs petits souverains qui sont presque toujours en guerre entr'eux.

Une observation digne de remarque sur les mœurs des différentes nations qui peuplent cette île , & qui a été faite par plusieurs voyageurs Européens , c'est que les vieillards y sont extrêmement considérés. Le maintien des loix & des coutumes est confié à leurs soins. Pour la décision des affaires civiles , les parties intéressées en choisissent un certain nombre qu'elles constituent pour leurs juges ; leurs vacations sont payées par des présens de bestiaux proportionnés à l'importance & à la difficulté de l'affaire. Les vieillards exercent aussi la justice

criminelle , mais gratuitement , se regardant comme suffisamment récompensés par l'avantage d'avoir délivré le canton d'un malfaiteur.

Les François s'étoient établis à Madagascar , ils y avoient même construit en 1665 , à la pointe méridionale , un fort appelé le Fort-Dauphin ; mais les Insulaires égorgèrent la plus grande partie de la garnison , en 1673 ; ceux qui échappèrent au carnage se sauvèrent avec peine sur un vaisseau qui étoit dans la rade & prêt à faire voile pour Surate.






N^o 7.

INCENDIE

Du Vaisseau Hollandois la Nouvelle-Hoorn, près le Détroit de la Sonde, dans la Mer des Indes orientales, & Aventures de BONTEKOÉ, en 1619 ().*



DANS la variété des relations qui forment les recueils de voyages, il en est peu d'aussi intéressantes que celles du voyage de Bontekoé; l'intelligence & la fermeté qu'il a fait paroître dans les

(*) THEVENOT, garde de la bibliothèque du roi, a inséré dans la collection de ses Voyages, tome 1, *Paris*, 1663, le journal de Bontekoé; il se trouve aussi dans le recueil des voyages pour l'établissement de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, tome 8, *Rouen*, 1725; & dans l'Histoire générale des voyages par M. l'abbé PRÉVOST, tome 8, *in-4°*; *Paris*, 1750.

divers événemens de sa bonne & mauvaise fortune , le ton de sentiment & le caractère de vérité qui éclatent par-tout dans son journal , doivent lui concilier à juste titre l'attention du lecteur. On ne rapportera cependant qu'en abrégé les événemens qui ont précédé & suivi la perte de son vaisseau ; un plus long détail nous écarteroit trop de notre objet.

Guillaume Isbrantz Bontekoé fut nommé en 1618, par la Compagnie hollandoise des Indes orientales , capitaine du vaisseau la *Nouvelle-Hoorn* , envoyé aux Indes pour de simples intérêts de commerce ; il étoit monté de deux cent-six hommes d'équipage , & du port de onze cens tonneaux.

Bontekoé partit du Texel le 28 de Décembre , & dès le 5 de Janvier , après avoir doublé la pointe d'Angleterre , son vaisseau essuya trois furieux coups de vent qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eut tant d'effroi , qu'on entendit crier de toutes parts : Nous coulons bas ! La tempête fut si violente , les éclairs si fréquens ; & la pluie si prodigieuse , qu'il sembloit que la mer s'étoit élevée au-dessus de l'atmosphère ; les élémens de l'air & du feu paroissoient confondus. Bontekoé toujours actif , sur-tout dans le danger , ordonna de puiser l'eau avec les seaux de cuir ; tout l'équipage y fut employé ; mais les ponts se

ouvoient si embarrassés par les coffres, que dans le roulis continuel du vaisseau, qui les faisoit heurter l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place pour le travail. Il fallut mettre en pieces ceux qui portoient le plus d'obstacles aux ouvriers.

On se vit enfin délivré du danger; mais le gros temps dura jusqu'au 19, & ce ne fut que le 20 qu'on profita du calme pour se remettre en état de continuer le voyage. Deux vaisseaux hollandois qu'on rencontra successivement, l'un nommé *Nouvelle-Zélande*, qui avoit pour capitaine *Thysz*, d'Amsterdam; l'autre, qui se nommoit *l'Enchuisen*, sous le commandement de *Jean Thysz*, apportèrent de la consolation & du secours à la *Nouvelle-Hoorn*. Cependant elle en fut bientôt séparée, & les ayant rejoints aux îles du *Cap-Verd*, *Bontekoé* apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchissemens dans l'île de *Mai*, comme ils en étoient flattés en y abordant, les Espagnols leur avoient tué trois hommes.

Ils firent voile de conserve pour passer la ligne; mais ils tombèrent dans des calmes qui les retinrent trois semaines entières, & les forcèrent de changer leur route pour aller passer les *Abrolhos* avec un vent sud-est. Le calme les prit encore près de ces rochers, & leur fit craindre de se voir obligés de retourner en arriere, avec le risque d'a-

voir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les passèrent néanmoins , & cherchèrent les îles de Fistan & de Condé , à la hauteur desquelles ils se trouvèrent sans les appercevoir. Ensuite le vent ayant passé au nord , ils gouvernèrent à l'est pour relâcher au cap de Bonne-Espérance , mais le vent de l'ouest étoit si fort qu'ils prirent le parti de faire petites voiles sans ofer approcher de la côte. La crainte de voir briser son vaisseau détermina Bontekoé à assembler le conseil ; après avoir considéré que les équipages étoient vigoureux & la provision d'eau abondante , les officiers des trois vaisseaux se décidèrent à doubler le Cap sans y toucher. Cette résolution fut exécutée heureusement , & l'on rangea la terre de Natal , avec un fort beaux tems. On étoit à la fin du mois de Mai , cinq mois s'étoient déjà passés depuis le départ de la Nouvelle-Hoorn.

L'Enchuisen , qui étoit destiné pour la côte de Coromandel , se sépara ici des deux autres pour prendre sa route entre la côte d'Afrique & l'île de Madagascar. Bientôt , à l'occasion de quelques différends , Bontekoé quitta aussi la Nouvelle-Zélande ; on se perdit de vue à vingt-trois degrés de latitude du sud. Depuis cette fatale séparation , la Nouvelle-Hoorn ne fit plus qu'avancer vers sa perte.

Les maladies avoient commencé à se répandre bord. Elles augmentèrent si rapidement qu'il y eut quarante hommes hors de service. La plupart des autres étant presque en aussi mauvais état, on tourna vers Madagascar pour se rendre à la baie de Saint-Louis ; mais on ne put trouver de mouillage où le vaisseau fût en sûreté. Bontekoé fit mettre la chaloupe en mer, & y entra lui-même, pendant que le vaisseau faisoit de petites bordées pour se maintenir. La mer brisoit si fort contre le rivage qu'il étoit impossible d'en approcher. Cependant on vit paroître des Insulaires, & un matelot de la chaloupe se mit à la nage pour leur parler. Ils faisoient des signes de la main & sembloient indiquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'étoit pas sûr de les entendre, & qu'ils n'offroient aucun rafraîchissement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades qui virent revenir Bontekoé les mains vuides furent consternés. On remit à la voile vers le nord jusqu'à la hauteur de vingt-neuf degrés, où changeant de bord on résolut d'aller relâcher à l'île Maurice ou à l'île Mascarenhas. En effet, ayant gouverné pour passer entre ces deux îles qui ne sont pas éloignées l'une de l'autre, la Nouvelle-Hoorn aborda au cap de Mascarenhas ; on trouva quarante brasses de profondeur proche de la terre.

Quoique ce lieu ne parût pas bien sûr , parce qu'on étoit trop près du rivage , on ne laissa pas d'y mouiller. Tous les malades soupiroient après la terre , mais les brifans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La chaloupe y fut envoyée pour visiter l'île. On y trouva une multitude de tortues. Cette vue augmenta l'ardeur des malades , qui se promettoient d'être à-demi guéris aussi-tôt qu'ils seroient descendus.

Le marchand du vaisseau , qui se nommoit Hein-Rol , s'opposoit à leur descente , sous prétexte que le vaisseau pouvoit dériver & qu'on couroit risque de perdre tous ceux qui seroient à terre. Les malades insistoient néanmoins les mains jointes , & avec de si vives instances , que Bontekoé en fut touché. Après avoir prié vainement Rol d'y consentir , il se chargea de l'événement , & passant sur le pont il cria joyeusement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promesse fut reçue avec des transports de joie. Les matelots qui étoient en santé aidèrent aux malades à descendre dans la chaloupe ; Bontekoé leur donna une voile pour se dresser une tente avec des provisions , des ustensiles & un cuisinier ; il descendit lui-même pour leur servir de guide. Ce fut un spectacle fort touchant de les voir arriver sur l'herbe & s'y rouler comme dans un lieu de délices ; ils affuroient que cette

seule situation leur donnoit déjà du soulagement.

A peine avoit-on touché le rivage, qu'on aperçut un nombre prodigieux de ramiers, qui se faisoient prendre avec la main ou tuer à coups de bâton, sans faire aucun mouvement pour s'enfuir. On en prit dès le premier jour plus de deux cents. Les tortues n'étoient pas moins faciles à prendre. Bontekoé fort satisfait de voir ses malades dans cette abondance, les laissa au nombre de quarante, pour retourner à bord.

Le mouillage parut si mauvais au capitaine, que la nuit suivante il prit la chaloupe, dans le dessein de chercher une meilleure rade. Le matin, à cinq milles de l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, il trouva une bonne baie, dont le fond étoit de sable. A peu de distance dans les terres, on trouva un lac dont l'eau n'étoit pas tout-à-fait douce. Bontekoé vit beaucoup d'oies, de pigeons, de perroquets gris & d'autres oiseaux. Il trouva jusqu'à vingt-cinq tortues à l'ombre sous un seul arbre; elles étoient si grasses qu'à peine pouvoient-elles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quelque autre oiseau, & qu'on le tourmentât jusqu'à le faire crier, ceux de son espèce venoient voler autour de lui comme pour le défendre, & se laissoient prendre aisément.

Après avoir visité toute la baie , Bontekoé fit porter la nouvelle de sa découverte aux malades, qui se rembarquèrent volontiers , dans l'espérance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jeter l'ancre sur trente-cinq brasses d'eau. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour-à-tour & de chercher du rafraîchissement dans les bois. On commanda huit personnes avec une seine pour pêcher dans le lac ; ils prirent de fort beaux poissons, des carpes, des meûniers, & une sorte de saumon gras & de très-bon goût. On trouvoit aussi dans cette baie des drontes, que les Hollandois nomment dod-aers, espece d'oiseau qui a les aîles petites & que la graisse rend fort pésant. Enfin l'on découvrit de l'eau douce dans une petite rivière bordée d'arbres qui descendoit des montagnes.

En se promenant sur le rivage, on apperçut une planche sur laquelle on lut en caractères gravés, qu'Adrien Martensz Blok, commandant d'une flotte de treize vaisseaux, avoient perdu dans ce lieu quelques matelots & des chaloupes qui s'étoient brisées en approchant de la terre. Cependant Bontekoé ne remarqua point que les brisans y fussent dangereux. L'île n'étant point peuplée, les matelots eurent le tems d'en parcourir toutes les parties & d'y prendre librement le plaisir de la pêche & de la

la chasse. Ils faisoient des broches de bois, dont ils se servoient pour rôtir les oiseaux, & les arrosant d'huile de tortue, ils les rendoient aussi délicats que s'ils eussent été lardés. Ils découvrirent encore, pour surcroît d'abondance, une autre rivière de fort belle eau, & remarquèrent avec joie qu'elle étoit remplie de grosses anguilles. Aussi-tôt quittant leurs chemises & les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre qui se trouvèrent de fort bon goût. Ils y virent des boucs, mais si sauvages & si prompts à la course, qu'on n'en put prendre qu'un vieux dont les cornes étoient à demi-rongées par les vers, & dont personne ne voulut manger.

Cette abondance de rafraîchissemens fut si salutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis on les fit retourner au vaisseau, à l'exception de sept que leur foiblesse obligea de demeurer dans l'île jusqu'à ce qu'on remit à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une grosse provision d'oiseaux & de poissons qu'on avoit fait sécher. L'auteur observe que dans l'espace de vingt jours, tous les oiseaux, effarouchés d'une chasse continuelle, s'enfuyoient lorsqu'on s'approchoit d'eux. Dès le premier jour du débarquement, un des pilotes ayant pris un fusil pour tuer quelques oies, eut le malheur de le voir crever en tirant, & de perdre un œil.

On leva l'ancre dans le deffein de relâcher à l'Isle-Maurice , mais le vaiffeau étant defcendu trop bas , on ne la vit que de loin au-deffus du vent. Il fe trouvoit dans l'équipage quelques perfonnes qui n'avoient pu fe rétablir , ou qui s'étoient trompées en fe croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop tôt l'île de Mascarenhas ; d'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir long-tems les latitudes du fud , avant que de trouver les vents alifés pour fe rendre à Bantam ou à Batavia , & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans ; ce qui n'auroit pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte fit prendre la réfolution de porter droit fur l'île de Sainte-Marie , qui eft voifine de Madagafcar , vis-à-vis de la baie d'Antongil. On arriva au côté oriental de l'île , fur huit braffes d'eau où l'on voit clairement le fond , & l'on mouilla dans l'enfoncement de la côte fur un fond de treize braffes. Les Infulaires , quoique moins accoutumés à la vue des Européens que ceux de Madagafcar , apportèrent à bord des poules , des limons avec un peu de riz , & firent comprendre par leurs fignes qu'ils avoient des vaches , des brebis & d'autres provifions. On leur présenta du vin dans une taffe d'argent ; ils le burent avec une extrême avidité , en mettant le vifage entier dans la taffe , comme les bêtes boivent dans un feau ; mais lorsqu'ils eurent

avalé ce qu'on leur avoit offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps, où ils portoient un petit morceau d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre.

On descendoit chaque jour à terre pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillers, des couteaux à manches jaunes, & des grains de verre ou de corail, leur paroissoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait & des melons d'eau. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles adroitement entrelacées les unes dans les autres; mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoé résolut d'aller à Madagascar avec la chaloupe armée, & d'y porter des marchandises qu'il espéroit troquer pour cette espece de fruit. Il entra dans une rivière qu'il remonta l'espace d'une lieue sans pouvoir pénétrer plus loin, les arbres des deux rives se joignant par leurs branches qui pendoient jusques dans l'eau. D'ailleurs, n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour il réussit plus heureusement dans l'île même où son vaisseau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, sur la même côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes.

Pendant neuf jours que ses gens passèrent dans

cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorsqu'ils alloient à terre, ils se faisoient accompagner d'un musicien qui jouoit de la vielle. Les Insulaires écoutoient cet instrument avec la plus grande surprise. Les uns s'asseyoient autour du musicien & faisoient claquer leurs doigts; d'autres dansoient & sautoient comme dans un transport de joie. Bontekoé ne remarqua point qu'ils eussent d'autre religion qu'une grossière idolâtrie. On voyoit en quelques endroits, au dehors de leurs maisons, des têtes de bœuf élevées sur des pieux, devant lesquels ils se mettoient à genoux & qu'ils paroissoient adorer.

La Nouvell-Hoorn avoient été nettoyée jusqu'à la quille, & réparée si soigneusement que s'il restoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du côté de leur vaisseau. Ils remirent à la voile vers le sud, jusqu'à la hauteur de trente-trois degrés, qu'ils changèrent de bord pour porter à l'est vers le détroit de la Sonde.

Le 19 de Novembre 1619, ils se voyoient à la hauteur de cinq degrés & demi qui est celle du détroit, lorsque Bontekoé qui étoit sur le haut-pont entendit crier : Au feu ! au feu ! Il se hâta de descendre au fond-de-calle, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit

qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive alarme. On lui raconta que le maître valet-d'eau étant descendu l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être distribuée le lendemain à l'équipage, avoit attaché son chandelier de fer à la futaille d'un baril qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il devoit percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la meche ardente, étoit tombée justement dans le trou du bondon; le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant aussitôt sauté, l'eau-de-vie enflammée avoit coulé jusq'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisoit paroître éteint. Bontekoé un peu rassuré par ce récit, fit verser de l'eau à pleins seaux sur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement sur le pont. Mais les suites de cet événement devinrent bientôt si terribles, que pour satisfaire pleinement la curiosité du lecteur par une description intéressante, nous laisserons parler l'auteur lui-même. La peinture naïve qu'il en a fait mérite d'être conservée jusques dans les moindres circonstances.

« Une demi-heure après , dit Bontekoé , quelques-uns de nos gens commencèrent à crier : Au feu ! J'en fus fort épouvanté , & descendant aussitôt , je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond-de-calle. L'embrâsement étoit dans le charbon où l'eau-de-vie avoit pénétré , & le danger paroïssoit d'autant plus pressant , qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins seaux , & nous en jettâmes une prodigieuse quantité.

» Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble ; l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse , si sulfureuse & si puante , qu'on étouffoit dans le fond-de-calle , & qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour y donner les ordres , & je faisois sortir les matelots tour-à-tour , pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnois déjà que plusieurs avoient été étouffés sans avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même j'étois si étourdi & si suffoqué , que ne sachant plus ce que je faisois , j'allai par intervalles reposer ma tête sur un tonneau , tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

» Enfin me trouvant forcé de sortir , je dis à Rol qu'il me paroïssoit nécessaire de jeter la pou-

re à la mer. Il ne put s'y résoudre : « Si nous jettons la poudre, me dit-il, il y a de l'apparence que nous ne devons plus craindre de périr par le feu ; mais que deviendrons-nous, lorsque nous trouverons des ennemis à combattre, & quel moyen de nous disculper » ?

» Cependant le feu ne diminuoit pas, la puanteur & l'épaisseur de la fumée ne permettoient plus à personne de demeurer à fond-de-calle. On prit la hache, & dans le bas-pont vers l'arrière on fit de grands trous par lesquels on jeta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jeter en même tems par les écouilles. Il y avoit trois semaines qu'on avoit mis la grande chaloupe à la mer ; on y mit aussi le canot qui étoit sur le haut-pont, parce qu'il caufoit de l'embarras à ceux qui puisoient l'eau. La frayeur étoit telle qu'on ne peut la représenter. On ne voyoit que le feu & l'eau dont étoit également menacé, & de l'un desquels il falloit être dévoré sans aucune espérance de secours ; car on n'avoit la vue d'aucune terre ni la compagnie d'aucun autre vaisseau. Les gens de l'équipage commençoient à s'ébouler, & se glissant de tous côtés hors du bord, ils descendoient sur les porte-haubans ; de-là, ils se laissoient tomber dans l'eau, & nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montoient & se cachoient sous les bancs ou sous les couvertes,

en attendant qu'ils se trouvassent en assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

» Rol étant allé par hasard dans la galère, fut étonné de voir tant de gens dans le canot & dans la chaloupe : ils lui crièrent qu'ils alloient prendre le large, & l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances & la vue du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe, il leur dit : Mes amis, il faut attendre le capitaine. Mais ses ordres & ses représentations n'étoient plus écoutés. Aussi-tôt qu'il fut embarqué ils coupèrent le cordage & s'éloignèrent du vaisseau.

» Comme j'étois toujours occupé à donner mes ordres & à presser le travail, quelques-uns de ceux qui restoit vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante : « Ah, capitaine ! qu'allons-nous de-
» venir ? la chaloupe & le canot sont à la mer.....
» Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le
» dessein de ne plus revenir ». Et courant aussitôt sur le haut-pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du vaisseau étoient sur mâts & la grande voile étoit sur ses cargues. Je criai aux matelots : « Hissé vite & déferle ; effor-
» çons-nous de les joindre, & s'ils refusent de
» nous recevoir dans leur chaloupe, nous ferons
» passer le navire par-dessus eux, pour leur ap-
» prendre leur devoir ».

» En effet, nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du vaisseau; mais ils gagnèrent au vent & s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi : « Amis, vous voyez qu'il ne nous reste plus d'espérance que dans la miséricorde de Dieu & dans nos propres efforts; il faut les redoubler & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la suite aux poudres, & jetez-les à la mer avant que le feu puisse y gagner ». De mon côté, je pris les charpentiers, & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec de grandes gouges & des tarières pour faire entrer l'eau dans le navire jusqu'à la hauteur d'une brasse & demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient garnis de fer.

» Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut jamais être exprimée : l'air retentissoit de gémissemens & de cris. On se remit à jeter de l'eau, & l'embrasement parut diminuer; mais peu de tems après le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous crûmes notre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroissoit augmenter. L'huile & la flamme qui en sortoit se répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état, on pouffoit des cris & des hurlemens si terribles, que mes cheveux se hérissoient, & je me sentois tout couvert d'une sueur froide.

» Cependant le travail continuoit avec la même ardeur ; on jettoit de l'eau dans le navire & les poudres à la mer. On avoit déjà jetté soixante demi-barrils de poudre , mais il en restoit encore trois cens. Le feu y prit & fit sauter le vaisseau qui dans un instant fut brisé en mille & mille pieces. Nous y étions encore au nombre de cent-dix-neuf. Je me trouvois alors sur le pont près de l'armure de la grande voile , & j'avois devant les yeux soixante-trois hommes qui puisoient de l'eau. Ils furent emportés avec la vîtesse d'un éclair , & disparurent tellement qu'on n'auroit pu dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eurent le même fort. Pour moi , qui m'attendois à périr comme tous mes compagnons , j'étendis les bras & les mains vers le ciel & je m'écriai : O Seigneur ! faites-moi miséricorde. Quoiqu'en me sentant sauter je crusse que c'étoit fait de moi , je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement , & je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs je tombai dans l'eau entre les débris du navire qui étoit en pieces. Dans cette situation , mon courage se ranima si vivement que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi , je vis le grand mât à l'un de mes côtés , & le mât de misène à l'autre. Je me mis sur le grand mât , d'où je considérai tous les tristes objets dont

étois environné. Alors je dis, en pouffant un grand soupir : O Dieu ! ce beau navire est donc péri comme Sodôme & Gomorrhe !

» Je fus quelque tems sans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abîmois dans ces réflexions, je vis paroître sur l'eau un jeune homme qui sortoit du fond & qui nageoit des pieds & des mains. Il saisit la cagouille de l'épée, qui flottoit sur l'eau, & dit en s'y mettant : « Voici encore au monde. J'entendis sa voix, & m'écriai : O Dieu ! y a-t-il ici quelque autre que moi qui soit en vie ? Ce jeune homme se nommoit *Harman Van-Kniphuisen*, natif de Eyder. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand mât lequel j'étois ne cessoit de rouler & de tourner, ce qui me causoit beaucoup de peine, je dis à Harman : « Pouffe-moi cette éparre, je me mettrai dessus & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre ensemble ». Il fit ce que je lui ordonnois ; sans quoi, brisé comme j'étois de mon saut & de ma chute, le dos fracassé & blessé à deux endroits de la tête, il m'auroit été impossible de me joindre. Ces maux dont je ne m'étois pas encore aperçu commencèrent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me sembla tout d'un coup que je cessois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras

une piece du revers de l'éperon. Nous jettions la vue de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot. A la fin nous les aperçûmes, mais fort loin de nous. Le soleil étoit au bas de l'horifon. Je dis au compagnon de mon infortune : « Ami, toute espérance est perdue pour nous. » Il est tard; le canot & la chaloupe étant si loin, » il n'est pas possible que nous nous soutenions » toute la nuit dans cette situation. Elevons nos » cœurs à Dieu, & demandons-lui notre salut » avec une résignation entière à sa volonté ».

Nous nous mîmes en prières, & nous obtînmes grace; car à peine achevions-nous de pouffer nos vœux au ciel, que levant les yeux nous vîmes la chaloupe & le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyoient prêts à périr! Je criai aussi-tôt : Sauve ! sauve le capitaine! Quelques matelots qui m'entendirent se mirent aussi à crier : Le capitaine vit encore ! Ils s'approchèrent des débris; mais ils n'osoient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les grosses pieces. Harman qui n'avoit été que peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, & se rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai : « Si vous voulez me sauver la vie, il faut que » vous veniez jusqu'à moi, car j'ai été si maltraité » que je n'ai pas la force de nager ». Le trom-

ette s'étant jetté à la mer avec une ligne de sonde qui se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce secours me fit arriver heureusement à bord; j'y trouvai Rol, *Guillaume Van Galen*, & le second pilote nommé *Meindert Kryns*, qui étoit de Hoorn. Ils me regardèrent long-tems avec admiration.

» J'avois fait faire à l'arrière de la chaloupe une petite tengue qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai pour y prendre un peu de repos; car je me sentoie si mal que je ne croyois par avoir beaucoup de tems à vivre; j'avois le dos brisé, & je souffrois mortellement des deux trous que j'avois à la tête. Cependant je dis à Rol: « Je crois que nous ferions bien de demeurer cette nuit proche du débris. Demain, lorsqu'il fera jour, nous pourrons sauver quelques vivres, & peut-être trouverons-nous une bouffole pour nous aider à découvrir les terres ». On s'étoit sauvé avec tant de précipitation, qu'on étoit presque sans vivres. A l'égard des bouffoles, le premier pilote, qui soupçonnoit la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le navire, les avoit ôtées de l'habitacle; ce qui n'avoit pu arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

» Rol négligeant mon conseil, fit prendre les

rames comme s'il eût été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du soleil, il se vit bien loin de son attente, en reconnoissant qu'il étoit également éloigné des terres & des débris. On vint me demander dans ma retraite si j'étois mort ou vivant. « Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir ? » Il ne se présente point de terre, & nous sommes sans vivres, sans carte & sans bouffole..... » Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au soir, lorsque je vous conseillois fortement de ne pas vous éloigner des débris. Je me souviens que pendant que je flottois sur le mât, j'étois environné de lard, de fromage & d'autres provisions..... Cher capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de là, & venez nous conduire..... Je ne puis, leur répliquai-je, & je suis si perclus qu'il m'est impossible de remuer ».

» Cependant avec leur secours j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres; on me montra sept ou huit livres de biscuit. « Cessez de ramer, leur dis-je, vous vous fatiguerez vainement, & vous n'aurez point à manger pour réparer vos forces ». Ils me demandèrent ce qu'il falloit donc qu'ils fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voi-

es. La difficulté étoit de trouver du fil, je leur fis prendre les paquets de corde qui étoient de rechange dans la chaloupe; ils en firent une espece de fil-de-caret, & du reste on en fit des écoûtes & des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble, & l'on en composa de petites voiles.

» Nous pensâmes ensuite à faire la revue de nos gens. On se trouvoit au nombre de quarante-six dans la chaloupe, & de vingt-six dans le canot. Il y avoit dans la chaloupe une capote bleue de matelot, & un couffin, qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché qu'il mettoit sur mes plaies; & par la protection du ciel ce remede me guérit. J'avois voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles, mais tout le monde s'y étoit opposé; & je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

» Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles furent prêtes le soir; on envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles dont nous connoissions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit on étoit transi de froid, & la chaleur du jour étoit

insupportable, parce que nous avions le soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 & les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire une arbalète pour prendre hauteur; on traça un cadran sur le couvert, & l'on prépara un bâton avec les croix. *Teunis Sybrandsz*, menuisier du vaisseau, avoit un compas & quelque connoissance de la manière dont il falloit marquer la fleche. En nous aidant mutuellement, nous parvînmes à faire une arbalète dont on pouvoit se servir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'île de Sumatra, celle de Java, & le détroit de la Sonde (1) qui est entre ces deux îles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avois trouvé que nous étions sur les cinq degrés & demi de latitude du sud, & que le pointage de la carte étoit à vingt lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions un peu au-dessus du sud, vers l'entrée du détroit, dans la vue de choisir plus facilement notre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

» De sept ou huit livres de biscuit qui faisoient notre unique provision, je réglai des rations pour chaque jour; & tant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau

ceau

seau de la grosseur du doigt. On n'avoit aucun breuvage ; lorsqu'il tomboit de la pluie , on amenoit les voiles qu'on étendoit dans l'espace de la chaloupe , pour rassembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux , les seuls qu'on eût emportés ; on la tenoit en réserve pour les jours qui se passoient sans pluie.

Cette extrémité n'empêchoit point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes besoins , parce que tout le monde , me disoit-on , avoit besoin de mon secours , & que sur un si grand nombre de gens la diminution seroit peu sensible. J'étois bien aise de leur voir pour moi ces sentimens , mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçoit de nous suivre ; cependant , comme nous faisons meilleure route , & qu'il n'avoit personne qui entendît la navigation , lorsqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de passer à notre bord , tous les autres nous prioient instamment de les recevoir , parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque accident de mer. Nos gens s'y opposoient fortement , & me représentoient que ce seroit nous exposer à périr tous.

» Enfin nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère ; le biscuit nous manqua tout-à-fait ,

& nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens que nous n'en pouvions être loin, mais je ne pus les soutenir long-tems dans cette espérance; ils commencèrent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, disoient-ils, dans l'estime de la route, & qui portois le cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenoit fort pressante, lorsque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger sur la chaloupe avec tant de lenteur qu'elles paroissoient chercher à se faire prendre. Elles se baïssent facilement à la portée de nos mains, & chacun en prit aisément quelques-unes. On les pluma aussi-tôt pour les manger crues; cette chair nous parut délicieuse, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Cependant un si foible repas ne pouvoit nous conserver la vie long-tems.

» Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vue d'aucune terre. Nos gens étoient si consternés, que le canot s'étant approché de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puisque la mort étoit inévitable, il falloit mourir tous ensemble. On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes les rames & les voiles.

» Il y eut alors dans la chaloupe trente rames

que nous rangeâmes sur les bancs en forme de couverte ou de pont. On avoit aussi une grande voile, une misène, un artimon & une civadière. La chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai ma troupe en deux parties, dont l'une se tenoit sous le couvert tandis que l'autre étoit dessus, & l'on se relevoit tour-à-tour. Nous étions soixante-douze, qui jettions les uns sur les autres des regards tristes & désolés, tels qu'on peut se les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de soif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluie.

» Lorsque le désespoir commençoit à prendre la place de la tristesse, on vit comme soudain de la mer un assez grand nombre de poissons volans, de la grosseur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jetté dessus, ils furent distribués & mangés cruds. Ce secours étoit léger. Cependant il n'y avoit personne de malade; ce qui paroissoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conseils quelques-uns avoient commencé à boire de l'eau de la mer. « Amis, leur disois-je, » gardez-vous de boire de l'eau salée; elle n'ap- » paîtra point votre soif, & elle vous causera un » flux de ventre auquel vous ne résisterez pas ». Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mousquet, d'autres buvoient leur propre

urine. Je bus aussi la mienne ; mais la rendant corrompue, il fallut renoncer à cette misérable ressource.

» Ainsi le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le tems du désespoir. On commençoit à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à se repaître chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrémité, & de commencer par les jeunes-gens. Une proposition aussi atroce me remplit d'horreur, mon courage en fut abattu. Je me tournai du côté du ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fussions tentés au dessus de nos forces dont il connoissoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution & résolus de se saisir des jeunes-gens. J'intercédaï pour eux dans les termes les plus touchans. « Amis, qu'allez-
» vous faire ? Quoi ! vous ne sentez pas l'horreur
» d'une action si barbare ? Ayez recours au ciel,
» il regardera votre misère avec compassion. Je
» vous assure que nous ne pouvons pas être loin
» des terres ».

» Enfin je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur. Ils me répon-

dirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage , qu'ils ne voyoient point l'effet des espérances dont je les avois flattés, qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi-même. Cependant ils m'accordèrent l'espace de trois jours, au bout desquels ils protestèrent que rien ne seroit capable de les arrêter. Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur ; je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes.

» Cependant le tems couloit, & l'extrémité me paroissoit si pressante, que j'avois peine à me défendre moi-même du désespoir, que je reprochois aux autres. J'entendois dire autour de moi : « Hé-
 » las ! si nous étions à terre, nous mangerions de
 » l'herbe comme les bêtes ». Je ne laissois pas de renouveler continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage ; la plupart n'étoient presque plus capables de se lever du lieu où ils étoient assis, ni de se tenir debout ; Rol étoit si abattu, qu'il ne pouvoit se remuer. Malgré l'affoiblissement que m'avoient dû causer mes blessures, j'étois encore un des plus robustes, & je me trouvois assez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre.

» Nous étions au second jour de Décembre ; qui étoit le treizième jour depuis notre naufrage. L'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement ; elle fut accompagnée d'un calme qui permit de détacher les vergues & de les étendre sur le bâtiment , on se traîna par-dessous , & chacun but de l'eau de la pluie à son aise , & les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étois alors au timon , & suivant l'estime je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'espérai que l'air pourroit s'éclaircir , tandis que je demeurerois dans ce poste , & je m'obstinai à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume , & la pluie qui ne diminuoit pas , me firent éprouver un froid si vif , que n'ayant plus le pouvoir d'y résister , j'appelai un des quartiers-mâtres pour lui faire prendre ma place. Il vint , & j'allai me mêler entre les autres où je repris un peu de chaleur.

A peine le quartier-mâitre eut-il passé une heure à la barre du gouvernail , que le tems ayant changé il découvrit une côte. Le premier mouvement de sa joie lui fit crier : Terre ! terre ! Tout le monde trouva des forces pour se lever , & chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. C'étoit effectivement la terre. On fit servir aussi-tôt toutes les voiles & l'on courut droit sur la

ôte. Mais en approchant du rivage, on trouva des brisans si forts qu'on n'osa se hasarder à traverser les lames. L'île, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe où nous eûmes le bonheur d'entrer. Là nous jettâmes le grapin à la mer; il nous en restoit un petit qui servit à nous amarrer à terre, & chacun se hâta de sauter sur le rivage.

» L'ardeur fut extrême pour se répandre dans des bois & dans les lieux où l'on espéroit trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre que m'étant jetté à genoux je la baifai de joie, & rendis grâces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois à la fin desquels on devoit manger les mouffes du vaisseau.

» L'île offroit des noix de coco, mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaler la liqueur que les noix rendent dans leur fraîcheur; on mangeoit les plus vieilles dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parut un agréable breuvage, & n'auroit produit que des effets salutaires si nous en eussions usé avec modération; mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes dès le même jour des tranchées & des douleurs insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable les uns

près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations qui rétablirent le lendemain notre fanté. On fit le tour de l'île, sans trouver la moindre apparence d'habitations, quoique diverses traces fissent assez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Nous n'y découvriâmes point d'autres productions, que des noix de coco. Quelques matelots virent un serpent qui leur parut épais d'une brasse.

» Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levâmes l'ancre vers le soir, & nous gouvernâmes sur l'île de Sumatra, dont nous eûmes la vue dès le lendemain; celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra vers l'est, aussi long-tems qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut résolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheroient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelque endroit où nous pussions aborder. Ils passèrent heureusement à la nage, & se mirent à suivre la côte tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin, trouvant une rivière, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux qui nous attirèrent à leur fuite.

En nous approchant nous apperçûmes devant l'embouchure un banc, contre lequel la mer brisoit avec encore plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hasardât le passage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par son ordre, & je demandai à chacun son opinion. Ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière on tint une rame parée avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe; il fallut promptement puiser avec les chapeaux; les fouliers & tout ce qui pouvoit servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. « Amis, m'écriai-je, tenez la chaloupe en équilibre, & redoublez vos efforts à puiser, ou nous périssions sans ressource ». On puisoit avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint; mais la lame fut si courte qu'elle ne put jeter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement; & la marée commençant aussi-tôt à refouler, nous traversâmes enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce, ce bonheur nous fit oublier toutes nos pei-

nes. Nous abordâmes au côté droit de la rivière où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites feves telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Notre première occupation fut d'en manger avidement.

» Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentoit devant nous, y trouvèrent du tabac & du feu. Nouveau sujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux signes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laissés. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent pour abattre quelques arbres, & pour en couper les branches, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits; tous nos gens s'affirent autour & se mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

» Vers le soir nous redoublâmes nos feux, & dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La lune étoit au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans aucun autre mal que de violentes tranchées qui nous venoient d'avoir mangé trop de feves. Mais au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchoient en grand nombre. Leur dessein, dans

s ténébres , ne pouvoit être que de nous attaquer. Toutes nos armes confiftoient dans les deux haches, & une épée fort rouillée , & nous étions tous foibles qu'à peine avions-nous la force de nous défendre.

Cependant cet avis nous ranima , & les plus faibles ne purent se résoudre à périr fans quelque défense. Nous prîmes dans nos mains des tisons de bois avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, & rendoient le spectacle terrible. D'ailleurs, les Indiens ne pouvoient être informés que nous étions fans armes. Aussi prirent-ils la fuite pour se retirer derrière un bois. Nos gens retournèrent auprès de leurs feux , où ils passèrent le reste de la nuit dans des alarmes continuelles. Rol & moi, nous nous crûmes par prudence obligés de rentrer dans la chaloupe , pour nous assurer du moins cette ressource contre toutes sortes d'événemens.

» Le lendemain au lever du soleil , trois Indiens sortirent du bois & s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens , qui ayant déjà fait le voyage des Indes , connoissoient un peu les usages & la langue du pays. La première question à laquelle ils eurent à répondre, fut de quelle nation ils étoient. Après avoir satisfait à cette demande & nous avoir représenté comme

d'infortunés marchands dont le vaisseau avoit péri par le feu , ils demandèrent à leur tour si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Pendant cet entretien , les Insulaires continuèrent de s'avancer vers la chaloupe , & s'étant approchés avec beaucoup d'audace ils voulurent savoir si nous avions des armes. J'avois fait étendre les voiles sur la chaloupe , parce que je me défiois de leur curiosité. On leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets , de poudre & de balles.

Ils nous quittèrent alors , avec promesse de nous apporter du riz & des poules. Nous fîmes environ quatre-vingt réales de l'argent que chacun avoit dans ses poches , & nous les offrîmes aux trois Insulaires , pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parurent fort satisfaits du prix. J'exhortai nos gens à prendre un air ferme. Nous nous assîmes librement sur l'herbe , & nous remîmes à tenir conseil après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois Insulaires assistèrent à ce festin , & durent admirer notre appétit. Nous leur demandâmes le nom du pays , sans pouvoir distinguer dans leur réponse si c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurâmes persuadés , lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java étoit au-dessous , & nous comprîmes facilement qu'ils vouloient nom-

er Jean Coen , général des Hollandois , qui commandoit alors dans cette île. Il nous parut certain que nous étions au vent de Java , & cet éclaircissement nous causa d'autant plus de satisfaction , que n'ayant point de bouffole nous avions hésité. L'équ' alors dans toutes nos manœuvres.

» Il ne nous manquoit plus que des vivres pour achever de nous rendre tranquilles. Je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens dans une petite pirogue qui étoit sur la rive , & de remonter la rivière jusqu'à un village que nous avions apperçu dans l'éloignement , pour aller faire autant de provisions qu'il me seroit possible avec le reste de l'argent que nous avions rassemblé. M'étant hâté de partir , j'eus bientôt acheté du riz & des poules que j'envoyai à Rol avec la même diligence , en lui recommandant l'égalité dans la distribution , pour ne donner aucun sujet de plainte. De mon côté , je fis dans le village un fort bon repas avec mes compagnons , & je ne trouvai pas de la liqueur du pays sans agrément. C'est une forte de vin qui se tire des arbres , & qui est capable d'enivrer.

Pendant que nous mangions , les habitans étoient assis autour de nous , & conduisoient nos morceaux de leurs regards en les dévorant des yeux. Après le repas , j'achetai d'eux un buffle qui me coûta

cinq réales & demie. Mais étant si sauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'emmenner, nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençoit à baïffer ; je voulois que nous retournassions à la chaloupe, dans la vue de revenir le lendemain. Mes gens me prièrent de les laisser cette nuit dans le village, sous prétexte qu'il leur seroit plus aisé de prendre le buffie pendant les ténèbres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce dessein. Cependant leurs instances m'y firent consentir, & je les quittai, en les abandonnant à leur propre conduite.

» Je retournai sur le bord de la rivière, où je trouvai près de la pirogue quantité d'Insulaires qui paroïssent en contestation. Ayant cru démêler que les uns vouloient qu'on me laissât partir, & que d'autres s'y opposoient, j'en pris deux par le bras, & je les poussai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi ; l'un s'affit à l'arrière, & l'autre à l'avant. Enfin ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avoient au côté chacun leur cric ou poignard, & par conséquent, qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué, celui qui étoit à l'arrière vint à moi, au milieu de la pirogue où je me tenois

ebout, & me déclara par des signes qu'il vouloit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite piece de monnoie que je lui offris. Il la reçut, & ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avoit autour de sa ceinture. Celui qui étoit à la gauche vint à son tour, & me fit les mêmes signes. Je lui donnai une autre piece qu'il considéra aussi des deux côtés, mais il parut encore plus incertain s'il la devoit prendre ou m'attaquer ; ce qui lui auroit été facile puisque j'étois sans armes. Je sentis la grandeur du péril, & le cœur me battoit violemment.

Cependant nous descendions toujours, & d'autant plus vite que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencèrent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens sembloient marquer qu'ils avoient dessein de fondre sur moi. J'en fus alarmé jusqu'à trembler. Ma consternation me fit tourner les yeux vers le ciel, à qui je demandai le secours qui m'étoit nécessaire dans un danger pressant. Une inspiration secrète me fit prendre le parti de chanter, ressource étrange contre la peur ! Je chantai de toute ma force, jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étoient couvertes. Les deux Insulaires se mirent à rire, ou-

vrant la bouche si large que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni défiance. Ainsi je vérifiai ce que j'avois entendu dire sans le comprendre, qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice, la barque alloit si rapidement que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens, ils les apperçurent, & je les vis accourir vers le bord de la rivière. Alors me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils se missent tous deux à la proue, dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par-derrière. Ils m'obéirent sans résistance, & je descendis tranquillement sur la rive.

» Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons, ils demandèrent où tant de gens passoient la nuit; on leur dit que c'étoit sous les tentes qu'ils voyoient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes, avec des branches & des feuilles d'arbres. Ils demandèrent encore où couchoient Rol & moi qui leur avions paru les plus respectés; on leur répondit que nous couchions dans la chaloupe sous les voiles; après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue pour retourner au village.

» Je fis à Rol & aux autres le récit de ce qui m'étoit

n'étoit arrivé dans mon voyage, & je leur donnai l'espérance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le buffle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du soleil, nous fûmes surpris de ne pas voir paroître nos gens, & nous commençâmes à soupçonner qu'il leur étoit arrivé quelque accident. Quelques momens après, nous vîmes venir deux Insulaires qui chassoient une bête devant eux; c'étoit un buffle. Mais je n'eus pas besoin de le considérer long-tems, pour reconnoître que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté. Un de nos gens, qui entendoit à-demi la langue du pays & qui se faisoit entendre de même, demanda aux deux noirs pourquoi ils n'avoient pas amené le buffle qu'ils m'avoient vendu, & où étoient nos quatre hommes; ils répondirent qu'il avoit été impossible d'amener l'autre, & que nos gens qui venoient après eux en conduisoient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude, je remarquai que le buffle fautoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins sauvage que le premier; je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux noirs le voyant tomber poussèrent des cris & des hurlemens épouvantables.

» A ce bruit, deux ou trois cens Insulaires qui étoient cachés dans le bois en sortirent brusque-

ment, & coururent d'abord vers la chaloupe, dans le deffein apparemment de nous couper le passage pour s'affurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens qui avoient fait un petit feu à quelque distance des tentes, pénétrèrent leur projet, & se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois, & m'étant un peu avancé je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitoient vers nous d'un autre côté du même bois. « Tenez ferme, dis-je à nos gens, le nombre de » ces misérables n'est pas assez grand pour nous » causer de l'épouvante ». Mais nous en vîmes paroître une si grosse troupe, la plupart armés de boucliers & d'une forte d'épées, que regardant notre situation d'un autre œil, je m'écriai : « Amis, » courons à la chaloupe, car si le passage nous » est coupé, il faut renoncer à toute espérance ». Nous prîmes notre course vers la chaloupe, & ceux qui ne purent y arriver assez-tôt se jettèrent dans l'eau pour s'y rendre à la nage.

» Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien n'étoit disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre; & tandis que nous nous empressions d'y entrer, les Insulaires nous suivant de près percèrent de leurs za-

gais plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tomboient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches & notre vieille épée. Le boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aidoit de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grappins, l'un à l'arrière & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au boulanger : Coupe le cableau. Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arrière, & mettant le cableau à l'étampord, je criai : Hache. Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent, & tirèrent la chaloupe vers la mer. Envain les Insulaires tentèrent de nous suivre dans l'eau, ils perdirent fond & furent contraints d'abandonner leur proie.

» Nous pensâmes à recueillir le reste de nos gens qui nageoient dans la rivière. Ceux qui n'avoient pas reçu de coups mortels rentrèrent à bord, & le ciel fit souffler aussitôt un vent forcé de terre, quoique jusqu'alors il eût été de mer. Il nous fut impossible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes jusqu'au large d'une seule bordée, avec une facilité surprenante à repasser le banc & les brisans qui nous avoient causé tant d'embarras à l'entrée de la rivière. Nos ennemis s'imaginant que nous y ferions

naufnage, s'étoient avancés jusqu'à la dernière pointe du cap, pour nous y attendre & nous massacrer. Mais le vent continua de nous être favorable, & l'avant de la chaloupe qui étoit fort-haut coupa les lames avec ce secours.

» A peine étions-nous hors de danger, qu'on s'aperçut que le brave boulanger qui nous avoit si bien défendus, avoit été blessé d'une arme empoisonnée. Sa blessure étoit au-dessus du nombril; les chairs étoient déjà d'un noir livide. Je les lui coupai jusqu'au vif pour arrêter les progrès du venin, mais la douleur que je lui causai fut inutile, il tomba mort à mes yeux, & nous le jettâmes dans les flots. En faisant la revue de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquoit seize, dont onze avoient été tués sur le rivage. Le sort des quatre malheureux qui étoient restés dans le village fut amèrement déploré. Rien n'étoit si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y purent être sensibles, & que c'étoit déjà fait de leur vie.

» Nous gouvernâmes vent arrière en rangeant la côte. Le reste de nos provisions consistoit en huit poules & un peu de riz; elles furent distribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à se faire

sentir, nous fûmes obligés de retourner à terre par une baie que nous découvrîmes. Des Insulaires qui étoient sur le rivage en grand nombre prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avons fait une trop funeste expérience de la barbarie de ces Sauvages, pour en espérer des vivres ; mais nous trouvâmes au moins de l'eau douce. Les rochers voisins nous offrirent des huîtres & des petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût, qu'ayant sauvé un chapeau plein de poivre que j'avois acheté dans le village où étoient restés nos quatre hommes, il nous servit à les assaisonner.

Après nous en être rassasiés, chacun en remplit ses poches, & nous rentrâmes dans la chaloupe, avec deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je proposai, en quittant la baie, de prendre un peu plus au large pour faire plus de chemin, & ce conseil fut suivi ; mais le vent qui commençoit à forcer nous fit essuyer pendant la nuit une grosse tempête. Cependant les craintes & la fatigue qu'elle nous fit essuyer devinrent une faveur du ciel : si nous eussions continué de ranger la côte, nous n'aurions pu nous défendre de relâcher près d'un autre aiguade qui se présente dans la même île ; nous y aurions trouvé des ennemis cruels qui s'é-

toient déclarés depuis peu contre les Hollandois, & qui en avoient déjà massacré plusieurs.

» A la pointe du jour, nous eûmes la vue de trois îles qui étoient devant nous. Nous prîmes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions point habitées; on se flattoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes étoit remplie de cette espece de roseaux qu'on nomme bambous, & qui sont de la grosseur de la jambe. Nous en prîmes plusieurs dont nous percâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de dessous; nous les remplîmes d'eau douce comme autant de tonneaux, que nous fermâmes avec des bouchons. Cet expédient nous fournit une bonne provision d'eau dans la chaloupe. Il y avoit aussi des palmiers dont la cîme étoit assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'île sans faire d'autre découverte.

» Un jour, me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pus résister à l'envie de monter au sommet, dans l'espérance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis dans ces parages. Il me sembloit que ce soin me regardoit particulièrement, & que tous nos infortunés avoient les yeux tournés sur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs

avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes orientales, & n'ayant ni bouffole ni autres instrumens de mer, je ne me trouvois capable de rien pour mettre fin à ces maux.

» Lorsque je fus au fommet de la montagne, mes regards se perdirent dans l'immense étendue du ciel & de la mer. Je me jettai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'adressai ma prière au ciel, avec des soupirs & des gémiffemens que je ne puis exprimer. Etant prêt à descendre, je jettai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crus voir sur ma droite que les nuées chassoient de terre, & que c'étoit cette raison qui rendoit l'horison si fin. Aussi-tôt je découvris deux hautes montagnes dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'esprit qu'étant à Hoorn, j'avois entendu dire à Guillaume Schouten, qui avoit fait deux fois le voyage des Indes orientales, qu'au cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroïssent bleues. Nous étions venus dans l'île en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à droite. Je voyois entr'elles une ouverture ou un vuide au travers duquel je ne découvrois pas de terre, & je n'ignorois pas que le détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans notre route.

» Je descendis plein de joie, & je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avois vu les deux montagnes. Elles ne paroissoient plus lorsque je lui en fis le récit, parce que les nuées avoient achevé de chasser. Mais j'ajoutai ce que j'avois appris à Hoorn de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y trouva de la vraisemblance. « Assemblons nos gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là ». Cette déclaration que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de l'eau, des bambous qu'ils avoient coupés & des cîmes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur; le vent étoit favorable à nos vues. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & pendant la nuit nous nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit nous appercûmes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque vaisseau, & que ce devoit être une caraque. Mais en approchant nous reconnûmes que c'étoit une petite île du détroit de la Sonde, appelée l'île *Dwars in de Weg*, c'est-à-dire, *qui traverse le chemin*. Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un second feu de l'autre côté, & diverses marques nous firent juger que c'étoit des pêcheurs.

» Le lendemain, à la pointe du jour, nous

mes arrêtés par un calme. Nous étions, sans le voir, sur la côte de Java. Un matelot étant monté au haut du mât, cria aussi-tôt qu'il découvroit de gros vaisseaux. Il en compta jusqu'à vingt-trois. Notre joie ne se peut exprimer; ce n'étoit que cris & sauts. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, & l'on nagea droit vers cette flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel, car nous serions allés à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à attendre, parce que le roi de cette contrée étoit en guerre avec notre nation; au lieu que, par une faveur admirable de la Providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos compatriotes & de nos amis.

» Ces vingt-trois vaisseaux étoient hollandois, sous le commandement de Frédéric Houtman d'Alcazar. Il se trouvoit alors dans sa galerie, d'où il nous observoit avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité de nos voiles, & cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya une chaloupe au-devant de nous pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisoient nous reconnurent. Nous avions fait voile ensemble du Texel, & nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol & moi, dans leur chaloupe, & nous conduisirent à bord de l'amiral, dont le vaisseau se nommoit la Vierge

de Dordrecht. Nous lui fûmes auffi-tôt présentés. Après nous avoir marqué la joie qu'il avoit de nous revoir, jugeant fans explication quel étoit le plus preffant de nos besoins, il fit couvrir sa table & s'y mit avec nous. Lorsque je vis paroître du pain & les autres viandes, je me sentis le cœur si ferré que mes larmes inondèrent mon visage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos compagnons d'infortune, qui arrivèrent presqu'auffi-tôt furent distribués sur tous les autres vaisseaux de la flotte.

» L'amiral se fit raconter toutes nos aventures, qu'il écouta avec le plus grand étonnement; ensuite il nous fit embarquer dans un yacht pour nous rendre à Batavia. Nous étions encore au nombre de cinquante, & nous y fûmes rendus le lendemain. Les amis que nous avons retrouvés sur la flotte m'avoient fourni des vêtemens & à tout mon équipage. Notre entrée dans la ville se fit en fort bon ordre. Nous nous présentâmes à l'hôtel de *Jean Pieterfz Coen*, général de la Compagnie, qui n'avoit point été encore informé de notre arrivée, mais qui nous reçut favorablement lorsque nous nous eûmes fait connoître. Il fallut satisfaire sa curiosité par un long récit; ce que je fis d'abord en peu de mots en ces termes : « Seigneur général, » nous partîmes le 28 Décembre 1618 du Texel,

« dans le navire nommé la Nouvelle-Hoorn ; nous approchâmes du détroit de la Sonde , étant par la hauteur de cinq degrés & demi ; là , le feu prit à notre vaisseau le 19 Novembre 1619 ; là nous sautâmes ». Ensuite m'arrêtant au détail de toutes les circonstances de notre malheur , je lui expliquai comment il étoit arrivé , combien nous avions perdu de gens , comment je sautai avec ce navire , & comment le Ciel m'avoit conservé avec un seul jeune-homme.

« Le général , fort attentif à ma narration , me dit froidement , après avoir entendu le reste de nos aventures : « Que faire à cela ? C'est un grand malheur..... Ensuite il dit à un de ses domestiques : Apporte la coupe d'or »..... Il y fit verser du vin d'Espagne , en disant : « Capitaine , je vous souhaite plus de bonheur ; je bois à votre santé..... Il ajouta : Demeurez ici , vous dînez avec moi. J'ai dessein de partir cette nuit pour me rendre devant Bantam , afin de pouvoir mieux donner mes ordres à notre armée. Pour vous , demeurez ici jusqu'à ce que je vous mande ou que je sois de retour ». Il but aussi à la santé de Rol.

« J'eus encore quelques entretiens avec lui. Il partit effectivement la nuit pour Bantam. Pendant son absence , nous continuâmes à manger à sa table , suivant ses ordres , pendant huit jours. Enfin

l'occasion se présenta de nous employer ; il n'attendit point que nous le fissions souvenir de sa promesse. Il me manda auprès de lui devant Bantam ; j'y reçus la commission de capitaine du vaisseau *le Bergerboot*. Deux jours après , il nomma aussi Rol pour exercer les fonctions de commis ou marchand sur le même vaisseau. Notre joie fut complète de nous trouver rejoints dans ce navire, avec les mêmes commandemens que nous avions eus sur la Nouvelle-Hoorn ».

Nous abrègerons , ou plutôt nous ne ferons qu'indiquer les événemens qui précédèrent le retour de Bontekoé dans sa patrie ; il désespéra encore plus d'une fois de la révoir.

Le vaisseau *le Bergerboot*, dont il venoit d'être fait capitaine , étoit court & portoit trente-deux piéces de canon. Il étoit chargé de viande , de lard , de riz & de munitions de guerre pour ravitailler les forts-hollandois , & principalement ceux des îles Moluques. Deux autres navires, *le Neptune* & *l'Etoile du matin*, avoient reçu le même ordre , & étoient chargés de même. Ces trois vaisseaux partirent de conserve dans les premiers jours de l'année 1620.

Bontekoé rapporte ensuite dans son journal (*) ce qui lui arriva dans le cours de son voyage : il en finit le détail , en disant qu'ayant touché à l'île d'Amboine , Rol y obtint le gouvernement du fort de Batfien ; qu'il l'y laissa & continua de visiter les Moluques pour les fournir de provisions ; qu'ensuite le desir de faire ses derniers adieux à Rol le ramena à Batfien. Bontekoé en reçut environ cent lastes de cloux-de-girofle , qui furent chargés en retour sur son vaisseau , pour les magasins de la Compagnie. La séparation de ces deux amis fut triste ; ils s'embrassèrent avec peu d'espérance de se revoir jamais , & en répandant des larmes au souvenir des infortunes qu'ils avoient souffertes ensemble. Rol mourut quelque tems après à Maleïe.

De retour à Batavia, Bontekoé rendit compte de son voyage au général Coen , qui lui reconnoissant de l'activité & de l'intelligence , le chargea successivement de deux autres commissions auxquelles il employa deux années entières. Enfin il fut nommé pour une expédition des Hollandois contre les Chi-

(*) Le reste du Journal de Bontekoé renferme 114 pages, dans le huitième volume du Recueil des Voyages pour l'établissement de la Compagnie hollandoise des Indes orientales. Voyez pages 307 & suivantes.

mois & les Portugais de Macao. Son vaisseau étoit le *Groningue*. *Corneille Reyertsz* avoit le commandement général de la flotte, qui étoit composée de huit vaisseaux de guerre & de plusieurs yachts. Ils appareillèrent de Batavia le 10 d'Avril 1622.

Cette expédition fut longue & meurtrière ; *Bontekoé* ne rentra dans le port de Batavia que le 2 d'Avril 1624. Il fut encore employé à quelques commissions pour le service de la Compagnie, dans les îles entre Batavia & Bantam. Enfin, dans les derniers mois de l'année il faisoit l'occasion de repasser en Europe. On équipoit alors à Batavia, la *Nouvelle-Hollande*, le *Goude* & le *Middelbourg*, pour aller en Perse, & ensuite faire route vers les Provinces-Unies. *Bontekoé* demanda au général *Carpentier*, qui avoit succédé à *Coen*, la permission de partir sur un de ces trois bords, elle lui fut accordée, avec la commission de capitaine de la *Nouvelle-Hollande*, qui étoit un fort beau navire. L'amiral *Reyertsz*, qui revint de *Piscadore* vers le même tems, dans la résolution de retourner aussi en Europe, obtint le commandement de ces trois vaisseaux, & monta celui de *Bontekoé*. Ils mirent à la voile le 6 de Février 1625 (*), destinés tous

(*) L'Auteur du Recueil des Voyages pour l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, a donné

deux à des infortunes qui causèrent la mort de l'un, & rendirent le retour de l'autre presque aussi funeste que son arrivée dans les Indes.

Cinq semaines étoient à peine expirées, que Reyertsz tomba malade, & que la situation des trois vaisseaux devint très-critique, par une tempête furieuse qui dura long-tems. Le Goude fut englouti dans les flots avec tout l'équipage; la Nouvelle-Hollande ne dut sa conservation qu'à l'habileté de son capitaine; à l'égard du Middelbourg entièrement démâté, il fut regrée par Bontekoé; ensuite ils se séparèrent pour ne se plus revoir.

Le 30 Mars, Bontekoé mouilla à l'île de Madagascar, dans la baie de Saint-Louis; il y fut nécessité, tant pour donner du soulagement aux

ici dans une erreur qui a été copiée par M. l'Abbé PRÉVOST, en plaçant le départ de Bontekoé au 6 Février 1624. Il est visible, d'après THEVENOT & la date de l'instruction donnée à Bontekoé à bord du vaisseau la Bonne-Espérance, qu'ils se sont trompés tous deux; Bontekoé n'étant revenu de l'expédition de la Chine qu'au mois d'Avril 1624, & ayant été chargé depuis son retour de plusieurs commissions qui le retinrent aux Indes jusqu'au commencement de l'année 1625; d'ailleurs, son voyage pour le retour en Europe auroit duré près de deux ans.

malades , que pour radouber le vaisseau qui avoit été extrêmement maltraité par la violence de la tempête. Onze jours après qu'on eut jetté l'ancre, Reyertsz , dont la maladie n'avoit fait qu'augmenter depuis la disgrâce de ses trois vaisseaux , mourut dans l'amertume de son chagrin. La Compagnie perdit en sa personne un officier actif & très-expérimenté. La mort de l'amiral toucha sensiblement Bontekoé ; il lui rendit les honneurs funebres , avec le plus d'appareil qu'il put dans la situation où il se trouvoit.

Le 25 d'Avril 1625 , la Nouvelle-Hollande , après avoir été aussi bien réparée qu'elle pouvoit l'être en cet endroit , & avoir fait une grosse provision d'eau , de limons & d'oranges , mit à la voile par un assez beau tems qui dura jusqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent si furieux , que le vaisseau fut le jouet de la mer irritée jusqu'au 6 de Juin. Bontekoé commençoit à perdre l'espérance de pouvoir doubler le Cap , & délibéroit même de retourner à Batavia , lorsqu'emporté contre le vent même , par la force des courans , il fut surpris de l'avoir doublé sans s'en être aperçu.

Le reste de la navigation ne fut qu'un mélange d'événemens ordinaires , à l'exception de deux ou trois que nous rapporterons d'une manière moins abrégée.

abrégée. Ce n'est qu'à regret que nous quittons le journal d'un chef aussi actif que prudent.

La joie de l'équipage de la Nouvelle-Hollande ne fut pas médiocre, d'avoir passé ce retoutable Cap sans s'en douter. Bontekoé, qui ne pouvoit revenir de son étonnement, profita de sa bonne fortune en dirigeant son cours vers l'île de Sainte-Hélène qu'il découvrit le 14 Juin. Lorsqu'il eut rangé la côte en s'approchant de la vallée de l'église, il apperçut par le travers de cette vallée une caraque espagnole à la rade. Malgré le désordre de son vaisseau, Bontekoé fit tous ses efforts pour s'avancer vers la caraque & pour aller brusquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme masse portant trop haut, il auroit pu la joindre & la prendre facilement. Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes s'opposèrent à son dessein, & donnèrent le tems aux Espagnols de touer la caraque, de débarquer du canon & de dresser des batteries sur le rivage.

Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mousquet de ce gros bâtiment, ils armèrent leur chaloupe & l'envoyèrent aux Espagnols avec un pavillon de paix. A la vue de cette manœuvre, les Espagnols firent avancer aussi leur chaloupe entre les deux navires. Ils demandè-

rent d'où venoit le vaisseau hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ses conferves il les attendoit incessamment. Leur réponse ne fut pas moins civile lorsqu'on leur demanda aussi d'où ils venoient; ils dirent que c'étoit de Goa. Le patron Hollandois leur demanda ensuite la permission de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers il les en regardoit comme les maîtres; il ajouta qu'on se retireroit après avoir rempli les tonneaux. Les Espagnols pour dernière réponse, les traitèrent avec les plus grandes marques de mépris, en proférant plusieurs injures, & en les appelant canaille, *Anda Pietro, anda canaglia.*

Cette nouvelle qui fut rapportée aussi-tôt par la chaloupe, irrita extrêmement l'équipage. Bontekoé crut devoir assembler le conseil. Le résultat fut d'envoyer demander une seconde fois la liberté de faire de l'eau, & de laisser le tems d'une horloge aux Espagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obstinoient dans leur refus, il fut arrêté qu'on iroit les attaquer. La chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un moine qu'on reconnut à ses habits. Le patron Hollandois ayant renouvelé ses propositions, ne reçut que des outrages pour réponse. A son retour, Bontekoé fit

sonner la cloche & commencer la prière. On mit des horloges de demi-heure sur les cabestans ; lorsqu'elles furent écoulées , le canon hollandois fit un feu épouvantable sur la caraque. Elle étoit à la juste portée des coups. Son château d'avant paroissoit aussi haut que les hunes de la misène hollandoise. L'effet des bordées de la Nouvelle-Hollande fut tel , qu'on entendit le craquement des planches qui étoient brisées par les boulets.

Le feu de la caraque cessa bientôt ; mais la batterie que les Espagnols avoient élevée sur le rivage tiroit continuellement , & presque tous les coups portoient ; ils blessèrent quelques-uns de l'équipage hollandois , entr'autres le second charpentier qui eut la jambe cassée. Bontekoé craignant d'être coulé à fond , prit le parti de se faire touer derrière quelques rochers ; cette manœuvre ne fut achevée qu'au commencement de la nuit , & mit le vaisseau à couvert de la batterie qu'on redoutoit. Le conseil fut ensuite assemblé , & on s'informa de la quantité d'eau qui restoit à bord. Par le calcul qu'on fit de celle qui restoit pour la pour la consommation du passage de la ligne & du reste de la route , on trouva qu'il ne falloit compter que sur quatre demi-septiers d'eau par jour pour chaque homme. Les officiers demandèrent alors aux matelots s'ils vouloient se contenter de

cette provision jusqu'en Hollande , ou se battre en désespérés pour chasser les ennemis de l'aiguade. Les voix furent recueillies. On conclut que le voyage seroit continué dans la situation où étoit le vaisseau. Bontekoé fit aussi-tôt lever l'ancre.

Le jour commençoit à paroître. Les Espagnols voyant qu'on faisoit nager le vaisseau par la chaloupe , se rassemblèrent sur le rivage , & firent plusieurs décharges de mousquet qui incommodèrent extrêmement la manœuvre. Cependant on vint à bout de s'éloigner , avec beaucoup de peine & de danger. Bontekoé avoue qu'une heure de retard l'auroit exposé à perdre beaucoup de monde. Mais il se crut vengé , en apprenant dans la suite , par les dépêches qu'on reçut de six vaisseaux hollandois qui avoient relâché au même lieu , que la caraque avoit péri des suites de ce combat ; les six vaisseaux avoient vu du moins une caraque coulée bas. Ceux qui les montoient n'avoient pu , de même que Bontekoé , faire de l'eau , parce que les Espagnols qui avoient enlevé toute la cargaison de leur navire , s'étoient retranchés sur le rivage avec toute leur artillerie , & étoient à couvert du feu des Hollandois.

La navigation de la Nouvelle-Hollande ne fut plus traversée , si ce n'est que par quelques bru-

mes ou grains. Enfin, le 15 d'Octobre on découvrit la terre, qui fut bientôt reconnue pour l'Irlande. Bontekoé entra dans le port de Kingfalé, mais avec quelque défiance, parce qu'on y apperçut un vaisseau de guerre anglois, & qu'il n'ignoroit pas que la Compagnie étoit en mauvaise intelligence avec l'Angleterre. Bontekoé, toujours prudent, fit mouiller l'ancre au large de lui, & ne souffrit point que les gens de l'équipage quittassent le vaisseau en trop grand nombre. Cependant il fut rassuré par le capitaine lui-même, qui déclara qu'il n'avoit point ordre de l'attaquer. « Cette » déclaration, dit Bontekoé, ne me mettoit point » l'esprit en repos. Je l'invitai à un grand repas à » terre, où nous fîmes bonne chère & bûmes largement. Dans la gaîté du repas, lorsque je le » vis en état de s'expliquer avec franchise, je le » pressai de me dire s'il n'avoit point d'ordre de » nous attaquer. Il me répondit que non; qu'à la » vérité, depuis que nous étions entrés dans le » port, il en avoit donné avis en Angleterre, mais » qu'il n'avoit reçu aucune réponse ».

L'inquiétude de Bontekoé cessa bientôt entièrement, par l'arrivée de deux vaisseaux de sa nation qui avoient été envoyés pour lui servir d'escorte. Il n'eut à combattre que l'incontinence & l'ivrognerie de ses gens. La plupart étoient descendus à

Kingfale. Ses ordres réitérés n'étant point capables de les rappeler à bord, il prit le parti d'aller parler au maire de la ville, qui lui dit qu'il ne savoit aucun moyen d'obliger les matelots à regagner leur bord. Bontekoé ne se rendit point; il imagina de rendre visite à la femme de ce magistrat, & de lui présenter une piece de toile. Ce présent rendit le mari plus traitable. Ils concertèrent ensemble, dans une seconde visite, qu'il seroit publié par toute la ville, au son du tambour, que tout ce qui seroit avancé aux matelots du vaisseau des Indes orientales, au-dessus de sept schelings, seroit perdu pour les créanciers. Cette ruse réussit. Il n'y avoit pas un matelot qui ne dût plus de sept schellings : on les pressa de payer, & on ne voulut plus leur rien fournir qu'en payant. Ils se rendirent auprès de Bontekoé, pour obtenir de quoi faire leur dépense & la continuer encore quelque tems. Au lieu de leur répondre, il fit lever l'ancre, à la vue de ceux qui étoient encore à terre, & sortant de la passe, il mit le cap à la mer. Alors ceux qui étoit encore à la ville se jetèrent avec empressement dans des barques & canots pour rejoindre le vaisseau; ils étoient accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances furent payées sur le compte de leurs débiteurs. Cependant trois ou quatre des matelots

restèrent à Kingale; ils avoient donné des promesses de mariage à des filles qu'ils épousèrent dans la suite. Bontekoé continua sa route avec ses deux navires d'escorte, & entra heureusement dans un port de Zélande, le 15 de Novembre 1625. En débarquant, il bénit le ciel de l'avoir délivré de tant de périls pendant un voyage de sept ans.

Son dessein étoit de finir sa relation à son retour dans sa chère patrie, mais jugeant qu'on doit s'intéresser au Middelbourg, qu'il avoit abandonné dans un triste état, il donne quelques explications sur le sort de ce malheureux vaisseau.

En partant de Madagascar, Bontekoé s'étoit flatté, mais vainement, de retrouver le Middelbourg à l'île de Sainte-Hélène. Dans la suite, le capitaine Bierenbroote, ayant relâché au cap de Bonne-Espérance à son retour des Indes, y trouva des lettres que les officiers du Middelbourg y avoient laissées, suivant l'usage. Ils informoient leurs compatriotes qu'ils avoient fait des efforts inutiles pour rejoindre la Nouvelle-Hollande à la baie de Saint-Louis; qu'ayant dérivé jusqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation. On lisoit aussi dans les mêmes lettres quelques circonstances de leur séjour au Cap. Depuis ce tems-là, on n'a rien

appris d'eux par les voies du commerce hollandois ; on a seulement su par des lettres de Lisbonne , que le Middelbourg s'étant rendu à la baie de Sainte-Hélène , avoir été attaqué par deux caraques portugaises , contre lesquelles il s'étoit si vigoureusement défendu , qu'il avoit mis le feu à l'une d'elles par un boulet de canon. Les Portugais craignant pour eux-mêmes , finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proie.

Bontekoé conclut que , n'ayant pas eu d'autres lumières sur la fortune du Middelbourg , on ne fauroit douter qu'il n'ait été enseveli dans le sein des flots , soit par la violence des tempêtes , soit pour avoir été désemparé dans son combat contre les Portugais.

N O T E S.

(1) *LE DÉTROIT DE LA SONDE* est situé dans la mer des Indes sous les cinq & sixième degrés de latitude méridionale ; il est formé par les îles de Sumatra & de Java qu'il sépare. Ces deux îles avec celles de Borneo , de Bali , de Madura , de Banca , & plusieurs autres petites , sont appelées les îles de la Sonde ; elles sont situées

au couchant des Moluques & autour de l'équateur. La navigation est fort difficile dans le détroit de la Sonde, à cause des bancs & des écueils qui s'y trouvent. Batavia, célèbre établissement des Hollandois dans l'île de Java, est le centre de leur commerce des Indes orientales.





N^o 7.

RELATION

Du Naufrage du Vaisseau Hollandois le Batavia, commandé par FRANÇOIS PELSART, sur les roches de Frédéric Outhman, près les côtes de la Concorde, dans la Nouvelle-Holande, en 1630 ().*

FRANÇOIS PELSART, Hollandois, a rendu son nom fameux dans l'histoire des navigations aux extrémités du globe. Il est cité pour un des premiers Européens, qui ont abordé à la Terre australe; mais ce marin est bien plus digne de la sensibilité, & même de l'admiration du lecteur, par l'intelli-

(*) Le journal de Pelsard, traduit en françois par Melchisedech THEVENOT, garde de la bibliotheque du roi, est imprimé dans sa Collection des Voyages, Tome premier; Paris, 1663. M. le Président DES BROSSES l'a aussi inféré, mais en abrégé, dans son Histoire des naviga-

gence & la fermeté qu'il a montrées dans la circonstance malheureuse de son naufrage.

Le journal du voyage de Pelfart, publié successivement à Amsterdam, à Londres & à Paris, a été lu avec beaucoup d'avidité dans le dernier siècle. Nous le rendrons encore plus intéressant aujourd'hui, en le faisant suivre par une exposition sommaire des anciennes & nouvelles découvertes dans le vaste Continent austral.

Les directeurs de la Compagnie hollandoise des Indes orientales, animés par l'heureux retour, en 1629, de cinq vaisseaux commandés par le général Carpentier, & richement chargés, expédièrent la même année, une flotte de onze vaisseaux, dans la même vue. *Le Batavia*, sous le commandement de François Pelfart, habile marin, étoit du nombre de ces vaisseaux. Son équipage étoit de près de trois cens personnes, en y comprenant les passagers & quelques femmes & enfans; sa cargaison étoit très-considérable.

La flotte partit du Texel le 28 Octobre 1628;

ditions aux Terres australes, premier volume. *Paris*, 1756. On le trouve encore dans l'Histoire générale des voyages, par M. l'Abbé PRÉVOST, tome II, in4°. *Paris*, 1753.

le journal du voyage jusqu'au Cap de Bonne-Espérance , n'est remarquable par aucun événement extraordinaire ; mais en approchant du Cap , une violente tempête dispersa tous les vaisseaux qui avoient été de conserve jusqu'alors. Pelsart fort inquiet du sort des autres , gouvernoit , après la tempête passée , pour les rejoindre & continuer sa route , lorsque le 4 de Juin 1630 , il fut porté pendant la nuit sur des rochers appelés par les Hollandois les *Abrolhos* , ou roches de *Frédéric Outhman*. Cet écueil tient à la Nouvelle-Hollande près de la côte de la Concorde , dans la terre australe ; il se trouve à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude du sud. Le capitaine étoit alors au lit , très-incommodé d'une maladie de langueur. Il crut sentir , au mouvement extraordinaire du vaisseau , qu'il touchoit. La frayeur le fit lever aussi-tôt & courir sur le tillac.

Toutes les voiles étoient hautes , & la route étoit nord-est au nord. La lune qui étoit sur l'horizon laissoit appercevoir dans l'éloignement une écume fort épaisse. L'inquiétude de Pelsart augmentant , il appelle le pilote & lui reproche que sa négligence va les exposer à périr. Celui-ci s'excuse , en disant qu'il a fait bon quart ; qu'il avoit remarqué de loin la blancheur de cette écume , & que son matelot lui avoit répondu , lorsqu'il avoit de-

mandé ce que c'étoit , qu'elle provenoit des rayons de la lune. Pelfart lui demanda alors en quel endroit du monde se trouvoit le vaisseau ; le pilote lui répondit : « Dieu seul le fait ; nous sommes sur un banc inconnu ».

Dans cette extrémité on jetta la sonde ; il se trouvoit à l'arrière du vaisseau dix-huit pieds d'eau, & à l'avant beaucoup moins. Un danger si pressant avoit rassemblé les officiers : on ne vit point l'autre parti à prendre que d'alléger le vaisseau, dans l'espérance qu'il se remettrait plus aisément à flot. Sur le champ on l'arrête avec une ancre, & on se met en devoir de jeter tous les canons à la mer.

Tandis que les matelots étoient occupés de ce travail, il survint un orage de pluie & de vent ; ce fut alors que les Hollandois connurent tout le danger où ils étoient, & qu'ils se virent environnés de bancs & de rochers contre lesquels le vaisseau heurtoit à chaque instant. On résolut de couper le grand mât, qui ne servoit qu'à augmenter les secouffes du vaisseau. Malheureusement, quoiqu'on eût observé de le couper vers le pied, il fut impossible de le dégager des manoeuvres. On n'appercevoit point de terre que la mer ne couvrît à l'exception d'une île, que l'on jugeoit à l'œil être éloignée de trois lieues, & de deux autres plus

petites , ou plutôt deux rochers qui paroïssent plus proches. Le pilote qui fut envoyé pour les reconnoître , assura que la mer ne les couvroit point , mais qu'entre tant de bancs & de rochers l'accès en seroit fort difficile. On résolut néanmoins d'en courir les risques , & de faire porter d'abord à terre les femmes , les enfans & les malades , dont les cris & le désespoir n'étoient propres qu'à faire perdre courage aux matelots. Ils furent embarqués avec beaucoup de diligence dans la chaloupe & dans l'esquif.

Vers dix heures du matin on s'aperçut que le vaisseau étoit entr'ouvert. Pelsart fit redoubler les efforts pour porter de la soûte sur le tillac le pain & les autres alimens. L'eau fut négligée , parce qu'on ne s'imaginoit pas qu'on en manqueroit à terre. L'auteur de la relation n'a pu taire à ce sujet dans son journal , la brutalité d'une partie des matelots Hollandois. Dans un état si désespéré , dit-
» il , ils ne pensèrent qu'à se gorger de vin , parce
» qu'il étoit à l'abandon. Aussi ne put-on faire
» que trois voyages avant la nuit , & porter au
» rivage environ cent quatre-vingt personnes , vingt
» barrils de pain , & quelques petits barrils d'eau ». Ces provisions furent même dissipées par l'équipage , à mesure qu'elles arrivoient dans l'île. Pelsart s'y rendit pour arrêter le désordre. Cette attention

fut d'autant plus importante dans cette triste circonstance , qu'elle servit à lui faire connoître que l'île étoit sans eau. Il se remit en mer , & revenoit avec une vive impatience pour en faire transporter , avec les plus précieuses marchandises du vaisseau , lorsqu'un grand vent & les flots soulevés l'obligèrent de relâcher au lieu d'où il étoit parti. En vain tenta-t-il plusieurs fois de retourner à bord , la mer brisoit si rudement contre le vaisseau , qu'il lui fut impossible d'aborder. Un matelot s'étant jeté à la nage pour le venir joindre & lui représenter le besoin que ses gens avoient de son secours , il renouvela plusieurs fois les mêmes efforts. Mais désespérant de surmonter la force des vagues , il se vit réduit à renvoyer le matelot par la même voie , avec ordre de faire ramasser toutes les planches qui se trouveroient sur le vaisseau , de les attacher ensemble & de les jeter dans les flots , afin qu'on pût les repêcher pour en faire des nageoires à la chaloupe ou à l'esquif. Cependant l'orage augmentoit , & la perte de sa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les malheureux qui imploroient son assistance , il fut contraint de retourner à l'île , & de laisser , avec une vive douleur , son lieutenant & soixante-dix personnes dans le péril le plus éminent.

Ceux qui s'étoient crus heureux de pouvoir pas-

fer dans l'une ou l'autre des deux îles, n'y étoient guère en meilleure situation. En vérifiant la quantité de leur eau, ils n'en trouvèrent dans la petite île qu'environ cinquante pintes pour quarante personnes dont leur troupe étoit composée. Il y en avoit moins encore dans la grande île, où le nombre des malheureux étoit de cent quatre-vingt. Pelfart ayant relâché dans la première, on lui représenta la nécessité d'employer la chaloupe & l'esquif à chercher de l'eau dans les îles voisines. Il en reconnut la nécessité; mais il déclara qu'il ne pouvoit prendre cette résolution sans l'avoir communiquée à ceux de la grande île, qui tomberoient autrement dans le dernier désespoir, en voyant éloigner la chaloupe & l'esquif.

Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuse idée, dans la crainte où l'on étoit qu'il ne fût retenu dans la grande île. Cependant, lorsqu'il eut déclaré qu'il périroit plutôt à la vue de son vaisseau, que de laisser la plus grande partie de son équipage & de ses amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter sa résolution. L'esquif approcha heureusement de la grande île; mais ceux qui accompagnoient Pelfart, lui dirent qu'ils ne lui permettroient pas de descendre à terre, & que s'il avoit quelque chose à communiquer à l'autre troupe, il pouvoit crier
pour

pour se faire entendre. Il s'efforça inutilement de se jeter dans l'eau pour gagner le rivage; on le retint avec tant d'obstination, que se voyant forcé de suivre la loi qu'on lui imposoit, il prit le parti de jeter ses tablettes dans l'île, après y avoir écrit qu'il partoît avec l'esquif pour aller chercher de l'eau dans les terres que la pitié du Ciel pouvoit lui faire rencontrer.

Il en chercha d'abord le long des rochers & sur les côtes de plusieurs autres petites îles; mais s'il en trouva dans des creux de terre ou de roc, l'eau de la mer qui brisoit continuellement contre ces écueils s'y étoit mêlée, & la rendoit inutile pour ses besoins. Il fallut retourner à la petite île, pour y faire de quelques mauvaises planches une espece de pont à la chaloupe, car on ne pouvoit entreprendre une plus longue navigation avec un bâtiment découvert. Pelfart, ayant fait approuver ses résolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choisit pour l'accompagner. Il prit hauteur; elle se trouva de vingt-huit degrés treize minutes. Bientôt il eut la vue d'une côte qu'il prit pour la terre-ferme, à six milles, suivant son estime, au nord-quart-d'ouest du lieu de son naufrage. La sonde lui donna vingt-cinq & trente brasses d'eau. Comme la nuit s'approchoit, il s'éloigna le soir de la côte; mais s'en étant rapproché à la pointe du

jour, il n'en étoit vers neuf heures qu'à trois milles. Elle lui parut basse, sans arbres & pleine de rochers, à-peu-près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite anse dont le fond n'offroit que des sables. Le tems qui étoit fort gros ne lui permit pas d'y entrer.

Le jour suivant, 10 de Juin, il se tint dans le même parage en variant ses bordées; mais la mer ne cessant pas d'être fort orageuse, il se vit dans la nécessité d'y jeter une partie de ses provisions qui l'empêchoient de faire tirer l'eau dont la chaloupe se remplissoit continuellement. Le vent s'étant appaisé, il fit route le lendemain au nord, sans oser s'engager dans les brisans qui lui faisoient craindre l'approche de la terre. Le 12, la hauteur se trouva de vingt-sept degrés. Il suivit la côte avec vent sud-est, mais toujours avec défiance, parce qu'elle étoit fort escarpée & qu'il n'y voyoit aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le pays lui parut fertile & couvert d'herbes. Le 13, il trouva vingt-cinq degrés quarante minutes de hauteur, d'où il conclut que le courant l'avoit porté vers le nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ses efforts pour aborder. La côte étoit composée de rochers rouges d'une même hauteur, sans terre & sans sable qui parussent former un rivage.

Le 14, à vingt-quatre degrés, la marée qui portoit beaucoup vers le nord permit encore moins de chercher une descente. Cependant Pelfart ayant apperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer aussi-tôt les rames pour s'approcher du lieu d'où il la voyoit partir. Il se promit de l'eau dans un canton qui devoit être habité par des hommes. Mais la côte étoit inaccessible, & la mer si grosse qu'il perdit l'espérance d'en pouvoir approcher. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, six de ses hommes se fiant à leur adresse, sautèrent dans les flots, & gagnèrent enfin la terre avec beaucoup de peines & de dangers, tandis que la chaloupe s'arrêta sur son ancre, à vingt-cinq brasses de fond. Ils employèrent tout le jour à chercher de l'eau, & dans leur course ils apperçurent quatre hommes qui s'avançoient vers eux le ventre à terre, c'est-à-dire, en marchant sur les pieds & les mains comme des animaux. Ils ne les reconnurent pour des créatures humaines, qu'après les avoir effrayés par quelques mouvemens qui les obligèrent de se lever pour prendre la fuite. On les apperçut alors de la chaloupe même. Ces Sauvages sont noirs & tout-à-fait nuds. Les six Hollandois n'ayant pu découvrir aucune trace d'eau, rejoignirent Pelfart à la nage, blessés & meurtris du choc des vagues & des rochers.

On leva l'ancre, & malgré la crainte des brifans on continua de fuivre la côte.

Le 15, on découvrit un cap, & vers sa pointe un récif ou chaîne de rocher qui s'avançoit d'un mille en mer. Pelfart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces écueils, parce que la mer y paroiffoit peu agitée; mais il n'y trouva qu'un cul-de-fac dont l'enfoncement n'avoit aucune sortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver par degrés que deux pieds d'eau, & beaucoup de pierres; mais cette côte offrant un rivage de sable d'un mille de largeur, il y descendit pour y faire creufer des puits. L'eau n'en étoit pas moins falée que celle de la mer. Cependant on trouva dans les creux des rochers un reste d'eau de pluie, qui fut d'un extrême foulagement pour des malheureux qui périffoient de foif, & qui n'avoient eu depuis plusieurs jours qu'un demi-septier pour ration. Ils en recueillirent pendant toute la nuit environ cent cinquante pintes. Ils jugèrent que les Sauvages étoient venus nouvellement dans cet endroit, par des cendres & des coquilles (*) qu'ils y trouvèrent.

L'espérance de recueillir une plus grande quan-

(*) La traduction de THEVENOT porte, au lieu de coquilles, des restes d'écréviffes.

tité d'eau dans les rochers, leur fit braver tous les dangers de cette côte. Ils retournèrent à terre le 16, avec si peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employoient-ils la sonde. Mais comme il n'avoit pas plu depuis long-tems, leur attente fut trompée; tout étoit sec dans les plus profondes ouvertures des rochers. La terre qu'on découvroit au-delà ne promettoit pas plus d'eau; c'étoit une campagne rase, sans herbes & sans arbres, où l'on ne voyoit que des tas de fourmillières, ou plutôt des especes de ruches que ces animaux fabriquent pour leur retraite, & la plupart si grandes, qu'on les prendroit de loin pour des huttes d'Indiens. Les mouches étoient en si grand nombre, que Pelfart & ceux qui l'accompagnoient furent fort embarrassés à s'en défendre. Ils virent à la portée du mousquet huit Sauvages, chacun un bâton à la main, qui prirent la fuite à leur approche.

Enfin, désespérant de trouver de l'eau, ils sortirent du récif dans la résolution d'abandonner cette côte. Ils s'étoient flattés de rencontrer la rivière de Jacob Remmesens; mais se trouvant à vingt-deux degrés dix-sept minutes, & un vent de nord-est qui devenoit fort violent ne leur faisant envisager que de plus grands dangers, ils considérèrent que le meilleur usage qu'ils eussent à faire de la petite provision d'eau qu'ils avoient recueillie, étoit pour

se rendre promptement à Batavia, où ils espéroient ; par le récit de leur malheur , procurer des secours plus utiles que toutes leurs recherches à ceux qu'ils avoient laissés dans les îles.

Le 17 , à cent milles du lieu de leur naufrage ; ils mirent à la voile au nord-est. Pelfart nous a conservé le journal exact de la traversée , qu'il fit en quinze jours , des roches d'Outhman à Batavia. On y voit qu'elle auroit été plus rapide s'il n'avoit été souvent contrarié par les vents & le calme. Cependant cet obstacle n'étoit point le plus inquiétant pour lui & son équipage ; ils avoient peu d'eau , & elle se corrompoit tous les jours. La crainte de la soif, ce pressant besoin de l'homme , leur fit perdre beaucoup de tems à en chercher. Enfin , au moment où elle alloit manquer totalement, ils trouvèrent une eau limpide & courante qui renouvela leur provision.

Une autre rencontre qu'ils firent quelques jours après , leur parut d'un heureux augure pour le succès de leur voyage. A la vue des côtes de Java, & presque à la chute du jour , ils apperçurent une voile derrière eux ; on reconnut bientôt , avec la plus grande satisfaction , qu'elle tenoit la même route. Sur le champ ils jettèrent l'ancre , résolus de l'attendre.

Le lendemain , aux premiers rayons du soleil ;

Pelfart fit ramer vers ce vaisseau; il étoit Hollandois & accompagné de deux autres, tous les trois appartenans à la Compagnie. Pelfard aborda le principal, & fut reconnu par un conseiller de Batavia, nommé Ramburgh. Le récit de leur infortune, & plus encore le motif qui avoit fait entreprendre à Pelfart une course si périlleuse, le touchèrent sensiblement; il promit d'appuyer ses sollicitations au conseil de Batavia, & le retint auprès de lui jusqu'au débarquement. A leur arrivée, Pelfart & son équipage pensèrent moins à se reposer de leurs fatigues qu'à solliciter pour ceux qu'ils avoient abandonnés.

Cependant il se passoit une horrible scène dans les trois îles où ils avoient laissé cette malheureuse troupe. Le sous-commis du vaisseau, qui avoit été apothicaire à Harlem, & qui se nommoit Jérôme *Cornelis*, avoit médité dans le cours du voyage, dès les côtes d'Afrique, avec le pilote & quelques matelots, de se rendre maîtres du vaisseau pour exercer la piraterie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de se rendre à terre, il passa deux jours sur le grand mâât qui flottoit, & lorsqu'il ne s'attendoit plus qu'à la mort, une vergue que le vent lui amena servit à le faire arriver dans une des îles. Il devoit commander dans l'absence de Pelfart. Loin d'être porté par le malheur commun,

à se repentir de ses perfides desseins, il crut que c'étoit une occasion de les exécuter, & que s'il pouvoit se rendre maître de ce qui étoit resté de l'équipage, il lui seroit aisé de surprendre le commandant lorsqu'il arriveroit avec le secours qu'il étoit allé chercher à Batavia, & même de se saisir de son vaisseau. Mais il falloit se défaire de ceux qu'il craignoit de trouver opposés à son projet.

Avant que de tremper ses mains dans le sang, il fit signer à ses complices une promesse par laquelle ils s'engageoient à suivre aveuglément ses ordres. La plus grande partie de l'équipage se trouvoit dans l'île où il étoit; un triste pressentiment l'avoit déjà fait nommer le cimetière de Batavia. Cornelis envoya dans la seconde île, sous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune officier nommé *Weybe-hays*, homme d'esprit & de résolution, dont il appréhendoit le plus d'obstacle, tandis qu'il redoutoit moins la pénétration des autres. Cet homme atroce prit ses mesures avec une si cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante avant qu'ils eussent conçu la moindre défiance de son dessein. Ceux qui échappèrent au massacre se sauvèrent sur quelques pieces de bois, & joignirent *Weybe-hays*, auquel ils firent le récit de leur aventure. Il y avoit quarante hommes dans l'île où il étoit passé, & il y avoit trouvé de l'eau après plu-

ieurs jours de recherche ; aussi-tôt qu'il y étoit abordé , il l'avoit annoncé à Cornelis , par le signal concerté de trois feux , mais qui ne furent pas aperçus.

Weybe-hays, sur le rapport des fuyards, ne doutant pas que les assassins ne lui destinassent le même traitement, il se mit en état de leur résister. Mais ils comprirent qu'ils le trouveroient sur ses gardes. Leur fureur les conduisit d'abord à la troisième île, où joignant la surprise à la force, ils tuèrent tous les malheureux qui s'y étoient rassemblés, à l'exception de quelques femmes & de sept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette sanglante tragédie, qui regardoit Weybe-hays, espérant sans doute qu'étant mal armé, il se détermineroit dans l'intervalle à prévenir leur attaque par une soumission volontaire. Cornelis employa ce tems à faire ouvrir les caisses des marchands, qu'on avoit sauvées du vaisseau ; il distribua les étoffes à sa troupe, & s'étant choisi des gardes il les fit habiller d'écarlate avec de grandes dentelles d'or & d'argent. Cinq femmes qu'ils avoient sauvées de la mort furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui ; une autre qui étoit fille du ministre, fut donnée à son lieutenant, & les trois autres demeurèrent abandonnées au public, avec un réglemeut, ajoute l'auteur de

la relation , pour la manière dont elles devoient servir.

Après ces monstrueuses violences , il se fit élire capitaine général , par un acte qui fut signé de tous ses partisans. Ensuite il envoya vingt-deux hommes sur deux chaloupes , pour attaquer la troupe de Weybe-hays ; mais ce détachement ayant été repouffé , il entreprit d'y aller lui-même avec trente-sept hommes , qui étoient tout ce que les deux petits bâtimens pouvoient contenir à bord. Weybe-hays vint le recevoir au débarquement , presque sans autres armes que des bâtons ferrés de clous , & le contraignit de se retirer. L'impossibilité de réussir par la force fit prendre alors aux assassins la voie de la négociation. Ils proposèrent un traité de paix ; Weybe-hays ne fit pas difficulté de s'y prêter , le ministre qui étoit avec lui fut chargé d'en dresser les articles. Elle fut conclue aux conditions suivantes : Que Cornelis cesseroit d'insulter la troupe de Weybe-hays ; qu'il lui donneroit une partie des étoffes pour habiller ses gens ; qu'on s'emploieroit de concert à chercher de l'eau & des vivres qui seroient distribués avec égalité dans les deux troupes , & que du côté de Weybe-hays on rendroit un petit bateau avec lequel un matelot du parti opposé s'étoit sauvé dans son île. Mais tandis qu'on traitoit avec toutes les apparences de bonne-foi ,

Cornelis écrivit à quelques soldats François , qui s'étoient attachés à Weybe-hays , & leur offrit à chacun six mille livres pour les corrompre , dans l'efpoir que cette intelligence lui donneroit le moyen de furprendre fes ennemis. Ces lettres furent montrées à Weybe-hays , qui réfolut d'employer la rufe contre la trahifon. Le jour fuivant ayant été marqué pour l'exécution des articles , Cornelis qui ne fe croyoit pas découvert apporta lui-même les étoffes , avec plufieurs de fes partifans.

A peine eût-il mis le pied dans l'île , que fa troupe fut chargée , & que lui-même fut faifi & garotté. Trois de ceux qui l'avoient accompagné reftèrent fur la place ; un feul nommé *Wouter - los* fe fauva. Le lendemain il revint avec une troupe plus forte ; mais Weybe-hays le repouffa.

Les rebelles s'opiniâtrèrent à fa perte ; tous les jours c'étoient de nouvelles attaques , que le courage & le fang-froid de ce brave homme rendoient inutiles. Cependant il y a toute apparence qu'il auroit été obligé de fuccomber à la fin , fa troupe étoit moins nombreufe que celle de Cornelis , & elle s'affoibliffoit fenfiblement par la difette.

Pelfart ne perdoit point de tems à Batavia , fes ardentès follicitations lui avoit enfin fait obtenir du confeil une frégate , nommée *le Serdam* , & des plongeurs Guzarates (1). Il mit la plus grande ac-

tivité à la charger de provisions & à appareiller. Le vaisseau poussé par un vent favorable fut bientôt rendu sur les rochers d'Outhman.

Pelsart avoit été absent plus de deux mois ; mais il reconnut sans peine des lieux que sa sensibilité lui rendoit toujours présens. A son arrivée, il remarqua qu'il s'élevoit de la fumée dans une des îles ; ce qui fut une douce satisfaction pour lui, se persuadant que tous ceux qui avoient échappé au naufrage n'étoient pas morts. Le premier soin de Pelsart fut de jeter l'ancre, & de se mettre dans l'esquif avec du pain & du vin, pour aborder à cette île. Mais dans la traversée il fut joint par un canot monté de quatre hommes : c'étoit le généreux Weybe-hays, qui venoit le prévenir des scènes d'horreur qui s'étoient passées pendant son absence ; que l'acharnement des rebelles continuoit toujours, & que le matin même il avoit encore effuyé un assaut ; il l'instruisit aussi de l'horrible complot de ces déterminés, qui avoient résolu de s'emparer de lui & de son vaisseau à son arrivée.

Le capitaine indigné revira promptement vers la frégate. Il y étoit à peine remonté, & avoit donné ses ordres pour une vigoureuse défense, qu'il découvrit deux chaloupes des rebelles qui s'avançoient vers lui. La surprise de Pelsart fut extrême de les voir montées par des hommes armés & cou-

verts de dentelles d'or & d'argent. Lorsqu'ils furent à la portée de la voix, il leur demanda pourquoi ils abordoient le vaisseau les armes à la main; ils lui répondirent: « Nous vous le dirons, lorsque nous serons à bord ». Le capitaine justement irrité leur ordonna de les jeter à mer, sinon qu'il alloit les couler à fond. Le ton de menace & les forces qui la soutenoient leur firent prendre le parti de la soumission; ils jettèrent leurs armes & montèrent dans le vaisseau, où ils furent aussi-tôt mis aux fers. Un de leurs chefs, nommé *Jean de Bremen*, qui fut interrogé le premier, parce qu'il avoit eu l'audace de menacer ceux qui l'enchaînoient, avoua qu'il avoit égorgé ou aidé à assassiner vingt-sept hommes. Le soir même, *Weybe-hays* amena à bord *Cornelis* son prisonnier. On étoit au 17 Septembre.

Le lendemain, le capitaine & le pilote prirent des bateaux, & s'étant renforcés de dix hommes de la troupe de *Weybe-hays*, ils passèrent à l'île des conjurés, où étoit le reste de la troupe de *Cornelis*. Ceux qui y étoient demeurés perdirent courage aussi-tôt qu'ils virent aborder leur capitaine. Ils rendirent les armes & se laissèrent mettre les fers.

Après cet acte d'autorité, *Pelsart* donna tous ses soins à la recherche des marchandises & effets

précieux appartenans à la Compagnie , & dispersés dans l'île. Ils ne furent point infructueux , tout fut retrouvé , à l'exception d'une bague & d'une chaîne d'or ; mais avant la fin du jour , la bague fut remise au capitaine. Ensuite il se porta sur le lieu du naufrage ; il eut la douleur de voir le Batavia en mille pieces , la quille enfouie dans le sable , une partie de l'avant du vaisseau jettée par les vagues sur le rocher , & d'autres débris encore flottans. Un des matelots dit à Pelsart qu'un des jours de son absence , & le seul où ils eussent éprouvé un beau tems , étant aller pêcher , le bout d'une pique avoit donné contre une caisse remplie d'argent. Cette découverte ranima l'espérance du capitaine , il se flatta de la recouvrer ainsi que les autres. Le tems n'étant pas alors favorable , on résolut de différer cette recherche.

Le lendemain , Pelsart fit passer à la troupe de Weybe-hays , dans son île , appelée depuis l'île de Weybe-hays , les provisions dont elle manquoit. On en rapporta de l'eau. L'auteur du journal observe que ceux qui étoient descendus dans cette île n'y ayant point trouvé d'eau , s'étoient déterminés à y creuser des puits ; mais que l'eau en étoit salée , & qu'elle baissoit & haussait comme la marée ; que cependant pressés par la soif , il s'étoient dé-

terminés à en boire , sans qu'ils eussent été incommodés.

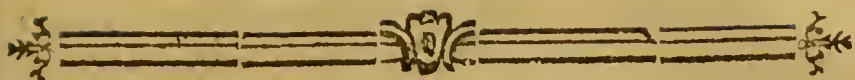
Le 25 Septembre, le capitaine & le pilote accompagnés de plongeurs Guzarates, retournèrent au débris; le ciel étoit serein & la mer calme. Ils s'en approchèrent à la basse marée. Dès les premiers efforts on retrouva une caisse, une seconde fut encore repêchée de même; les plongeurs assurèrent qu'ils en avoient touché quatre autres. Des menaces d'ouragan firent cesser le travail, que l'on reprit dans l'après-midi. On tira encore trois caisses; mais la quatrième, arrêtée sans doute par quelques pointes de rocher, résista à tous les efforts. Dans la nécessité de l'abandonner, on prit la précaution de marquer l'endroit où elle étoit, par une ancre & un canon qu'on laissa sur le rivage. Les deux jours suivans furent embrumés.

Un vent froid & violent souffloit du Sud, & ne permettoit point de travailler dans les débris; mais il étoit favorable pour gagner Batavia. Pelsart voulant en profiter, fit assembler le conseil; le résultat fut de mettre promptement à la voile. On décida aussi de juger les prisonniers rebelles. Leur nombre & l'inquiétude que donnoient les marchandises & effets qu'on avoit sauvés du naufrage, l'emportèrent sur la considération qui étoit due au tribunal de la Compagnie. D'après ces motifs, les

coupables furent jugés & condamnés à être pendus; la sentence fut exécutée le 29. Le lendemain Pel-fart leva l'ancre pour Batavia, avec un vent favorable. Il y arriva en très-peu de tems.

N O T E S.

(1) *GUZARATES*, peuple de l'Inde. Le pays qu'ils habitent se nomme aujourd'hui le royaume de *Cambaye*. Il est borné au nord par le royaume de Loos, à l'est par la Cochinchine, à l'ouest & au sud par le golfe & le royaume de Siam. Les Guzarates sont idolâtres ou mahométans. Ce peuple est fort laborieux. Les hommes sont robustes & d'une taille proportionnée. Ceux qui habitent l'intérieur du pays, qui est très-fertile, s'occupent à la culture de la terre ou à faire des toiles de coton; les Guzarates qui sont répandus le long de la grande rivière de Camboge & des côtes de la mer, vivent de la pêche & passent pour habiles marins. On les regarde aussi dans l'Inde comme les plus hardis & les meilleurs plongeurs. Les Anglois & les Hollandois en engagent souvent pour compléter ou renforcer les équipages de leurs vaisseaux.

N^o 8.

RELATION

Du Naufrage d'un Vaisseau Hollandois, le Sparrow-Hawk, sur les côtes de l'Isle de Quelpaert, Mer de la Corée, en 1653 ().*



À À HENRI HAMEL, de Gorgum, écrivain du Sparrow-Hawk, nous a conservé la relation du naufrage de ce vaisseau, qu'il a publiée aussitôt son retour dans sa patrie.

Les détails intéressans, que renferme son journal, & les caractères de vérité qu'on y trouve, prévinrent en sa faveur dès qu'il fut imprimé en Hollande. Peu de tems après, il en parut une traduction angloise à Londres.

(*) M. l'Abbé PRÉVOST a inféré, d'après la traduction angloise, cette relation dans le sixième volume de l'Histoire générale des Voyages, in-4°. Paris, 1748.

Le traducteur observe judicieusement qu'on ne peut raisonnablement douter de l'authenticité de la relation de Hamel, soit parce qu'elle s'est trouvée conforme aux dépositions des sept Hollandois qui revinrent avec lui, & qui furent interrogés séparément par des personnes de considération, soit parce qu'elle ne renferme rien qui ne soit d'accord avec ce qu'on lit dans Palafox & dans les autres historiens de l'invasion des Tartares.

Le 10 de Janvier 1653, le vaisseau le Sparrow-Hawk, monté de soixante-quatre hommes d'équipage, & chargé pour le compte de la Compagnie hollandoise des Indes orientales, partit du Texel, sous le commandement du capitaine *Eybertz*, d'Amsterdam. Après avoir essuyé quelques tempêtes & plusieurs accidens d'une fâcheuse navigation, il arriva dans la rade de Batavia, le premier de Juin.

Le 14 du même mois, étant ravitaillés, ils remirent à la voile par ordre du gouverneur général, pour se rendre à Tay-wan, dans l'île Formose; ils y mouillèrent le 16 de Juin. Le vaisseau portoit Cornelius Lessen, qui alloit prendre possession du gouvernement de cette ville & de l'île, à la place de Nicolas Verbuge. Le 30, un ordre du conseil les obligea de partir pour le Japon. Dès le lendemain; vers le soir, en sortant du canal de For-

moise; ils effuyèrent une tempête qui ne fit qu'augmenter toute la nuit.

Le premier d'Août au matin, ils se trouvèrent fort près d'une petite île, où ils mouillèrent avec beaucoup de difficulté, parce qu'on ne trouve pas de fond dans presque toutes les parties de cette mer. Lorsque le brouillard vint à se dissiper, ils furent surpris de se voir si près des côtes de la Chine, qu'ils distinguoient facilement sur le rivage, des gens armés qui s'attendoient apparemment à profiter des débris du vaisseau; mais quoique la tempête ne cessât pas d'augmenter, ils passèrent dans le même lieu toute la nuit & le jour suivant, à la vue de ceux qui les observoient. Le troisième jour, ils s'aperçurent que la tempête les avoit jettés à vingt lieues de leur route, & qu'ils voyoient encore l'île Formose. Ils passèrent entre cette île & le continent. Le tems étoit assez froid. Ce qui les chagrina le plus, ce fut de se voir arrêtés dans ce canal jusqu'au 11 du même mois, par le mélange incertain des vents & des calmes. Enfin un vent sud-est, qui forma une nouvelle tempête, avec une forte pluie, les obligea de prendre au nord-est & au nord-est quart-de-nord. Les trois jours suivans, le tems devint encore plus orageux, & le vent changea tant de fois qu'ils ne firent que lever & baisser les voiles.

Dans cette situation, la violence continuelle de la mer avoit fort affibli leur vaisseau ; & la pluie qui ne discontinuoit pas, les empêchant de faire des observations, ils furent obligés d'amener toutes leurs voiles & de s'abandonner au gré des flots. Le 15, ils prirent tant d'eau qu'ils n'étoient plus maîtres de leur bâtiment. La nuit suivante, leur chaloupe & la plus grande partie de la galerie furent emportées par la violence des vagues qui ébranlèrent le beaupré & mirent la proue fort en danger. Les coups de vent étoient si impétueux & se succédoient de si près, qu'il étoit impossible de remédier à ce désordre. Enfin, une vague qui se brisa sur l'antenne faillit d'emporter tout ce qu'il y avoit de matelots sur le pont, & jetta tant d'eau dans le bâtiment, que le capitaine s'écria qu'il falloit couper le mât sur le champ, & demander le secours du Ciel, parce qu'une ou deux vagues de plus causeroient infailliblement la perte du vaisseau.

Ils étoient réduits à cette extrémité, lorsqu'au second quart, celui qui veilloit à l'avant s'écria : Terre ! Terre ! en assurant qu'on n'étoit éloigné du rivage que d'une portée de mousquet. C'étoit la pluie & l'épaisseur des ténèbres qui n'avoient pas permis de s'en appercevoir plutôt. Il fut impossible de mouiller, parce qu'on ne trouva point de fond ; & tandis qu'on s'efforçoit inutilement d'y

parvenir, il se fit une si grande voie d'eau, que tous ceux qui étoient à fond-de-cale furent noyés, sans en avoir pu sortir. Quelques-uns de ceux qui étoient sur le pont sautèrent dans la mer; les autres furent entraînés par les flots; il y en eut quinze qui gagnèrent ensemble le rivage, la plupart nuds & tout brisés. Ils se persuadèrent d'abord que tous les autres avoient péri, mais en grim pant sur les rochers ils entendirent les voix de quelques personnes qui pouffoient des plaintes; & le jour suivant, à force de crier & de chercher le long du rivage, ils en rassemblèrent plusieurs qui étoient dispersés sur le sable. De soixante-quatre, ils se trouvèrent au nombre de trente-six, la plupart blessés dangereusement.

En cherchant les débris du vaisseau, ils découvrirent un de leurs compagnons pris entre deux planches, dont il avoit été si ferré qu'il ne vécut pas plus de trois heures après avoir été dégagé. Mais de tous ceux qui avoient eu le malheur de périr, ils ne retrouvèrent que le capitaine Eybertz, étendu sur le sable à dix ou douze brasses de l'eau, la tête appuyée sur son bras. Ils l'enterrèrent. De toutes leurs provisions, la mer n'avoit jetté sur le rivage qu'un sac de farine, un tonneau de viande salée, un peu de lard & un barril de vin rouge. Ils n'eurent pas peu d'embaras à faire du feu; car

se croyant dans quelque île déserte , leur unique ressource étoit dans leur industrie. Le vent & la pluie ayant diminué vers le soir , ils ramassèrent assez de bois pour se mettre à couvert avec les voiles qu'ils avoient pu sauver de leur naufrage.

Le 17 , étant de déplorer leur situation ; tantôt s'affligeant de ne voir paroître personne , tantôt se flattant de n'être pas éloignés du Japon , ils découvrirent à la portée du canon un homme qu'ils appelèrent par divers signes , mais qui prit la fuite dès qu'il les eut apperçus. Dans l'après-midi , ils en virent trois autres dont l'un étoit armé d'un mousquet , & les deux autres de fleches. Ces inconnus s'approchèrent à la portée du fusil ; mais remarquant que les Hollandois s'avançoient vers eux , ils leur tournèrent le dos , malgré les signes par lesquels on s'efforçoit de leur faire connoître qu'on ne leur demandoit que du feu.

Enfin , quelques Hollandois ayant trouvé le moyen de les joindre , celui qui portoit le mousquet ne fit pas difficulté de l'abandonner entre leurs mains. Ils s'en servirent pour allumer du feu. Ces trois hommes étoient vêtus à la chinoise , excepté leurs bonnets qui étoient composés de crin de cheval. Les Hollandois s'imaginèrent avec effroi que c'étoient peut-être des Chinois sauvages ou des pirates. Vers le soir , ils virent paroître une cen-

taine d'hommes armés , vêtus comme les premiers , qui après les avoir comptés pour s'affurer de leur nombre les tinrent renfermés pendant toute la nuit.

Le lendemain à midi , environ deux mille hommes , tant à cheval qu'à pied , vinrent se placer devant leur hutte ou leur tente , en ordre de bataille. Le secrétaire , les deux pilotes & un mouffe , ne firent pas difficulté de se présenter à eux. Ils furent conduits au cômmandant , qui leur fit mettre au col une grosse chaîne de fer avec une petite sonnette , & les obligea de se prosterner devant lui avec cette parure. Ceux qui étoient demeurés dans la hutte furent traités de même , tandis que les Insulaires sembloient applaudir par de grands cris. Après les avoir laissés quelques tems dans cette situation , c'est-à-dire , prosternés sur le visage ; on leur fit signe de se mettre à genoux. On leur fit plusieurs questions qu'ils ne purent entendre. Ils ne réussirent pas mieux à faire connoître qu'ils avoient voulu se rendre au Japon , parce que dans ce pays le Japon s'appelle Junare ou Jirpon. Le cômmandant ayant perdu l'espérance de les entendre mieux , fit apporter une tasse d'arrak , qui leur fut présentée tour-à-tour , & les renvoya dans leur tente. Il se fit montrer ce qu'il leur restoit de provisions , & bientôt après on leur ap-

porta du riz cuit à l'eau. Mais comme on s'imagina qu'ils mouroient faim, on ne leur en donna d'abord qu'une portion médiocre, dans la crainte que l'excès ne leur fût nuisible.

Après midi, les Hollandois furent surpris de voir venir plusieurs de ces barbares avec des cordes à la main. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût pour les étrangler. Mais leur crainte s'évanouit en les voyant courir vers les débris du vaisseau, pour tirer au rivage ce qui pouvoit leur être utile. Le pilote ayant fait ses observations, jugea qu'ils étoient dans l'île de Quelpaert (1), au trente-troisième degré trente-deux minutes de latitude.

Les Insulaires employèrent le 19 à tirer au rivage tous les restes du naufrage, à faire sécher les toiles & les draps, à brûler le bois pour en tirer le fer qu'ils aiment beaucoup. Comme la familiarité commençoit à s'établir, les Hollandois se présentèrent au commandant des forces de l'île, & à l'amiral qui s'étoit approché aussi de leur tente. Ils firent présent à l'un & à l'autre d'une lunette-d'approche & d'un flacon de vin rouge. La tasse d'argent du capitaine ayant été trouvée entre les rochers, ils l'offrirent aussi à ces deux officiers. Les lunettes & la liqueur furent acceptées; il parut même que le vin étoit goûté, puisque les deux officiers en burent jusqu'à se ressentir de ses effets.

Mais ils rendirent la tasse du capitaine, avec divers témoignages d'amitié.

Le 20, on acheva de brûler le bois du vaisseau & d'en tirer le fer. Pendant cette opération, le feu s'étant approché de deux pieces de canon chargées à boulet, les deux coups partirent avec tant de bruit, que tous les Insulaires prirent la fuite, & n'osèrent revenir qu'après avoir été rassurés par des signes. Le même jour, on apporta deux fois du riz aux Hollandois. Le matin du jour suivant, le commandant leur fit entendre par signes qu'il falloit lui apporter tout ce qu'ils avoient pu sauver dans leur tente. C'étoit pour y mettre le scellé, & cette formalité fut exécutée devant leurs yeux. On lui amena au même moment quelques personnes de l'île, qui avoient détourné, pour leur propre usage, du fer, des cuirs & d'autres restes de la cargaison. Il les fit punir sur le champ, pour faire connoître aux étrangers que le dessein des habitans n'étoit pas de leur faire tort dans leurs personnes ni dans leurs biens. Chaque voleur reçut trente ou quarante coups sur la plante des pieds, avec un bâton de six pieds de long & de la grosseur du bras. Ce châtiment fut si rigoureux, qu'il en coûta les orteils à quelques-uns des coupables.

Vers midi, on fit entendre aux Hollandois qu'ils devoient se préparer à partir. On offrit des che-

vaux à ceux qui étoient en bonne santé, & les malades furent portés dans des hamacs. Ils se mirent en marche, accompagnés d'une garde nombreuse à pied & à cheval. Après avoir fait quatre lieues, ils s'arrêtèrent le soir dans une petite ville nommée Tadiane, où leur souper fut fort léger, & leur logement dans un magasin qui avoit l'air d'une étable. Le 22, à la pointe du jour, étant partis dans le même ordre que le jour précédent, ils gagnèrent un petit fort, près duquel ils virent deux galiotes. Ils y dînèrent, & le soir ils arrivèrent à Maggan ou Mo-kfo, ville où le gouverneur de l'île fait sa résidence. Ils furent conduits tous ensemble sur une place quarrée, vis-à-vis la maison-de-ville, où ils trouvèrent environ trois mille hommes sous les armes. Quelques-uns vinrent leur offrir de l'eau. Mais les voyant armés d'une manière terrible, les Hollandois s'imaginèrent qu'on avoit dessein de les tuer. L'habillement de cette milice barbare étoit capable d'augmenter leur crainte, il avoit quelque chose d'effrayant qui ne se voit point à la Chine ni au Japon.

Le secrétaire fut conduit devant le gouverneur, avec quelques-uns de ses compagnons. Ils se tinrent quelque tems prosternés près d'une espece de balcon où il étoit assis comme un souverain. On fit signe aux autres de lui venir rendre les mêmes

honneurs. Ensuite il leur fit demander par divers signes d'où ils venoient, & quel terme ils s'étoient proposé dans leur navigation. Ils répondirent qu'ils étoient Hollandois, & qu'ils devoient se rendre à Nangazaqui au Japon. Le gouverneur leur déclara d'un signe de tête qu'il comprenoit quelque chose à leur réponse; après quoi il les fit passer en revue, quatre-à-quatre, & leur ayant fait successivement la même question, il les fit conduire dans un édifice où l'oncle du roi, accusé d'avoir voulu ravir la couronne à son neveu, avoit été renfermé jusqu'à sa mort.

Aussi-tôt qu'ils furent tous entrés dans cette espèce de prison, elle fut environnée d'hommes armés. On leur donna chaque jour douze onces de riz par tête, avec la même quantité de farine de froment; mais presque rien de plus, & tout ce qui leur fut offert étoit si mal préparé qu'à peine pouvoient-ils y toucher. Ils se virent ainsi réduits à vivre de riz, de farine & de sel, avec de l'eau pour unique boisson. Le gouverneur, qui paroissoit âgé d'environ soixante-dix ans, étoit un homme très-raisonnable & fort estimé à la cour. En les congédiant, il leur avoit fait connoître par signes qu'il écriroit au roi pour favoir ses intentions à leur égard, mais que la réponse tarderoit peut-être un peu, parce que la cour étoit éloignée de qua-

tre-vingt lieues. Ils le prièrent de leur accorder quelquefois un peu de viande & d'autres sortes d'alimens, avec la permission de fortir chaque jour fix-à-fix pour prendre l'air & laver leur linge. Cette grace ne leur fut pas refusée. Il leur fit l'honneur d'en appeler souvent quelques-uns, & de leur faire écrire quelque chose devant lui, soit en hollandois, soit dans sa propre langue. Ils commencèrent ainsi à pouvoir entendre quelques termes du pays. La satisfaction que cet honnête gouverneur paroissoit prendre à s'entretenir avec eux & même à leur procurer de petits amusemens, leur fit concevoir l'espérance de passer tôt ou tard au Japon. Il eut tant de soin de leurs malades, que suivant l'auteur, ils furent mieux traités par ces Idolâtres, qu'ils ne l'eussent été par des Chrétiens.

Le 29 d'Octobre, le secrétaire, le pilote & le garçon du chirurgien furent conduits chez le gouverneur. Ils y trouvèrent un homme assis, qui avoit une grande barbe-rouffe. « Pour qui prenez-vous » cet homme ? leur dit le gouverneur.... Ils répondirent qu'ils le croyoient Hollandois..... « Vous » vōus trompez, reprit-il en riant, c'est un Co- » rézien ». Après quelques autres discours, cet homme qui avoit gardé jusqu'alors le silence, leur demanda en hollandois qui ils étoient, & de quel pays. Ils satisfirent sa curiosité, en joignant à cette

explication le récit de leur infortune. Aux mêmes questions qu'ils lui firent à leur tour, il répondit que son nom étoit *Jean Wettevri*, qu'il étoit natif de Ryp en Hollande, d'où il étoit venu en 1626, à bord du vaisseau le *Hollandia*, en qualité de volontaire; que l'année d'après, dans un voyage qu'il faisoit au Japon sur la frégate *l'Ouderkeres*, il avoit été jetté par le vent sur la côte de Corée (2); que manquant d'eau & se trouvant commandé avec quelques autres pour en faire sur le rivage, il avoit été pris par les habitans, lui & deux de ses compagnons, *Theodoric Gerard* & *Jean Pieters*, qui avoient été tués à la guerre, il n'avoit dix-sept ou dix-huit ans, dans une invasion que les Tartares avoient faite en Corée: qu'il étoit âgé de cinquante-huit ans, & que faisant sa demeure dans la capitale du royaume, le roi lui avoit donné la commission de venir s'informer qui ils étoient, & ce qui les avoit amenés dans ses états. Il ajouta qu'il avoit souvent demandé au roi la permission de passer au Japon, & que pour toute réponse, ce prince lui avoit assuré qu'il ne l'obtiendrait jamais, à moins qu'il n'eût des aîles pour y voler; que l'usage du pays étoit d'y retenir les étrangers, mais qu'on ne les y laissoit manquer de rien, & que l'habillement & la nour-

riture leur étoient fournis gratuitement pendant toute leur vie.

Ce discours ne pouvoit être fort agréable aux Hollandois , mais la joie de trouver un si bon interprete dissipa leur mélancolie. Cependant Wettevri avoit tellement oublié la langue de son pays , qu'ils eurent d'abord quelque peine à l'entendre. Il eut besoin d'un mois entier pour rappeler ses idées. Le gouverneur fit prendre en forme toutes leurs dépositions , qu'il envoya fidèlement à la cour , & leur recommanda de ne pas s'affliger , parce que la réponse feroit prompte ; d'un autre côté , il leur accorda chaque jour de nouvelles faveurs. Wettevri & les officiers qui l'accompagnoient eurent la liberté de les voir en tout tems , & celle de leur faire expliquer leurs besoins.

Au commencement de Décembre , les trois ans de l'administration de leur bienfaiteur étant expirés , ils virent arriver un nouveau gouverneur. L'auteur est ici dans l'embarras pour trouver des expressions qui répondent à ses sentimens. On auroit peine à s'imaginer , dit-il , quels témoignages de bonté les Hollandois reçurent de ce généreux protecteur , avant son départ. Les voyant mal pourvus pour l'hiver , il leur fit faire à chacun deux paires de souliers , un habit bien doublé , & une paire de bas de peau. Il joignit à ce bienfait les caresses les

plus nobles. Il déclara qu'il étoit fort affligé de ne pouvoir les envoyer au Japon, ou les conduire avec lui au continent. Il ajouta qu'ils ne devoient pas s'allarmer de son départ, parce qu'en arrivant à la cour, il emploieroit tout son crédit pour leur faire obtenir leur liberté, ou du moins la permission de le fuivre. Il leur rendit les livres qu'ils avoient sauvés de leur naufrage, & plusieurs parties de leurs effets, auxquels il joignit une bouteille d'huile précieuse. Enfin, il obtint du nouveau gouverneur, qui les avoit déjà réduits au riz, au sel & à l'eau, que leur subsistance seroit un peu plus abondante.

Mais après son départ, qui arriva au mois de Janvier 1654, ils furent traités avec plus de dureté que jamais. On leur donna de l'orge au lieu de riz, & de la farine d'orge au lieu de farine de froment. Ils furent obligés de vendre leur orge pour en acheter d'autres alimens. Cette rigueur, & le chagrin de ne pas voir arriver d'ordres du roi pour les conduire à la cour, les firent penser à prendre la fuite au printems prochain. Après avoir délibéré long-tems sur les moyens de se saisir d'une barque dans l'obscurité de la nuit, six d'entr'eux formèrent la résolution d'exécuter ce dessein vers la fin du mois d'Avril. Mais le plus hardi étant monté sur une muraille, pour s'assurer du lieu où

étoit la barque , fut apperçu de quelques chiens , qui donnèrent l'alarme aux gardes par leurs abboiements.

Au commencement de Mai , le pilote ayant eu la liberté de sortir avec cinq de ses compagnons , découvrit , en se promenant dans un petit village voisin de la ville , une barque assez bien équipée , qui n'avoit personne pour la garder. Il chargea sur le champ un des cinq Hollandois de prendre un petit bateau & quelques planches courtes qu'il voyoit sur le rivage. Ensuite leur ayant fait boire à tous un coup d'eau , il se rendit avec eux sur la barque , sans aucune précaution. Tandis qu'ils s'efforçoient de la dégager d'un petit banc de sable qui coupoit le passage , quelques habitans observèrent leur dessein , & l'un d'entr'eux courut jusques dans l'eau , avec un mousquet , pour les forcer de retourner au rivage. Mais ses menaces les effrayèrent peu , à l'exception d'un seul , qui n'ayant pu joindre assez-tôt les autres , fut obligé de regagner la terre. Les cinq autres , s'efforçoient de lever la voile , lorsque le mât & la voile tombèrent dans l'eau. Ils ne laissèrent pas de les rétablir avec beaucoup de peine ; mais comme ils recommençoient à lever la voile , le bout du mât se rompit. Ces délais ayant donné le tems aux habitans du village de se mettre dans une barque , ils eurent bientôt joint les fugitifs , qui sans être

être effrayés du nombre & des armes, sautèrent légèrement dans la barque ennemie, & se flattèrent de pouvoir s'en saisir. Mais la trouvant remplie d'eau & hors d'état de servir, ils prirent le parti de la soumission.

Ils furent conduits au gouverneur, qui les fit d'abord à étendre à plat sur la terre, les mains liées à une grosse piece de bois. Ensuite s'étant fait amener tous les autres, liés aussi & les fers aux mains, il demanda aux six coupables si leurs compagnons avoient eu quelque connoissance de leur fuite. Ils répondirent non, d'un air ferme. Wet-tevri reçut ordre d'approfondir quel avoit été leur dessein. Ils protestèrent qu'ils n'en avoient pas eu d'autre que de se rendre au Japon. « Quoi ! leur » dit le gouverneur, vous auriez osé entreprendre » ce voyage sans pain & sans eau ? » Ils lui dirent naturellement qu'ils avoient mieux aimé s'exposer à la mort une fois pour toutes, que de mourir à chaque moment. Là-dessus, ces malheureux reçurent chacun vingt-cinq coups sur les fesses nues, avec un bâton long d'une brassée & large de quatre doigts, sur un pouce d'épaisseur, plat du côté dont on frappe, & rond du côté opposé. Les coups furent appliqués si vigoureusement, qu'ils en gardèrent le lit pendant plus d'un mois. Le gouver-

neur fit délier les autres; mais ils furent renfermés plus étroitement, & gardés jour & nuit.

L'île de Quelpaert, nommée Chesure par les habitans, est située à douze ou treize lieues de la Corée, au sud; elle en a quatorze ou quinze de circonférence. Du côté du Nord, elle s'ouvre par une baie où l'on trouve toujours plusieurs barques, & d'où l'on fait voile au continent. La côte de Corée est d'un accès dangereux pour ceux qui la connoissent mal: parce qu'elle n'a qu'une seule rade où les vaisseaux puissent mouiller à l'abri. Dans toutes les autres, on est souvent exposé à se voir jeter sur les côtes du Japon. Quelpaert est environnée de rochers. Elle produit des chevaux & d'autres bestiaux en abondance; mais comme elle paie au roi des droits considérables qui la rendent fort pauvre, elle est méprisée des Coréens du continent. On y voit une montagne très-haute, entièrement couverte de bois, & quantité de collines fort nues, qui sont entremêlées de vallées abondantes en riz.

A la fin de Mai, le gouverneur reçut ordre de faire conduire les Hollandois à la cour. Six ou sept jours après, ils furent embarqués dans quatre barques, les fers aux pieds & la main droite attachée à un bloc de bois. On appréhendoit qu'ils ne fussent dans l'eau, comme ils auroient pu facile-

ment, parce que tous les soldats de l'escorte furent incommodés du mal de mer.

Après avoir lutté deux jours contre le vent, ils furent repouffés dans l'île de Quelpaert, où le gouverneur ôta leurs fers, pour les faire rentrer dans leur prison. Quatre ou cinq jours après, s'étant rembarqués de grand matin, ils arrivèrent près du continent vers le soir. On leur fit passer la nuit dans la rade. Le lendemain ils prirent terre, & leurs chaînes leur furent ôtées, mais avec la précaution de doubler leur garde. On amena aussi-tôt des chevaux, sur lesquels ils se rendirent à la ville de Haynam. Ils eurent le plaisir de s'y rejoindre tous; car ayant été séparés par le vent ils avoient débarqués en différens lieux.

Le matin du jour suivant, ils arrivèrent à la ville de Se-ham, où leur canonnier, qui n'avoit pas joui d'une bonne santé depuis le naufrage, mourut, & fut enterré par l'ordre du gouverneur. Le soir ils s'arrêtèrent dans la ville de Nadian; le lendemain, à Sanchang; ensuite à Tongap, après avoir traversé une haute montagne sur le sommet de laquelle est un vaste fort nommé Epam-Sanfiang. De-là ils se rendirent à la ville de Teyn; & le jour suivant, ayant passé par la ville de Kuniga, ils arrivèrent le soir à Kyn-Tyn, grande ville où le roi tenoit anciennement sa cour, & qui est

à présent la résidence du gouverneur de la province de Thillado. Le commerce y est florissant, & la rend fort célèbre dans le pays, quoiqu'elle soit à une journée de la mer. Ils gagnèrent ensuite Je-fan, dernière ville de la même province, d'où ils allèrent à la petite ville de Gunum, puis à Jeu-fan, & à Kon-fio, résidence du gouverneur de la province de Tiang-Siando. Le lendemain, ayant passé une grande rivière, ils entrèrent dans la province de Sengado, où se trouve Sior capitale du royaume.

Après avoir passé plusieurs jours dans différentes villes, ils traversèrent une rivière, qui ne leur parut pas moins large que la Meuse l'est à Doort. Une lieue au-delà ils arrivèrent à Sior. Depuis leur débarquement jusqu'à cette ville, ils comptèrent soixante-quinze lieues, toujours au nord, mais tirant un peu sur l'ouest. Pendant les deux ou trois premiers jours, ils furent logés dans la même maison. Ensuite on leur donna, pour trois ou quatre ensemble, de petites huttes, dans le quartier des Chinois qui sont établis à Sior. Ils furent menés en corps devant le roi. Ce prince les ayant interrogés par le ministère de Wettevri, ils le supplièrent humblement de les faire transporter au Japon, d'où ils se flattoient qu'avec le secours des Hollandois qui y exercent le commerce, ils pourroient retourner quelque jour dans leur patrie. Le roi leur

répondit , que les loix de la Corée ne permettoient pas d'accorder aux étrangers la liberté de partir ; mais qu'on auroit soin de leur fournir toutes leurs nécessités. Ensuite il leur ordonna de faire en sa présence les exercices pour lesquels ils avoient le plus d'habileté , tels que de chanter , de danser & de sauter ; après quoi leur ayant fait apporter quelques rafraîchissemens , il fit présent à chacun de deux pieces de drap , pour se vêtir à la manière des Coréfiens.

Le lendemain ils furent conduits chez le général des troupes , qui leur fit déclarer par Wettevri , que le roi les avoit admis au nombre de ses gardes-du-corps , & qu'en cette qualité , on leur fourniroit chaque mois soixante-dix katis de riz. Chacun reçut un papier qui contenoit son nom , son âge , son pays , la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors , & celle qu'il embrassoit au service du roi de Corée. Cette patente étoit en caractères coréfiens , scellée du grand sceau du roi & de celui du général , qui n'étoient que la simple impression d'un fer chaud. Avec leur commission ils reçurent chacun leur mousquet , de la poudre & des balles. On leur ordonna de faire une décharge de leurs armes , le premier & le quatrième jour de chaque mois , devant le général , & d'être toujours prêts à marcher à sa suite , soit pour accom-

pagner le roi , soit dans d'autres occasions. Le général fait trois revues par mois , & les soldats font autant de fois l'exercice en particulier. Les Hollandois étoient encore au nombre de trente-cinq. On leur donna un Chinois & Wettevri pour les commander ; le premier en qualité de sergent , l'autre pour veiller sur leur conduite & leur apprendre les usages des Coréfiens.

La curiosité porta la plupart des grands de la cour à les inviter à dîner , pour les faire tirer & danser à la manière hollandoise. Mais les femmes & les enfans étoient encore plus impatiens de les voir , parce que le bruit s'étoit répandu qu'ils étoient d'une race monstrueuse , & que pour boire ils étoient obligés de se lier le nez derrière les oreilles. L'étonnement augmenta lorsqu'on les vit mieux faits que les habitans du pays. On admira particulièrement la blancheur de leur teint. La foule étoit si grande autour d'eux , que dans les premiers jours à peine pouvoient-ils se faire un passage dans les rues , ou trouver un moment de repos dans leurs huttes. Enfin le général arrêta cet emportement , par la défense qu'il fit publier d'approcher de leurs logemens sans sa permission. Cet ordre étoit d'autant plus nécessaire , que les esclaves mêmes des grands portoient la hardiesse jusqu'à les faire sortir de leurs huttes pour s'en faire un amusement.

Au mois d'Août, on vit arriver un envoyé Tartare, qui venoit demander le tribut. L'auteur, sans nous expliquer ici les motifs du roi, raconte que ce prince fut obligé d'envoyer les Hollandois dans une grande forteresse, à six ou sept lieues de Sior, & de les y laisser jusqu'au départ du ministre Tartare, c'est-à-dire, jusqu'au mois suivant. Cette forteresse est située sur une montagne nommée Nummasan-Siang, qu'on ne peut monter en moins de trois heures. Elle est si bien défendue, qu'elle sert de retraite au roi même, dans les tems de guerre. La plupart des grands du royaume y font leur résidence ordinaire, sans crainte d'y manquer de provisions, parce qu'elle en est toujours fournie pour trois ans.

Vers la fin de Novembre, le froid devint si vif, que la rivière étant glacée, on y vit passer à la fois trois cens chevaux chargés. Le général alarmé pour les Hollandois, témoigna son inquiétude au roi. On leur fit distribuer quelques cuirs à demi-pourris, qu'ils avoient sauvés de leur naufrage, pour les vendre & s'en acheter des habits. Deux ou trois d'entr'eux employèrent ce qui leur revint de cette vente à se procurer la propriété d'une petite hutte, qui leur coûta neuf ou dix écus. Ils aimèrent mieux souffrir le froid, que de se voir continuellement tourmentés par leurs hôtes, qui

les envoyoit chercher du bois dans les montagnes, à trois ou quatre lieues de la ville. Les autres s'étant vêtus le moins mal qu'il leur fut possible, passèrent le reste de l'hiver, comme ils en avoient passé plusieurs autres.

L'envoyé Tartare étant revenu à Sior au mois de Mars 1655, il leur fut défendu, sous de rigoureuses peines, de mettre le pied hors de leurs maisons. Cependant le jour de son départ, *Henri Jans* & *Henri-Jean Bos* résolurent de se présenter à lui dans le chemin, sous prétexte d'aller au bois. Aussi-tôt qu'ils le virent paroître à la tête de sa troupe, ils s'avancèrent près de son cheval, & prenant les rênes d'une main ils ouvrirent de l'autre leur robe coréenne, pour faire voir par-dessous l'habit hollandois. Cet incident causa d'abord beaucoup de confusion dans la troupe. L'envoyé leur demanda fort curieusement qui ils étoient. Mais ne pouvant se faire entendre, il leur donna par signes l'ordre de le suivre. Le soir, s'étant informé s'il pouvoit trouver un interprete, on lui parla de *Wettevri*. Il l'envoya chercher sur le champ. *Wettevri* ne manqua pas d'en avertir le roi. On tint un conseil dans lequel il fut résolu de faire un présent à l'envoyé, pour empêcher que cette affaire n'allât jusqu'aux oreilles du khan. Les deux Hollandois furent ramenés à Sior, & refferés dans une

étroite prison où leur vie ne fut pas de longue durée. Mais leurs compagnons, ne les revoyant plus, ignorèrent si leur mort avoit été naturelle ou violente. Après le retour de ces deux misérables, tous les autres furent conduits devant le conseil de guerre, pour y être examinés. On leur demanda s'ils avoient eu connoissance de la fuite de leurs compagnons ; leur désaveu n'empêcha point qu'ils ne fussent condamnés à recevoir chacun cinquante coups sur la plante des pieds. Mais le roi leur fit grace, en déclarant qu'ils devoient être moins considérés comme des vagabonds mal intentionnés pour le pays, que comme des malheureux étrangers, que la tempête avoit jettés sur les côtes du royaume. Ils furent renvoyés dans leurs huttes, mais avec défense d'en sortir sans la permission du roi.

Au mois de Juin, le général leur fit dire par leur interprete qu'un vaisseau ayant échoué dans l'île de Quelpaert, & Wettevri étant trop âgé pour entreprendre ce voyage, ceux d'entr'eux qui entendoient mieux la langue corésienne devoient se préparer au nombre de trois, à partir pour Quelpaert, avec la commission d'observer les circonstances du naufrage, pour en venir rendre compte à la cour. Sur cet ordre, l'assistant & le second pilote avec un canonier se mirent en chemin deux jours après.

L'envoyé Tartare revint au mois d'Août & l'or-

dre de ne sortir de leurs quartiers que trois jours après son départ, fut renouvelé aux Hollandois, avec de rigoureuses menaces. La veille de son arrivée, ils reçurent une lettre de leurs compagnons, qui leur apprenoit qu'au lieu de les conduire à Quelpaert, on les avoit étroitement renfermés sur la frontière la plus méridionale du royaume, afin que si le kan, informé de la mort des deux autres, demandoit que le reste lui fût envoyé, on pût lui répondre qu'il en étoit péri trois dans le voyage de Quelpaert.

Le même envoyé revint encore vers la fin de l'année. Quoique depuis la malheureuse entreprise des deux Hollandois, il fût venu deux fois de la part du grand-kan, sans avoir fait aucune mention de cet événement, la plupart des seigneurs Coréfiens s'efforcèrent d'engager le roi à se défaire de tous les autres. On tint conseil là-dessus pendant trois jours. Mais le roi, le prince son frère, le général & quelques autres, rejetèrent une proposition aussi atroce, & dont le grand-kan pouvoit tôt ou tard être instruit. Le général proposa de les faire combattre chacun contre deux Coréfiens, avec les mêmes armes. C'étoit le moyen disoit-il, de se délivrer d'eux, sans qu'on pût accuser le roi du meurtre de ces pauvres étrangers. Ils furent informés secrètement de cette résolution par quelques

personnes charitables. Le frère du roi passant dans leur quartier pour se rendre au conseil, dont il étoit président, ils se jettèrent à ses genoux, ils implorèrent sa bonté & le touchèrent d'une si vive compassion, qu'il devint leur protecteur. Aussi ne perdurent-ils la vie qu'à ses sollicitations & à l'humanité du roi. Cependant, plusieurs personnes paroissant offensées de cette indulgence, on résolut, autant pour les mettre à couvert des entreprises de leur ennemi, que pour les dérober aux Tartares, de les reléguer dans la province de Thillado, en leur assignant par mois cinquante livres de riz pour leur subsistance.

Suivant cet ordre, ils partirent de Sior à cheval, au mois de Mars 1657, sous la conduite d'un sergent. Wettevri les accompagna l'espace d'une lieue, jusqu'à la rivière qu'ils avoient passée en venant de Quelpaert. Ils revirent la plupart des villes qu'ils avoient traversées dans le même voyage. Enfin, ayant couché à Jean, ils en partirent le lendemain au matin, & vers midi ils arrivèrent dans une ville considérable, nommée Diu-siong ou Thilla-pening, qui est commandée par une grande citadelle. C'est la résidence du Pénig-sé, qui y commande dans l'absence du gouverneur, & qui porte le titre de colonel de la province. Le sergent qui leur avoit servi de guide les remit entre les mains

de cet Officier avec les lettres du roi. Ensuite il reçut ordre d'aller chercher leurs trois compagnons qui étoient partis de Sior l'année précédente, & qui n'étoient qu'à douze lieues de Diu-siong, dans une ville où commandoit l'amiral. Ils furent logés ensemble dans un édifice public, au nombre de trente-trois.

Dans le cours du mois d'Avril, on leur apporta quelques cuirs restés jusqu'alors à Quelpaert dont ils n'étoient éloignés que de dix-huit lieues. Ils furent chargés, pour unique occupation, d'arracher deux fois par mois l'herbe qui croissoit dans la placée du château. Le gouverneur qui leur marquoit beaucoup d'affection, comme tous les habitans de la ville, fut appelé à la cour pour répondre à quelques accusations qui mirent sa vie en danger. Mais étant aimé du peuple & favorisé par la plupart des grands, il fut renvoyé avec honneur. Son successeur traita les Hollandois moins humainement. Il les obligea d'aller chercher leur bois sur une montagne à trois lieues de la ville, après avoir été accoutumés jusqu'alors à se le voir apporter. Une attaque d'apoplexie les délivra de cet odieux maître au mois de Septembre suivant.

Cependant ils ne se trouvèrent pas mieux de celui qui lui succéda. Lorsqu'ils lui demandèrent du drap pour se vêtir, en lui faisant voir que le tra-

vail avoit usé leurs habits, il leur déclara qu'il n'avoit pas reçu d'ordre du roi sur ce point; qu'il n'étoit obligé de leur fournir que du riz, & que pour leurs autres besoins ils devoient eux-mêmes se les procurer. Ils lui proposèrent alors de leur accorder la permission de demander l'aumône, chacun à leur tour, en lui représentant que nuds comme ils étoient, & leur travail ne leur produisant qu'un peu de sel & de riz, il leur étoit impossible de gagner leur vie. Cette grace leur fut accordée, & bientôt ils eurent de quoi se garantir du froid.

Au commencement de l'année 1658, ils essayèrent de nouveaux chagrins, à l'arrivée d'un nouveau gouverneur. La liberté de sortir de la ville leur fut ôtée. Seulement le gouverneur déclara que s'ils vouloient travailler pour lui, il leur donneroit à chacun trois piéces d'étoffes de coton. Mais ils rejettèrent humblement cette proposition, parce qu'ils n'ignoroient pas que ce travail leur feroit user plus d'habits qu'on ne leur offroit d'étoffe. Quelques-uns d'entr'eux étant tombés malades de la fièvre dans ces circonstances, la frayeur des habitans, au seul nom de fièvre, leur fit obtenir la permission de mendier, à condition qu'ils ne fussent jamais absens de la ville plus de quinze jours ou de trois semaines, & qu'ils ne tournassent point

leur marche du côté de la cour ni du Japon. Comme cette faveur ne regardoit que la moitié de leur troupe , ceux qui demeurèrent dans la ville , reçurent ordre de prendre soin des malades , & d'arracher l'herbe dans la place publique.

Le roi étant mort au mois d'Avril , son fils monta sur le trône après lui , avec le consentement du grand-kan. Les Hollandois continuèrent de mendier , sur-tout parmi les prêtres & les moines du pays , qui les traitèrent avec beaucoup de charité , & qui ne se lassoient pas de leur entendre raconter leurs aventures & les usages de leur pays. Le gouverneur qui arriva en 1660 , leur témoigna tant de bonté , qu'il regrettoit souvent de ne pouvoir les renvoyer en Hollande , ou du moins dans quelque lieu fréquenté des Hollandois. La sécheresse fut si grande cette année , que les vivres devinrent fort rares. La misère n'ayant fait qu'augmenter l'année suivante , on vit quantité de voleurs sur les grandes routes , malgré la vigueur avec laquelle ils furent poursuivis par les ordres du roi ; la faim fit périr un grand nombre d'habitans. Le gland , les pommes de pin , & d'autres fruits sauvages étoient la seule nourriture des pauvres. La famine devint si pressante , que plusieurs villages furent pillés , & que les magasins même du roi ne furent pas respectés. Ces désordres ne laissèrent

pas de demeurer impunis , parce que les coupables étoient des esclaves de la cour. Le mal dura jusqu'en 1662 , & l'année d'après s'en ressentit encore. La ville de Diu-fiong, où les Hollandois n'avoient pas cessé de demeurer , n'étant plus capable de leur fournir des provisions , il vint un ordre de la cour pour en distribuer une partie dans deux autres villes. Douze furent envoyés à Say-fiane, cinq à Siun-schien, & cinq à Nam-màn, à seize lieues plus loin. Cette séparation leur fut d'abord fort affligeante ; mais elle devint l'occasion de leur fuite, & par conséquent de leur salut.

Ils partirent à pied , & leurs malades avec leur bagage , sur des chevaux qui leur furent accordés gratuitement. La première & la seconde nuit, ils furent logés ensemble dans la même ville. Le troisième jour, ils arrivèrent à Siun-schien, où les cinq qui étoient destinés pour cette ville furent laissés. Le lendemain, les autres passèrent la nuit dans un village, d'où étant partis fort matin, ils entrèrent vers midi dans Say-fyane. Leurs guides les livrèrent au gouverneur ou à l'amiral de la province de Thillado, dont cette ville étoit la résidence. Ce seigneur leur parut d'un mérite distingué. Mais celui qui lui succéda bientôt devint leur fléau. La plus grande faveur qu'il leur accorda fut la permission de couper du bois pour en faire des fleches à ses gens. Les domestiques des

seigneurs Coréfiens n'ont pas d'autres occupations que de tirer de l'arc , parce que leurs maîtres font gloire d'entretenir d'excellens archers.

A l'entrée de l'hiver , les Hollandois demandèrent au nouveau gouverneur qu'il leur fût permis de mendier pour se procurer des habits. Ils obtinrent la liberté de s'absenter pendant trois jours , la moitié de leur nombre à la fois. Cette permission leur devint d'autant plus avantageuse , que les principaux habitans de la ville favorisoient leurs courses par un mouvement de compassion. Elles duroient quelquefois l'espace d'un mois entier. Tout ce qu'ils avoient amassé se partageoit en commun. Ils continuèrent de mener cette vie jusqu'au rappel du gouverneur , qui fut créé général des troupes royales. C'est la seconde dignité du royaume. Son successeur adoucit beaucoup le sort des Hollandois de Say-siane , en ordonnant qu'ils fussent traités comme leurs compagnons l'étoient dans les autres villes. Ils furent déchargés de tous les travaux pénibles ; on ne les obligea plus qu'à passer deux fois en revue chaque mois ; à garder leur maison à leur tour , ou du moins à faire savoir au secrétaire dans quel lieu ils alloient lorsqu'ils avoient la permission de sortir.

Entre plusieurs autres faveurs , ce gouverneur leur donnoit quelquefois à manger ; & s'attendris-

fant

fant sur leur infortune , il leur demandoit pourquoi , étant si près de la mer , ils n'entreprendoient pas de passer au Japon ? Ils répondoient qu'ils n'osoient hasarder de déplaire au roi. Ils ajoutoient que d'ailleurs ils ignoroient le chemin , & qu'ils manquoient de vaisseau. « Quoi ! reprenoit-il, n'y a-t-il point assez de barques sur la côte ? » Ils affectoient de répondre qu'elles ne leur appartenoient pas , & que s'ils manquoient leur entreprise , ils craignoient d'être traités comme des voleurs & des déferteurs. Le gouverneur rioit de leurs scrupules. Ils ne s'imaginoient pas qu'ils ne lui tenoient ce langage que pour écarter ses soupçons , & que jour & nuit ils ne pensoient qu'aux moyens de se procurer une barque. L'auteur remarque ici que les Hollandois furent vengés du gouverneur précédent. Il n'avoit joui de sa dignité qu'environ quatre mois. Ayant été accusé d'avoir condamné trop légèrement à mort plusieurs personnes de différens ordres , il fut condamné par le roi à recevoir quatre-vingt-dix coups sur les os des jambes , & banni perpétuellement.

Vers la fin de cette année , on vit paroître une comete ; elle fut suivie de deux autres , qui parurent toutes deux à la fois , pendant l'espace d'environ deux mois ; l'une au sud-est , & l'autre au sud-ouest , mais leurs queues opposées l'une à l'au-

tre. La cour en conçut tant d'alarme, que le roi fit doubler la garde dans tous ses ports & sur tous les vaisseaux. Il donna ordre que toutes ses forteresses fussent bien munies de provisions de guerre & de bouche, & que ses troupes fussent exercées tous les jours. La crainte qu'il avoit d'être attaqué par quelque voisin, alla jusqu'à lui faire défendre qu'on allumât du feu pendant la nuit dans les maisons qui pouvoient être apperçues de la mer. On avoit vu les mêmes phénomènes lorsque les Tartares avoient ravagé le pays; & l'on se souvenoit d'avoir été avertis par des signes de cette nature, avant la guerre des Japonois contre la Corée. Les habitans ne rencontroient pas les Hollandois, sans leur demander ce qu'on pensoit des comètes dans leur pays. Ils répondoient qu'elles étoient le pronostic de quelque terrible événement, tel que la peste, la guerre ou la famine, & quelquefois de ces trois malheurs ensemble. Ils parloient de bonneté, remarque l'auteur avec beaucoup de simplicité, parce qu'ils avoient été convaincus de cette vérité par l'expérience.

Comme ils passèrent fort tranquillement l'année 1664 & la suivante, tous leurs soins se rapportèrent à se rendre maîtres d'une barque; mais ils eurent le chagrin de ne pas réussir. Ils alloient quelquefois à la rame le long du rivage, dans un ba-

teau qui leur servoit à chercher de quoi vivre. Quelquefois ils faisoient le tour des petites îles, pour observer tout ce qui pouvoit être favorable à leur évafion. Leurs compagnons, qui étoient dans les deux autres villes, venoient les visiter par intervalles. Ils leur rendoient leurs visites lorsqu'ils en obtenoient la permission du gouverneur. Leur patience se foutenoit dans les plus grandes peines, assez contents de jouir d'une bonne fanté & de ne pas manquer du nécessaire dans le cours d'un fi long esclavage.

En 1666 ils perdirent ce bon gouverneur, qui fut élevé aux premières dignités de la cour en récompense de ses vertus. Il avoit répandu indifféremment ses bienfaits sur toutes sortes de personnes, pendant deux ans d'une heureuse administration qui lui avoit gagné l'affection de tout le monde, & l'estime de son maître & celle de la noblesse. Il avoit réparé les édifices publics, nettoyé les côtes, augmenté les forces maritimes, &c.

Après son départ, la ville demeura trois jours fans gouverneur, parce que l'usage accorde ce tems au fucceffeur pour choisir, avec le secours de quelque devin, un moment favorable à son inauguration. Ce choix ne fut pas heureux pour les Hollandois. Entre plusieurs mauvais traitemens, leur nouveau maître voulut les faire travailler conti-

nuellement à jeter de la terre en moule. Ils rejetèrent cette proposition, sous prétexte qu'après avoir rempli leur devoir, ils avoient besoin de leur tems pour se procurer de quoi se vêtir & satisfaire à leurs autres nécessités; que le roi ne les avoit point envoyés pour un travail si rude, ou que s'ils devoient être traités avec cette rigueur, il valoit beaucoup mieux pour eux renoncer à la subsistance qu'on leur accordoit, & demander d'être envoyés au Japon ou dans quelque autre lieu fréquenté par leurs compatriotes. La réponse du gouverneur fut une menace de les forcer d'obéir. Mais il n'eut pas le tems d'exécuter ses intentions; quelques jours après, tandis qu'il se trouvoit à bord d'un fort beau vaisseau, le feu prit par hasard à la chambre des poudres, qui étoit située devant le mât, & fit sauter la proue; ce qui couta la vie à cinq hommes. Il se dispensa d'en donner avis à l'intendant de la province, dans l'espérance que cet accident demeureroit caché. Malheureusement pour lui, le feu avoit été apperçu par un des espions, que la cour entretient sur les côtes comme dans l'intérieur du royaume. L'intendant qui en fut averti par cette voie, se hâta d'en rendre compte au souverain; le gouverneur fut rappelé immédiatement, & condamné au bannissement perpétuel, après avoir reçu quatre-vingt-dix coups sur les os des jambes.

Les Hollandois virent arriver , au mois de Juillet , un nouveau gouverneur , mais sans obtenir le changement qu'ils avoient espéré dans leur sort. Il leur demanda chaque jour cent brasses de natte. Lorsqu'ils lui représentèrent que c'étoit leur demander l'impossible , ils les menaça de trouver quelque occupation qui leur conviendrait mieux. Une maladie qui lui survint l'empêcha d'exécuter son projet ; mais outre leur devoir ordinaire , ils demeurèrent chargés du soin d'arracher l'herbe dans la place du Pénig-sé , & d'apporter du bois propre à faire des fleches. Le chagrin de leur situation les fit penser à profiter de la maladie de leur tyran pour se procurer une barque , à toutes fortes de risques. Ils employèrent dans cette vue un Corésien qui leur avoit plusieurs obligations. Ils le chargèrent de leur acheter une barque , sous prétexte du besoin qu'ils en avoient pour mendier du coton dans les îles voisines ; ils lui promirent à leur tour une part considérable aux aumônes qu'ils se flattoient de recueillir. La barque fut achetée ; mais le pêcheur qui l'avoit vendue ayant su que c'étoit pour leur usage , voulut rompre son marché , dans la crainte d'être puni de mort s'ils s'en servoient pour leur évasion. Cependant l'offre de doubler le prix lui fit oublier toutes ses craintes , & le marché tint , à la grande satisfaction des Hollandois.

Aussi-tôt qu'ils se trouvèrent en liberté, ils fournirent leur bâtiment d'une voile, d'une ancre, de cordages, de rames & d'autres instrumens nécessaires; résolus de partir au premier quartier de lune, qui étoit l'instant le plus favorable. Ils retinrent deux de leurs compatriotes qui étoient venus les visiter. D'un autre côté, ils firent venir de Nam-man *Jean-Peters d'Uries*, habile matelot, pour leur servir de Pilote. Quoique les habitans les plus voisins de leur demeure ne fussent pas sans quelque défiance, les Hollandois sortirent la nuit du 4 Septembre 1667, aussi-tôt que la lune eut cessé de luire, & se glissant le long du mur de la ville, avec leur provision qui consistoit en riz avec quelques pots d'eau & une marmite, ils gagnèrent le rivage au nombre de huit, sans avoir été découverts. Il ne restoit que seize Hollandois, de trente-fix qui s'étoient sauvés du naufrage; les huit autres, qui ne purent s'échapper de la Corée, y moururent vraisemblablement; au moins on n'a point eu de leurs nouvelles depuis.

Il commencèrent par remplir un tonneau d'eau fraîche, dans une petite île qui n'est qu'à la portée du canon. Ensuite ils eurent la hardiesse de passer devant les vaisseaux de la ville & devant les frégates mêmes du roi, en prenant le large dans le canal autant qu'il étoit possible. Le 5 au matin,

lorsqu'ils étoient presqu'en mer , un pêcheur lui cria : Qui vive ? mais ils se gardèrent bien de répondre , dans la crainte que ce ne fût quelque garde avancée des vaisseaux de guerre qui n'étoient pas loin à l'ancre. Au lever du soleil , le vent leur ayant manqué , ils se servirent de leurs rames. Vers midi , le tems redevint plus frais. Ils portèrent alors au sud-est , sur leurs simples conjectures ; & doublant la pointe de la Corée dans le cours de la nuit suivante , ils n'appréhendèrent plus d'être poursuivis.

Le 6 au matin , ils se trouvèrent fort près de la première île du Japon ; & le vent ne cessant pas de les favoriser , ils arrivèrent sans le savoir devant l'île de Firando , où ils n'osèrent pas relâcher parce qu'ils ne connoissoient pas la rade ; d'ailleurs ils avoient entendu dire aux Coréfiens qu'il n'y avoit aucune île dans la route de Nangazaki. Ainsi , continuant leur course avec un vent frais , ils côtoyèrent le 7 quantité d'îles dont le nombre leur parut infini. Le soir , ils espéroient mouiller près d'une petite île ; mais des apparences d'orage qu'ils découvrirent dans l'air , & des feux qu'ils virent de tous côtés , leur firent prendre la résolution de ne pas interrompre leur course.

Le 8 au matin , ils se trouvèrent au même endroit d'où ils étoient partis le soir précédent , ce

qu'ils attribuèrent à la violence de quelque courant. Cette observation leur fit prendre le large ; mais la force des vents contraires les obligea bien-tôt de se rapprocher de la terre. Après avoir traversé une baie , ils jettèrent l'ancre vers le milieu du jour , sans connoître le pays. Tandis qu'ils préparoient leur nourriture , quelques habitans passèrent & repassèrent fort près d'eux , sans leur parler. Vers le soir , le vent étant un peu tombé , ils virent une barque chargée de six hommes , qui avoient chacun deux couteaux suspendus à leur ceinture , & qui s'étant avancés à la rame , débarquèrent un homme vis-à-vis d'eux. Cette vue leur fit lever l'ancre avec toute la promptitude possible. Ils employèrent leurs rames & leurs voiles pour sortir de la baie ; mais la barque les poursuivit & les joignit bientôt. Ils auroient pu se servir de leurs longues cannes de bambou , pour empêcher ces inconnus de monter à bord ; cependant , après avoir découvert plusieurs autres barques remplies de Japonois , qui se détachoit du rivage , ils prirent le parti de les attendre tranquillement.

Les gens de la première barque leur demandèrent par des signes où ils alloient ; pour réponse ils arborèrent pavillon jaune avec les armes d'Orange , en criant : Hollande ! Nangazaki ! Là-dessus on leur fit signe d'amener leur voile ; ils obéirent.

Deux hommes étant passés sur leur bord, leur firent diverses questions qui ne furent pas entendues. Leur arrivée avoit jetté tant d'alarmes sur la côte, que personne n'y parut sans être armé de deux épées. Le soir, une barque amena sur leur bord un officier qui tenoit le troisième rang dans l'île. Reconnoissant qu'ils étoient Hollandois, il leur fit entendre par des signes qu'il y avoit six vaisseaux de leur nation à Nangazaki, & qu'ils étoient dans l'île de Goto qui appartenoit à l'empereur. Ils passèrent trois jours dans le même lieu, gardés fort soigneusement. On leur apporta du bois & de la viande, avec une natte pour les mettre à couvert de la pluie qui tomboit en abondance.

Le 12, ils partirent pour Nangazaki, bien fournis de provisions, sous la conduite du même officier qui les avoit abordés, & qui portoit quelques lettres à l'empereur. Il étoit accompagné de deux grandes barques & de deux petites. Le lendemain au soir, ils découvrirent la baie de cette ville; ils y mouillèrent à minuit. Il y avoit à l'ancre cinq bâtimens hollandois. Plusieurs habitans de Goto & diverses personnes de considération leur avoient fait quantité de caresses, sans vouloir rien accepter de leur part. Le 14, ils furent conduits au rivage, & reçus par les interpretes Japonois de la Compagnie, qui leur ayant fait plusieurs questions, pri-

rent leur réponse par écrit. Ils furent menés ensuite au palais du gouverneur, devant lequel ils parurent à midi. Lorsqu'ils eurent satisfait sa curiosité par le récit de leurs aventures, il loua beaucoup le courage qui leur avoit fait surmonter tant de dangers pour se mettre en liberté. Leur esclavage avoit duré plus de douze ans. Les interpretes reçurent ordre du gouverneur de les conduire chez le commandant Hollandois, qui se nommoit *Willam Wolquers*. Il les reçut avec beaucoup de bonté. *Nicolas Leroi*, son lieutenant, & tous leurs compatriotes leur firent les mêmes caresses. Le gouverneur de Nangazaki auroit souhaité de pouvoir les retenir une année entière. Il se les fit amener le 25 d'Octobre. Cependant, après les avoir encore interrogés avec beaucoup de curiosité, il les rendit au directeur de la Compagnie, qui leur donna un logement dans sa propre maison. Peu de jours après ils partirent pour Batavia; où ils arrivèrent le 29 de Novembre. Le général à qui ils présentèrent leur journal, leur fit un accueil très-favorable, & leur promit de les mettre à bord de quelques vaisseaux qui devoient retourner en Europe. En effet, s'étant embarqués le 28 de Décembre, ils arrivèrent à Amsterdam, le 20 Juillet 1668.

N O T E S.

(1) *QUELPAERT*, autrement appelé *FUNGMA*, est une île de l'Asie, dans la mer de Corée; elle a environ quinze lieues de circuit, & est située à douze ou treize lieues de la côte méridionale de la presqu'île de Corée, entre les cent cinquante-trois & cent cinquante-quatre degrés de longitude. L'île de *Quelpaert* est de la dépendance du royaume de Corée. Sa principale ville est *Maggan* ou *Mo-kio*, séjour du gouverneur que le roi y entretient.

(2) *LA CORÉE* est une presqu'île de l'Asie, entre la Chine & le Japon : elle tient par le nord au pays des Tartares orientaux & à celui des *Orançais*. La Corée forme un royaume tributaire de la Chine; il est partagé en huit provinces : *Sior* en est la capitale.

Cette presqu'île s'étend au nord jusqu'au quarante-troisième degré; sa largeur de l'orient à l'occident est fort inégale; mais elle ne passe pas cent lieues. La rivière nommée *Yalo*, de trois lieues de large, la sépare du continent.

Ce pays abonde en riz & en froment, en légumes, en fruits assez semblables à ceux d'Europe,

& en herbes médicinales, sur-tout le Ginseng. Il y a un canton où cette plante se cultive avec grand soin pour l'empereur de la Chine. Elle fait partie du tribut que le roi de Corée paie à ce prince.

Les Coréens sont originaires de la Chine; ils en ont conservé le langage, le mœurs & le gouvernement. Ils s'adonnent aux sciences & entendent fort bien la marine. Leur commerce se fait avec les Japonois à Nangazaqui; mais sous le nom & le pavillon chinois. Ils y portent de la merluche qui est excellente, des noix & des herbes médicinales; leurs montagnes en produisent de fort rares.



N^o 9.

RELATION

*Du Naufrage d'un Vaisseau Portugais ,
près le Cap-Comorin , mer des Indes.
Trait d'amour conjugal. Actions géné-
reuses de quelques gentilshommes Fran-
çois , & d'un vice-roi des Indes (*).*

TAVERNIER, célèbre voyageur François, du dernier siècle, parcourut pendant quarante ans la Turquie, la Perse & l'Inde. Il joignoit à beaucoup de connoissances en géographie & d'inclination naturelle pour les voyages, le desir extrême de s'en-

(*) Les faits qui composent cette relation nous ont été transmis par Jean-Baptiste TAVERNIER, dans le Journal de ses voyages aux Indes ; réimprimé à Paris, chez G. Clouzier, 1682, in-4^o. deuxième volume ; & par les Historiens des guerres de l'île de Ceylan, singulière-

richir. Il y réussit au-delà de ses espérances. Le talent particulier de parler presque toutes les langues d'Europe, la réputation qu'il se fit bientôt dans les Indes, de commerçant riche & habile, des présens offerts à propos & beaucoup de franchise lui facilitèrent l'entrée des cours asiatiques. Il surmonta tous les obstacles, & pénétra dans plusieurs lieux inabordables jusqu'alors à tout Européen.

L'abbé Prévost, dans l'abrégé de la relation des courses de Tavernier, fait son éloge, en observant que peu de voyageurs ont rendu plus de services à la géographie de l'Indostan, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des distances, & aussi par la justesse de ses observations sur la qualité du pays & le caractère des peuples qui l'habitent. Cet écrivain le venge encore pleinement des imputations de fausseté élevées contre lui par quelques savans de Hollande.

Tavernier n'étoit point toujours occupé de son commerce & de la description des contrées qu'il parcouroit, il recueilloit aussi les faits extraordinaires dont il étoit témoin, ou qui lui étoient attestés par des gens dignes de foi. On en trouve plusieurs

ment par Jean RIBEYRO, *Amsterdam*, 1701. M. l'Abbé PRÉVOST, en a aussi inféré une partie dans son Histoire générale des voyages, dixième volume in-4°. 1752.

dans la relation de ses voyages. Nous en releverons un qui est trop glorieux à la nation françoise pour en frustrer nos lecteurs.

Après plusieurs courses dans l'intérieur de l'empire Mogol, Tavernier se rapprocha de la côte de Malabar; il passa à Surate, & de là à Goa. En arrivant dans cette ville, il rendit ses premiers devoirs au vice-roi, ensuite à l'archevêque & à l'inquisiteur: tous lui firent un accueil distingué, quoiqu'il ne dissimulât pas être protestant.

La vice-royauté des Indes Portugaises étoit alors remplie par dom Philippe *de Mascarenhas*. Ce seigneur jouissoit de l'estime & de la confiance publique. Il soutenoit par son courage & des qualités brillantes la puissance Portugaise en Asie, que les Hollandois attaquoient de toutes parts, & qui devenoit de jour en jour plus chancelante.

Pendant son séjour à Goa, le voyageur François étoit souvent admis à l'audience particulière de dom Philippe. Il profita de la faveur où il étoit auprès de lui, pour en obtenir des grâces: le vice-roi les lui accordoit avec plaisir & le prévint même en plusieurs occasions. Tavernier trouva dans cette ville deux gentilshommes François de sa connoissance, l'un appelé *Saint-Amand*, & l'autre *Desmarets*: ils étoient très-avancés dans le service mi-

litaire ; le premier en qualité de grand-maître de l'artillerie & d'intendant général de toutes les forteresses portugaises , & l'autre de capitaine des gardes du vice-roi. Ces François devoient leur fortune à leur courage , dont ils avoient donné des preuves signalées à Ceylan pendant les deux sièges de Colombo , sous les yeux de dom Philippe , & plus encore aux sentimens particuliers de sa reconnoissance. Desmarets avoua à Tavernier , qu'au retour de l'île de Ceylan à Goa , dom Philippe avoit voulu l'avoir auprès de lui , ainsi que Saint-Amand & deux autres gentilshommes François , *du Belloy* & *Jean des Rosès* ; qu'une tempête affreuse s'étant élevée près du Cap-Comorin , le vaisseau avoit fait naufrage , & qu'au risque de leurs vies ils avoient sauvé ce seigneur Portugais.

Ce fait est décrit par Tavernier , avec peu de détails , dans le journal de ses voyages en Asie ; mais il devient intéressant pour les deux nations , Portugaises & Française , si on y trouve mêlés les différens événemens de la guerre de Ceylan , allumée vers le milieu du dernier siècle , entre les Portugais , les Hollandois & les naturels du pays , pour la possession de cette île. Le lecteur nous saura aussi gré d'y faire paroître les actions de valeur & de générosité que firent éclater dans le cours & à la suite de cette guerre , plusieurs gentilshommes
François ,

François, & le vice-roi don Philippe de Mascarenhas. L'exposé que nous en donnerons, d'après Jean Ribeyro & les autres historiens de l'île de Ceylan, fera succinct.

Les Portugais commencèrent à s'établir dans l'île de Ceylan vers l'an 1520; depuis ils parvinrent à se rendre maîtres d'une grande partie des côtes de l'île : ces conquérans étendoient tous les jours leur domination, & l'affermissoient en construisant de nouvelles forteresses. *Raia-Singa*, roi de Candy, irrité des entreprises de ces étrangers qui le reféroient de plus en plus dans l'intérieur des terres, appela, en 1638, les Hollandois à son secours. Ceux-ci ne laissèrent point échapper une occasion aussi favorable pour leurs projets d'agrandissement dans l'Inde; depuis long-tems ils cherchoient à s'emparer de tout le commerce d'épicerie, & à en priver les autres nations Européennes. Au mois de Mars de cette année, deux envoyés du Conseil de Batavia passèrent à Ceylan, & y conclurent avec le roi de Candy une ligue offensive & défensive. Le traité ratifié, la guerre ne tarda point à s'allumer entre les Portugais & *Raia-Singa*. Ce prince en avertit les Hollandois, qui envoyèrent aussi-tôt à Ceylan une flotte de six vaisseaux de guerre, des troupes réglées & de l'artillerie.

L'armée navale hollandoise aborda à Batécalou dans les premiers jours du mois de Février 1639. Les Portugais, trop foibles pour sortir de leurs forteresses, ne s'opposèrent point au débarquement : en peu de jours les garnisons de Batécalou & de Trinquemalle furent réduites à capituler. Ces deux places étant tombées au pouvoir des Hollandois, ils en rasèrent les fortifications, & les remirent ensuite au roi de Candy, en exécution du traité.

L'année suivante, au mois de Janvier, une flotte hollandoise de douze vaisseaux de guerre & de plusieurs frégates parut sur la côte; trois mille cinq cents hommes de troupes aguerries débarquèrent à une lieue de Négombo, près d'un village nommé Caymel, & élevèrent aussi-tôt de forts retranchemens qu'ils hérissèrent de canon. Dom Francisco de Mendoce, qui commandoit dans les environs, ayant ramassé à la hâte quelques troupes, vint les attaquer dans leurs retranchemens; mais le feu des batteries emportant des rangs entiers à chaque décharge, il fut obligé de se retirer.

Les Hollandois débarrassés de cet obstacle assiégèrent la place, & l'emportèrent au troisième assaut. Ils rétablirent les fortifications & y laissèrent une garnison suffisante; ensuite étant remontés sur leurs

vaisseaux, ils allèrent descendre proche de *Pointe-de-Galle*, autre forteresse portugaise.

Dans cet intervalle, les Portugais avoient rassemblé toutes les forces qu'ils avoient dans l'île. Quoiqu'en petit nombre, ils marchèrent avec résolution aux ennemis & les attaquèrent. La victoire fut long-tems balancée par l'acharnement des deux nations; les Hollandois y perdirent 400 hommes, mais ils restèrent maîtres du champ de bataille: presque tous les officiers de l'armée portugaise furent tués dans le combat, il n'en revint que 48 hommes qui se jettèrent dans la ville. *Pointe-de-Galle* fut assiégée dès le lendemain. *Dom Ferreria de Britto* étoit gouverneur de cette place importante. Dans la crainte de l'événement de la bataille, ce brave homme s'étoit préparé à une vigoureuse résistance. Aussi-tôt que le siege fut formé, on le voyoit par-tout; il se multiplioit pour ainsi dire, & encourageoit par son exemple le soldat & l'habitant à faire leur devoir; mais tous ses soins ne purent que retarder la prise de la ville. Pendant dix-huit jours le feu des batteries des assiégés ne discontinua point, & rasa tous les ouvrages extérieurs; enfin le dix-neuvième, le corps de la place étant ouvert par plusieurs breches, les Hollandois donnèrent un assaut général dès la pointe du jour. Les Portugais le soutinrent avec courage,

& dom de Britto y fit des prodiges de valeur. Cependant , malgré la résistance opiniâtre de la garnison , le grand nombre des assaillans l'emporta ; après quelques heures d'attaque , la place fut forcée. Ceux des assiégés , qui échappèrent au fer de l'ennemi se jettèrent dans l'église , espérant pouvoir s'y défendre quelque tems & obtenir composition. Leur attente ne fut point trompée , un événement extraordinaire arrivé sur la fin de l'assaut , & honorable pour les deux nations , le leur procura. Nous le rapporterons comme une épifode touchante pour l'humanité , si souvent attristée par des scènes d'horreur.

Dom de Britto étoit marié depuis quelque tems à une jeune femme , belle & vertueuse : ces deux époux , tendrement unis , étoient inséparables. La femme de Britto l'accompagnoit par-tout dans l'intérieur de la place , & même dans ses rondes de nuit pour la visite des postes ; lors de l'assaut général , elle se trouvoit avec lui. En vain son mari la pressa de se retirer , elle voulut partager les dangers auxquels il alloit être exposé , & resta pendant toute l'action à ses côtés. Britto , dans les premiers rangs , & par-tout où sa présence étoit nécessaire , animoit ses soldats de la parole & de son exemple. Il reçut , dès les premières décharges de la troupe ennemie , cinq blessures dangereuses. La

vue de son sang ne put l'obliger à se retirer, il combattoit encore lorsqu'il fut renversé d'un coup de mousquet qui lui cassa la cuisse : dans le moment même la brèche fut forcée, & des soldats ennemis s'avançoient sur le commandant pour l'achever. Sa femme, moins effrayée pour elle que pour les jours de son mari, écarte les épées, & se jette sur le corps ensanglanté de Britto, en s'écriant : « C'est mon époux, barbares ! épargnez un homme qui se meurt, ou vous m'égorgeriez avec lui ». Malgré les cris des mourans & des blessés, la voix de cette femme courageuse se fit entendre; un officier ennemi s'approche, touché d'un spectacle si attendrissant il ordonne aux soldats de s'éloigner, relève cette jeune femme en pleurs, & l'assure qu'elle n'a rien à craindre pour son mari. Ce trait rare d'amour conjugal parvint de bouche en bouche au général, qui donna les plus grands éloges à cette belle action; & sur le champ il fit cesser le carnage. Les Portugais enfermés dans l'église profitèrent de cette heureuse circonstance; ils en sortirent la vie sauve.

Après avoir mis ordre à sa conquête, le général Hollandois vint voir dom de Britto : il trouva près de lui son chirurgien à qui il le recommanda fortement. Les soins empresseés de sa femme, les attentions & les assurances de bons traitemens de la

part des vainqueurs rendirent le calme à son esprit. A la levée du premier appareil, la crainte qu'on avoit d'abord eue pour ses jours commença à se dissiper ; bientôt les plaies parurent de plus en plus belles, & il fut en état de pouvoir être transporté sans risque à Batavia. Aussi-tôt que le général enfut assuré par lui-même , il fit venir le capitaine de la meilleure frégate de la flotte, & lui ordonna de céder sa chambre à dom de Britto & à sa femme , & d'avoir pour eux pendant toute la route, les mêmes attentions qu'il auroit pour son amiral. Les officiers & les soldats de la garnison , prisonniers de guerre , furent répartis sur la flotte, & y éprouvèrent le traitement dû à la bravoure.

Cependant on étoit déjà informé à Batavia du succès de la bataille de Caymel & de la prise de Pointe-de-Galle : le général-Hollandois y avoit dépêché une corvette pour annoncer les progrès de l'armée qui lui étoit confiée. En rendant compte de ses opérations militaires , il avoit beaucoup exalté la valeur de dom de Britto , & sur-tout l'attachement héroïque de sa femme. Arrivés à Batavia , Britto & sa femme furent reçus sur le port par plusieurs membres du conseil & par les principaux de la ville ; ils furent ensuite conduits au logis qui leur avoit été préparé , au travers d'une multitude in-

nombrable de spectateurs , qui répétoient à l'envi leurs noms. Pendant près de quatorze mois qu'ils restèrent dans cette ville , la conduite généreuse de leurs vainqueurs ne se démentit point , & la guérison de Britto étant parfaite , le conseil lui rendit sa liberté , & fit reconduire à Ceylan ces époux si dignes d'en jouir. Peu de tems après , Britto obtint le grade de mestre-de-camp-général , & continua jusqu'à sa mort de rendre service à sa nation & de se faire admirer de ses ennemis.

L'armée Hollandoise qui livra bataille aux Portugais , & qui fit les sieges de Négombo & de Pointe-de-Galle , n'étoit point seulement composée d'officiers & de soldats sujets de la république ; il s'y trouvoit plusieurs aventuriers Européens , qui étoient venus tenter fortune aux Indes. On remarquoit singulièrement parmi eux une compagnie formée presque entièrement de François , elle étoit commandée par un officier nommé Saint-Amand , homme de courage & d'expérience. Les Hollandois , comme nous l'avons dit plus haut , donnèrent plusieurs assauts à Négombo , une des principales forteresses portugaises : dans les deux premiers , la troupe Françoise se fit remarquer par des actions d'intrépidité & de valeur , si ordinaires à cette nation sous quelque drapeau qu'elle combatte. Le général Hol-

landois mit à profit cet exemple pour exciter l'émulation de ses soldats; il fit venir Saint-Amand qui avoit été blessé, & en présence des principaux officiers il donna les plus grands éloges à la bravoure françoise; il lui promit même que si Négombo tomboit en son pouvoir à la première attaque, il en auroit le gouvernement. La place fut emportée, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Le général tint parole à Saint-Amand; mais il ne jouit pas long-tems de sa nouvelle dignité, un jeune-homme, parent du gouverneur de Batavia, vint avec un ordre du conseil souverain lui enlever une récompense due à son courage, & qui étoit le prix de son sang. Saint-Amand, outré de l'ingratitude dont on payoit ses services, communiqua son mécontentement à la troupe qu'il commandoit, & à la première occasion favorable, il se jeta dans l'armée portugaise, suivi de quinze à vingt de ses meilleurs soldats, parmi lesquels se trouvèrent trois François volontaires, nommés du Belloy, Desmarçets, gentilhomme du Dauphiné, & Jean de Rose.

Ce renfort n'étoit point considérable par le nombre, mais il l'étoit dans l'opinion publique à Ceylan, par l'idée qu'on y avoit de la bravoure & du courage de tous ceux qui composoient la troupe françoise. Son arrivée releva de beaucoup les espérances des Portugais.

Dans l'intervalle de la bataille de Caymel, de la perte de Négombô, & de la reprise de cette forteresse par ses anciens maîtres, l'administration portugaise dans l'Inde éprouva du changement dans ses chefs; dom Jean de Sylva-Tellez, comte d'Aveyro, qui avoit été nommé vice-roi des Indes, arriva à Goa au mois de Septembre 1640. Il apprit, en débarquant, les pertes faites dans l'île de Ceylan, l'épuisement du trésor royal, & l'affoiblissement de l'armée. Touché de la fâcheuse situation des Portugais dans cette île, il rassembla un conseil général. Après de mûres délibérations, il fut résolu de faire les plus grands efforts pour attaquer les Hollandois & leur enlever leurs dernières conquêtes; à cet effet on arrêta qu'il seroit équipé promptement une flotte pour transporter à Ceylan des troupes & de l'artillerie. On nomma ensuite pour gouverneur & commandant dans l'île, dom Philippe de Mascarenhas. Ce nouveau général n'avoit pas beaucoup de service, mais il y suppléoit par les plus belles qualités. On avoit déjà remarqué en lui, dans les différens postes qu'il avoit occupés, du courage, de l'esprit, & sur-tout une grande déférence pour le sentiment des personnes expérimentées.

La flotte portugaise arriva dans les premiers jours d'Octobre à Colombo. Aussi-tôt que les troupes & l'artillerie furent débarquées, dom Philippe les con-

duisit à Négombo, & en forma le siege. En douze jours la place fut réduite à capituler. Les articles étoient à peine signés, qu'on vit paroître une armée que le roi de Candy envoyoit au secours des Hollandois. Le général ne voulant point laisser refroidir l'ardeur de ses soldats, marcha aux ennemis, les défit entièrement, & leur chef fut trouvé parmi les morts. La compagnie françoise se distingua encore dans ce combat, qui, par son heureuse issue, laissoit le champ libre aux Portugais. Dom Philippe en profita pour resserrer la garnison de Pointe-de-Galle, qu'il ne pouvoit attaquer, les Hollandois étant les maîtres de la mer par leurs nombreuses flottes; il employa ensuite partie de son armée à parcourir les districts voisins des forteresses portugaises, pour combattre les nababs qui s'étoient révoltés, & les faire rentrer sous l'obéissance du roi de Portugal; le général n'y parvint qu'avec peine, & après une multitude de combats & de victoires.

Au commencement de Mars 1645, dom Philippe reçut des lettres de Goa, qui lui apprennoient la mort du vice-roi, & qu'il étoit nommé pour lui succéder. Il se prépara aussi-tôt à quitter Ceylan; mais avant son départ, il fit venir Saint-Amand & ses compagnons, pour récompenser leurs services.

Dom Philippe , à la vue de ces braves dont il avoit admiré la valeur en tant d'occasions , changea de dessein , & résolut de les prendre avec lui , soit qu'il espérât de les avancer plus convenablement à Goa , ou qu'il voulût avoir près sa personne , dans le trajet , des gens de résolution contre les pirates Malabares qui infestoient les mers de l'Inde.

La navigation pendant 40 lieues , ne fut troublée par aucun événement funeste ; mais à l'approche du Cap-Comorin une affreuse tempête s'éleva & dispersa la flotte ; plusieurs vaisseaux furent engloutis , les vents déchainés poussèrent les autres sur la côte , où ils échouèrent ou se brisèrent contre les rochers ; les François qui étoient embarqués sur le vaisseau que montoit le vice-roi , voyant le naufrage inévitable , se pressèrent de jeter à la mer des cordes , des planches & des pieces de bois , dont ils formèrent un radeau sur lequel ils placèrent dom Philippe au milieu d'eux. Mais le radeau n'avançoit qu'avec peine vers le rivage ; tantôt les flots les soulevoient jusqu'aux nues , tantôt les écueils les repoussent en pleine mer. Les François faisoient des efforts incroyables pour aborder , lorsque le radeau heurta violemment contre un rocher & fut submergé. Tous ceux qui étoient dessus disparurent en même tems : Des-

marets resté seul à côté du vice-roi, le retint par ses habits, au moment où il plongeoit; il le chargea sur ses épaules, & le ramena au rivage, qu'ils atteignirent tous deux sains & saufs.

Dom Philippe se rembarqua sur un vaisseau échappé à la violence de la tempête, & arriva heureusement à Goa. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de sa nouvelle dignité; ce seigneur fit éclater sa reconnoissance envers les François; Saint-Amand fut revêtu de la charge de grand-maître de l'artillerie & d'intendant général de toutes les fortereffes que les Portugais avoient alors aux Indes; peu de tems après le vice-roi lui fit épouser une fille de qualité qui lui apporta beaucoup de biens. Jean de Rose demanda à être renvoyé à Colombo, où il obtint un grade dans les troupes de l'île, & s'y maria à une jeune veuve métive fort riche, & pour laquelle il avoit conçu une forte inclination. Dom Philippe, qui avoit conservé des sentimens particuliers d'affection pour Desmarets, parce qu'il avoit le plus contribué à le sauver du naufrage, le fit capitaine de ses gardes. Du Belloy, toujours passionné pour le jeu, obtint un présent considérable en argent, & la liberté d'aller à Macao. Tous les autres François se ressentirent aussi de la générosité du vice-roi.

Nous ajouterons, pour la satisfaction du lecteur

François, qui ne doit pas être indifférent au sort de ces gentilshommes, les détails suivans. Desmarêts mourut dans l'exercice de la charge de capitaine des gardes, quatre mois après en avoir été revêtu, fort regretté de son maître & de tous ceux qui l'avoient connu; Jean de Rose vivoit encore en 1658, époque de l'expulsion totale des Portugais de Ceylan par les Hollandois; Saint-Amand conserva ses places & son crédit sous dom Philippe & ses successeurs, & mourut à Goa dans un âge fort avancé; du Belloy seul eut une fin funeste, mais il ne put l'imputer qu'à lui-même, & sur-tout à son caractère emporté & indiscret, qui le fit tomber dans les mains de l'Inquisition: malgré la rigueur des principes de ce tribunal, il obtint sa liberté par le crédit de Saint-Amand. On a assuré à Tavernier que du Belloy ayant eu ensuite l'imprudence de passer par Mingrela, où les Hollandois avoient garnison, il fut reconnu par quelques officiers, qui se rappelèrent l'avoir vu à Ceylan au siège de Négombo, où il étoit un des volontaires François de la troupe commandée par Saint-Amand; on lui fit un crime d'avoir quitté le service de Hollande pour passer dans celui des Portugais; le gouverneur le fit arrêter, & l'envoya à Batavia pour y être jugé. Il n'a point reparu depuis, & l'on n'en a plus entendu parler.



N^o 10.

NAUFRAGE

*Du Vaisseau Hollandois, le Dragon, sur
les côtes d'une Terre australe inconnue,
en 1658.*

GAUTIER SCHOUTEN (*) rapporte dans le Journal de ses navigations, le naufrage de deux vaisseaux hollandois, en 1658 & 1660. Le récit qu'il fait à ce sujet intéresse par sa simplicité & le ton de vérité qui y regne.

Schouten, en quittant les côtes de Hollande, montoit le vaisseau le *Nieuport*, qui fit en sept

(*) GAUTIER SCHOUTEN, célèbre voyageur du dernier siècle, étoit chirurgien au service de la Compagnie hollandoise des Indes orientales. La relation de ses voyages, imprimée plusieurs fois en Hollande & en France, commence au mois d'Avril 1658, & finit au 11 Octobre 1665.

mois le trajet du Texel à Batavia. L'équipage jetta l'ancre devant cette ville le 25 d'Octobre 1658. Dans les premiers jours de son arrivée, on aprit à Batavia que le vaisseau, le Dragon, qui venoit de Hollande aux Indes, avoit fait naufrage sur les côtes d'une Terre australe inconnue. A la première nouvelle de cet accident, qui fut apportée par quelques officiers échappés dans une chaloupe, la Compagnie envoya dans le même lieu & sous leur conduite, la flûte *La Bouée-à-la-veille*, pour ramener les restes de l'équipage & les effets que les flots pouvoient avoir épargnés. Elle alla mouiller près d'une côte déserte, que ses guides reconnourent pour le théâtre de leur naufrage, & la chaloupe alla vers le lieu où ils avoient fait dresser des tentes pour ceux qu'ils n'avoient pu ramener, & qui devoient y attendre un bâtiment proportionné à leur nombre. On trouva les tentes brisées, & l'on ne découvrit ni les Hollandois ni même un seul habitant dans le pays. On chercha des traces auxquelles on pût reconnoître si l'on avoit construit quelque barque sur le rivage. Cette recherche ne fut pas moins inutile; il ne se trouva pas la moindre indication, qui pût faire du moins conjecturer ce qu'étoient devenus tant de matelots qu'on y avoit laissés.

Cependant, comme les restes du vaisseau, dont

les flots n'avoient encore emporté que les bordages & tout ce qui n'avoit pu résister à leur violence, sembloient seuls capables d'avoir arrêté ces malheureux Hollandois dans quelque retraite voisine, on entreprit de les chercher plus loin dans les terres & le long du rivage. Mais plusieurs troupes qui prirent divers chemins, ne revinrent pas avec plus de succès que la première. On alluma des feux sur des terres élevées, on poussa des cris, on tira un grand nombre de coups de canon; tous ces soins furent sans effet. Il ne restoit d'autre parti que de retourner à Batavia, d'autant plus que les vents forcés & les tempêtes commençoient à menacer la flûte. Dans cette résolution, la chaloupe fut envoyée pour faire de l'eau. Ceux qui la conduisoient n'apportèrent point toute la diligence qu'ils devoient à leur commission. Il s'éleva pendant leur absence une si furieuse tempête, que la flûte fut obligée de se mettre au large, où elle passa quelques tems; mais ne voyant pas revenir la chaloupe, qui étoit arrêtée dans une petite rivière par la crainte du danger, on conclut qu'elle avoit péri, & l'on reprit tristement la route de Batavia.

Après l'orage, elle s'efforça de retourner à bord; la flûte avoit déjà disparu. Il fallut retourner au rivage pour se mettre à couvert de l'impétuosité des flots. Mais on étoit sans vivres, & le pays n'offroit

rien

rien qui pût servir de nourriture. Les montagnes étoient des rochers, & les vallées de vrais déserts; les plaines n'étoient composées que de sable, le rivage, plus affreux encore, étoit bordé d'écueils contre lesquels la mer brisoit avec d'effroyables mugissemens.

Les Hollandois de la chaloupe étoient au nombre de treize, déjà fatigués & fort affoiblis par la faim; le froid & l'humidité augmentoient encore leurs souffrances. Ils se regardèrent comme des victimes dévouées à la mort. Cependant, à force de recherches ils trouvèrent entre les rochers diverses sortes de limaçons, qui parurent excellens à des estomacs affamés. Comme ils n'avoient ni feu ni bois pour les préparer, l'usage continuel qu'ils firent d'un aliment si crud les incommoda beaucoup. Ils comprirent qu'une si foible ressource ne suffiroit pas long-tems pour conserver leur vie; & ne voyant de toutes parts qu'une mort certaine, ils prirent la résolution de s'exposer aux flots; dans l'idée que s'il ne se présentoit rien de plus favorable sur mer, un naufrage infaillible les délivreroit plutôt de leurs peines. D'ailleurs, ils se flattoient encore de pouvoir aborder à quelque autre côte où la nature leur offriroit des alimens plus propres à des créatures humaines.

Ils employèrent tout ce qui leur restoit de for-

cé, à calfater la chaloupe, à remplir leurs tonneaux & à se pourvoir de limaçons; & mettant en mer, ils abandonnèrent des lieux où ils n'avoient vu aucune créature vivante. Le premier coup de vent les jetta bientôt en haute mer. Ils avoient heureusement avec eux le second pilote de la flûte, qui les guida par le cours des astres. Cependant, comme ils n'ignoroient pas que leur voyage jusqu'à la côte septentrionale de Java, étoit d'environ quatre cens lieues, le courage leur manquoit en y pensant. Dans le beau tems & pendant le jour, ils croyoient avancer avec assez de succès; mais à la moindre agitation des flots, sur-tout lorsque la nuit devenoit fort obscure, ils perdoient toute connoissance de leur route, & les vagues passant par-dessus leurs têtes, leur ôtoit l'espérance de voir le jour suivant. Leur plus cruelle aventure fut la nécessité de jeter leurs limaçons qui commencèrent bientôt à se corrompre. Ils se virent réduits à l'eau pour tout aliment. La nuit ils ressentoient un froid insupportable, & le jour ils étoient brûlés des ardeurs du soleil.

Enfin le travail de la navigation & le retranchement absolu de toute nourriture avoient entièrement épuisé leurs forces, lorsqu'un jour au matin ils découvrirent des terres qu'ils reconnurent pour les montagnes méridionales de la grande Java. Dans le transf-

port de leur joie, ils gouvernèrent droit vers la côte, au hasard de se perdre mille fois sur les rochers qui la bordent. Un heureux hasard les fit tomber devant une grande plaine arrosée par une belle rivière & plantée d'un grand nombre de cocotiers. Mais lorsqu'ils espéroient de descendre dans un lieu si convenable à leurs besoins, ils s'aperçurent que la mer brisoit si violemment contre le rivage, qu'ils ne pouvoient en approcher sans un naufrage certain. De treize qu'ils étoient, neuf qui savoient nager se jetèrent brusquement dans les flots, & n'écoutant ni leur foiblesse, ni les cris de leurs compagnons, ils gagnèrent heureusement la terre. Là, sans prendre un instant pour respirer, ils coururent aux cocos, dont ils se rassasièrent avant que d'entrer en délibération sur leur sort. Ensuite tournant les yeux vers la mer, ils virent leurs compagnons, qui dans l'impuissance d'arrêter plus long-tems la chaloupe, les exhortoient par des signes à revenir à bord. Mais les brisans rendoient cette entreprise fort difficile; & tandis que des deux côtés on raisonnoit apparemment sur les obstacles qui empêchoient les uns de quitter le rivage, & les autres d'y arriver, la nuit vint couvrir la mer & cette plage de ses voiles.

Ceux qui étoient demeurés dans la chaloupe, attendirent le jour avec une extrême impatience. Ils le virent enfin paroître, mais ce fut pour leur

Apprendre que la force des courans les ayant fait dériver, ils étoient devant une autre côte, où ils ne voyoient plus de vallée; c'étoient au contraire, de hautes montagnes, d'affreux déserts, des bois épais, un rivage nud & bordé de rochers inaccessible. Cependant, lorsque le vent fut diminué, ils approchèrent assez facilement d'une ouverture qui faisoit l'extrémité d'une vallée. Ils y débarquèrent, & s'étant efforcés d'affurer leur chaloupe, ils entrèrent dans le bois pour y manger les meilleures feuilles des arbres. Cet aliment, le seul qu'ils trouvèrent dans ce lieu désert, leur rendit assez de forces pour leur faire entreprendre de chercher leurs compagnons. Deux d'entr'eux demeurèrent à la garde de la chaloupe, pendant que les deux autres se mirent à suivre le rivage, dans l'espérance de retrouver l'agréable canton qu'ils avoient perdu de vue pendant la nuit. Mais leur marche fut interrompue par des roches escarpées, & par une profonde rivière qui coupoit la côte pour se rendre dans la mer. Cet obstacle les força de retourner sur leurs pas; ils se rembarquèrent, quoiqu'à peine capables de pousser leur chaloupe & de la mettre à flot. Tandis qu'ils s'efforçoient de traverser le brisant qui la repouffoit, une lame la rejetta si violemment contre une roche, qu'elle en demeura fracassée. Cet accident leur parut sans re-

mede. Ils retournèrent sur le rivage la tristesse dans le cœur, avec le surcroît de fatigue & d'épuisement que le travail venoit de leur causer.

» Les prières du chrétien observe pieusement
 » Schouten, ne restent jamais fans effet. Celles de
 » ces infortunés pénétrèrent au plus haut des cieux ;
 » Dieu fortifia leur courage, & leur inspira l'idée
 » de suivre la côte orientale, opposée à celle où
 » ils avoient cherché leurs compagnons ». Ils marchèrent pendant tout le jour, entre la mer qu'ils avoient à gauche & des montagnes fort désertes, mais ils trouvèrent du moins des herbages, des racines & de l'eau fraîche dans quelques petits ruisseaux. Le soir ils s'arrêtèrent sous des arbres où ils passèrent tranquillement la nuit. Après avoir continué le lendemain de marcher pendant quelques heures, ils découvrirent sur le rivage deux petits canots, vers lesquels ils ne balancèrent pas à descendre. Chemin faisant, ils apperçurent dans l'herbe un sentier battu qu'ils suivirent, & qui les conduisit près d'une hutte. C'étoit la demeure d'un vieil hermite Indien, auquel leur figure Européenne causa moins de frayeur que d'étonnement. Ils savoient un peu de la langue malaye ; le récit qu'ils firent de leur aventure excita sa compassion. Il leur présenta du poisson sec, qui étoit le fruit de sa pêche, & du riz qu'il cultivoit de ses propres mains.

Un accueil si charitable leur fit prendre la résolution de passer quelque tems avec lui; mais dans la crainte que sa charité ne se refroidît en leur voyant consumer ses provisions, ils s'exercèrent à la pêche dans les petits canots, & ils prirent beaucoup de poisson. L'hermite leur apprit diverses méthodes pour surprendre les chevres sauvages & d'autres animaux des montagnes. La chasse ne leur réussissant pas moins que la pêche, ils fournissoient abondamment des vivres à leur hôte, qui leur accordoit l'usage de sa hutte pour la nuit. Ils s'accoutumèrent si facilement à cette vie, que non-seulement ils traversoient les bois & les broffailles avec autant de légèreté que les Indiens, mais qu'après avoir rétabli leurs forces jusqu'à prendre de la couleur & de l'embonpoint, ils ne pensèrent point à quitter un lieu tranquille, dans lequel ils trouvoient continuellement de quoi satisfaire à tous leurs besoins.

Cependant leur tranquillité fut troublée par une troupe de brigands, qui ne vivant que de rapines, erroient dans les bois & le long du rivage, & tuoient sans pitié tout ceux qui tomboient vifs entre leurs mains. Ces furieux auxquels leur genre de vie a fait donner le nom de Vagans, prennent de l'opium pour s'animer au meurtre & au pillage; Schouten raconte que dans les villes mêmes,

il leur arrive souvent de commettre les mêmes défordres. Lorsque l'opium commence à produire son effet, ils se mettent à crier : Amock ! Amock ! qui signifie, massacre, & le sabre ou le poignard au poing, ils tombent sur tout ce qui se trouve exposé à leurs coups. Il en vit exécuter trois dont la rage s'étoit exercée jusqu'au milieu de Batavia. On leur coupa d'abord les mammelles, ensuite on les roua en commençant par le bas du corps. Malgré la crainte qu'on tâcha de leur inspirer par de si cruels supplices, leurs fureurs se renouvellent souvent. Ces brigands vinrent donc attaquer la hutte, & ne trouvant pas de résistance dans quatre hommes sans armes qu'ils reconnurent pour des Européens, ils voulurent savoir comment ils avoient fait naufrage, & quels effets ils avoient sauvés. Ainsi l'espérance qu'ils eurent de tirer quelque profit de cette rencontre, sauva les Hollandois en les déroband à leurs premiers transports. L'hermite, moins tremblant pour lui-même que pour ses hôtes, se jetta à genoux, les mains élevées vers le ciel, & par une vive peinture de leurs infortunes & de leur pauvreté, il toucha si vivement ces barbares, que loin d'exercer leur fureur ordinaire, ils offrirent de conduire les quatre étrangers à Japara, pays le plus voisin, où l'on voyoit souvent des vaisseaux de leur nation. Cette offre parut si sincère aux Hol-

landois, qu'ils ne firent pas difficulté de l'accepter. Après avoir remercié l'hermite, ils se mirent en chemin avec leurs guides, par des déserts & des bois affreux ; entrant de-là dans des plaines agréables & bien cultivées, ils arrivèrent dans la ville du Mataram ou empereur de l'île, d'où ils se rendirent sans peine au comptoir de Japara. Les directeurs donnèrent quelque récompense à leurs conducteurs. Schouten vit ces quatre Hollandois à Batavia où ils avoient été renvoyés depuis peu ; mais il n'a pas su qu'on ait jamais entendu parler de leurs compagnons.



N^o 11.

NAUFRAGE

*Du Vaisseau Hollandois le Coromandel,
dans le Golfe de Bengale, en 1660.*

EN 1660, la Compagnie hollandoise des Indes orientales résolut d'envoyer des présens au roi d'Arrakan, pour obtenir de ce prince la liberté du commerce dans les états de sa domination. Ces présens furent chargés sur trois vaisseaux; le premier, qui étoit l'amiral, se nommoit *Hasselt*; le deuxième, étoit appelé *les Remedes Hollandois*; & le troisième, étoit un petit bâtiment monté par Guillaume Hoorenbeek, de Harlem. Ces vaisseaux partirent de Batavia le 12 Septembre 1660. Après avoir été beaucoup contrariés par les vents & par une tempête affreuse, dans le golfe de Bengale, les vaisseaux achevèrent leur navigation, & entrèrent dans la grande rivière d'Arrakan, qu'on est obligé

de remonter environ dix-huit lieues. Le sur-lendemain ils mouillèrent l'ancre devant Bandel, ville fort peuplée où est un comptoir hollandois. Cette ville est à dix-huit lieues dans les terres, & à une grande lieue de la ville capitale d'Arrakan.

» Pendant que nous attendions le tems d'être admis à l'audiencé du roi, dit Schouten, qui étoit sur le vaisseau amiral, le bruit se répandit qu'un vaisseau hollandois avoit sombré sous voile pendant la violente tempête que nous avions éprouvée nous-mêmes, qu'il y étoit péri plusieurs centaines d'hommes, & que le reste, qui s'étoit sauvé, consistoit en très-peu de gens qui savoient parler la langue de Pégu.

» Nous avons des raisons pour n'ajouter pas entièrement foi à cette nouvelle; mais le 22 Octobre, le premier pilote du yacht *le Coromandel*, qui étoit celui qui avoit fait naufrage, se rendit à notre bord avec neuf matelots. Ils nous firent un récit de leur infortune, dont voici le précis.

» Ils étoient partis au mois de Septembre précédent de Paliacatte sur la côte de Coromandel, pour aller au royaume de Pégu, ayant à bord près de cinq cens passagers de divers pays, de Coromandel, de Perse, de Bengale, de Pégu, & plusieurs Mores; la plupart avec leurs familles,

femmes, enfans & esclaves, qui alloient sous le pavillon hollandois à Pégu, pour leurs affaires. Ils ne soupçonnoient pas qu'un voyage qui se pouvoit faire en huit jours dût avoir une si funeste issue.

» Ils avoient eu d'abord un beau tems, une mer calme, un vent à souhait. Trente-quatre Hollandois avoient la conduite du vaisseau, qui courut à l'est. Tout le monde étoit dans une joie extrême d'avoir un tems si favorable, & de faire tant de chemin, de sorte que chacun se promettoit d'être à Pégu dans aussi peu de tems qu'on en pouvoit mettre à y aller.

» Mais la joie fut bientôt changée en tristesse & en crainte. Un sombre nuage parut sur l'horison, la mer, s'éleva tout d'un coup, & il survint un furieux orage. Le vaisseau étoit foible de bois, il carguoit, c'est-à-dire, penchoit sous le vent, il portoit mal ses voiles, & par conséquent n'en pouvoit porter que peu. Le péril faisoit que presque tous les passagers vouloient être sur les ponts, où ils faisoient un trop grand poids, vu que le bâtiment carguoit si fort. Cependant il se relevoit chaque fois; mais enfin il vint un tourbillon, & la lame prit le vaisseau du même côté; ces deux accidens réunis le firent tellement & si subitement carguer, que les Indiens qui n'avoient pas le pied

marin, roulèrent du côté qui penchoit, & par ce moyen le firent renverser, de sorte que les mâts & les voiles étoient dans l'eau. Un coup de mer entrant alors dans le bâtiment, alla étouffer dans les bas plusieurs passagers, & le chirurgien hollandois qui s'y trouva.

» Il n'est pas possible de décrire le pitoyable état de ceux qui étoient encore en vie, ni de représenter leurs cris, leurs plaintes & leurs lamentations. On en voyoit beaucoup qui nageoient autour du vaisseau, même des femmes & des enfans, qui luttoient contre les flots. On se prenoit aux voiles & aux mâts; on grimpoit & on tâchoit de monter sur le côté du navire. Les Hollandois, qui nageoient comme les autres, firent tant d'efforts qu'ils dégagèrent, comme par miracle, la petite chaloupe & le canot, qui par malheur encore faisoient eau, & n'avoit point d'agrès, ni rien de ce qu'il falloit pour naviguer. Ils arrachèrent ou déchirèrent des morceaux de voiles, pour boucher les voies d'eau.

» Ils dégagèrent aussi le perroquet d'artimon & le bâton du pavillon de poupe, & avec une peine incroyable ils en firent deux petits mâts, un pour la chaloupe, & l'autre pour le canot, & ils y mirent tous les morceaux de voiles qu'ils purent arracher. Enfin ils espérèrent qu'avec ces deux petits

bâtimens délabrés, ils ne laifferoient pas de fauver la vie à plusieurs perfonnes.

» Mais il s'en préfentoit trop pour la capacité de ces deux petits vaiffeaux. Tous ceux qui nageoient encore fe rendoient à leur bord, & il n'y avoit pas moyen d'entendre les cris & les fuppliations de ceux qui vouloient y arriver, de voir leurs efforts pour en approcher, & leurs mains tendues pour implorer la miféricorde de ceux qui y étoient déjà, fans que le cœur fe fendît de pitié. Le côté du vaiffeau renverfé étoit couvert d'Indiens & de Mores, hommes & femmes, qui ne faifoient pas moins de cris, & qui fe difoient les derniers adieux les uns aux autres, & à ceux qui étoient dans l'eau. En un mot, l'image & les horreurs de la mort régnoient par-tout.

» Les Hollandois, & ceux d'entre les plus robustes Indiens qui étoient déjà dans la chaloupe, la rempliffoient & la chargeoient tellement, qu'il n'y avoit pas moyen de fonger à retirer quelques vivres, ni d'y recevoir aucun des miférables qui demandoient cette grace d'une manière fi touchante; parce qu'inailliblement ils auroient tous péri. Il falut même, quoique ce fût avec la dernière douleur & avec une inhumanité qui défefpéroit ceux qui la commettoient, repouffer les malheureux qui avoient gagné jufques au bord des bâtimens, &

les faire retomber à la mer. Enfin , pour se sauver de leurs attaques & s'éloigner d'un si triste spectacle , on fit nager le canot & la chaloupe , laissant encore sur le côté du vaisseau renversé & dans la mer , beaucoup d'infortunés qui jetoient des cris pitoyables , & capables d'émouvoir même les rochers.

» De tout ce grand nombre de gens , il n'y eut que trente-quatre ou trente-cinq personnes qui purent tenir dans les petits bâtimens qui se sauvèrent. En s'éloignant , ils virent le vaisseau renversé flotter encore un peu de tems ; puis tout d'un coup il s'enfonça , & les cris des mourans qui n'avoient fait que prolonger leur peine , ayant alors redoublé , ils furent entendus de ceux qui se salvoient , & qui en étoient déjà bien éloignés.

» Leurs bâtimens , qui ne faisoient presque que flotter sur le vaste Océan dont ils alloient chercher les bords , furent tellement agités par les vagues , qu'on les voyoit à tout moment sur le point de périr aussi. Ils prirent leurs cours à l'est , dans l'espérance de découvrir bientôt la côte d'Arrakan ou celle de Pégu , & d'y pouvoir prendre terre.

» Cependant le canot , qui ne navigeoit pas bien , étoit aidé par la chaloupe , à laquelle il étoit attaché par une corde ; mais cette manœuvre ne

pouvant continuer , à cause des voies-d'eau qui étoient à ce dernier bâtiment , ceux qui le conduisoient coupèrent la hanzière & abandonnèrent l'autre. Alors la chaloupe faisant plus de chemin , ils se hâtèrent de lui faire gagner terre avant qu'elle coulât à fond.

» Le canot faisoit aussi tous ses efforts pour suivre la chaloupe ; mais ce fut en vain , car la nuit suivante les écarta l'un de l'autre. Ceux qui étoient dans la chaloupe se regardèrent comme les plus heureux ; mais ils se trompèrent , ainsi qu'on le va voir.

» Le canot flottant sans vivres , & sans espérance de se maintenir assez long-tems pour prendre terre en aucun lieu , passa six jours & six nuits en mer ; sans que ceux qui étoient dedans prissent aucune nourriture , quoique le danger où leur bâtiment étoit à toute heure , les obligeât à travailler continuellement. Au bout de ce tems , ils découvrirent la côte d'Arrakan , & ayant abordé un bâtiment du pays , qu'ils rencontrèrent , on les prit , on leur donna de quoi manger , on les emmena pour les envoyer à Arrakan & les joindre aux esclaves du roi , selon les loix du pays , qui adjugent au prince tous ceux qui échappent d'un naufrage & se sauvent sur ses côtes.

» Quand ils furent présentés à ce prince , ils lui

firent , en langue de Pégu , un si triste & si touchant récit de leur infortune , qu'il excita la compassion dans le cœur de tous ceux qui l'entendirent. Non-seulement le roi & les seigneurs leur donnèrent tout ce dont ils avoient besoin , mais même ce monarque les remit en liberté , & les renvoya chercher leurs compatriotes. Ce furent ceux qui vinrent nous trouver , ainsi qu'il a été dit , ne sachant point ce qu'étoient devenus leurs compagnons & leur chaloupe.

» Mais ceux-ci se sauvèrent aussi , comme par un miracle , & vinrent tout de même quelque jours après dans le royaume. Leur chaloupe ouverte en plusieurs endroits & faisant eau , avoit vogué sept jours & sept nuits , & avoir été mille fois sur le point de couler bas. Leurs larmes , & l'eau même qu'ils rendoient , avoient été toute leur nourriture. Enfin ils avoient découvert une île couverte de bois , où ils étoient descendus , accablés de foiblesse & atténués de faim. Cependant ils ne trouvèrent rien à manger. L'île étoit déserte ; il n'y avoit ni hommes , ni animaux , ni arbres qui portassent des fruits , que des tamarins qui , tout aigres qu'ils étoient , furent dévorés , & servirent pendant quinze jours de nourriture à ces infortunés.

» Cet aliment avoit des qualités qui ne pouvoient manquer d'en rendre l'usage nuisible. Il causa
des

des rétrécissemens de boyaux & un cours de ventre dont deux hommes moururent. L'état de détresse & d'incommodité où ils étoient les obligea à se remettre en mer. Ils coururent à l'est, & un vent favorable les poussa promptement sur la côte d'Arrakan. Les payfans & les pêcheurs leur fournirent des alimens avec beaucoup de charité.

» Ils résolurent d'aller chercher l'embouchure de la grande rivière d'Arrakan; mais comme ils voulurent traverser le brisant pour reprendre le large, la chaloupe alla donner contre des rochers, & s'y brisa. Ainsi, il fallut qu'ils retournassent à terre; presque nus & tout mouillés. Pour obtenir des charités, ils firent aux habitans le récit de leur accident, en langue de Pégu; & ils eurent grand tort, car le royaume de Pégu étant alors en guerre avec celui d'Arrakan, ils ne devoient pas dire qu'ils étoient partis de Coromandel pour aller chez les ennemis des gens à qui ils parloient.

» En effet, on les maltraita fort; on leur dit qu'on voyoit bien que les Hollandois portoient au roi de Pégu des munitions de guerre & de bouche, & qu'ils le favorisoient. Sur cette accusation, ils furent arrêtés prisonniers, & condamnés à la mort. On leur mit la corde au cou, on leur lia les bras à la ceinture, & l'on ordonna qu'ils fussent

conduits & présentés au roi en cet état, s'imaginant que ce prince prendroit un grand plaisir à voir des Chrétiens ainsi traités. Ils les menèrent donc de ville en ville, les faisant souvent jeûner, & les meurtrissant de coups; en chaque lieu où ils paroïssent, ils étoient obligés de faire le récit de leur aventure devant les magistrats, qui tous le prenoient en mauvaise part, & étoient irrités de ce que le vaisseau avoit fait voile pour Pégu.

» On ne peut décrire tout ce que ces malheureux eurent à souffrir par le chemin. Ce n'étoit qu'humiliations, génuflexions, inclinations profondes qu'il falloit recommencer devant les supérieurs de chaque ville, bourg ou village; & pour soulagement ils se voyoient injuriés de tout le monde, & déclarés dignes de mort. Un incident singulier auroit causé leur perte, si les seigneurs & les gentilshommes, devant qui ils se trouvoient, n'eussent été plus sensibles que les autres à la pitié.

» L'usage qu'ils avoient fait des tamarins dans l'île déserte, continua long-tems à leur causer des coliques & le cours de ventre. Un jour qu'ils furent conduits devant un grand seigneur & devant sa cour, après avoir passé par divers appartemens de son palais, & être entrés dans une grande salle remplie de personnes distinguées de l'un & de l'autre sexe, qui étoient assises sur de beaux tapis, le ca-

pitaine du vaisseau naufragé, nommé *Jean Horl*, voulant faire plus de complimens que sès camarades & plus de révérences à la manière du pays, laissa couler un vent, qui fit tant de bruit & d'éclat, qu'il fut entendu dans toute la salle, & surtout du commandant, qui s'écria : Syuw ! syuw ! ou, si ! si ! de même que tout le reste de la compagnie.

» On ne fut pas peu irrité de cette indécence, & les prisonniers baissant la tête, demeurèrent dans une confusion d'autant plus grande, qu'ils en craignirent de funestes suites. Enfin le second pilote, nommé *Jean Spring*, de Harlem, prit la parole, & supplia les seigneurs d'avoir la générosité de pardonner une si grande faute, qui étoit involontaire & ne provenoit que d'une incommodité causée par les tamarins dont ils avoient été contraints de faire leur unique nourriture pendant près de quinze jours ; que cet aliment nuisible leur avoit causé des accidens très-fâcheux, dont deux de leurs compagnons étoient morts ; qu'eux-mêmes en étoient encore tellement atténués qu'ils n'étoient pas maîtres de leurs mouvemens, & se trouvoient hors d'état de paroître devant une si brillante compagnie.

» Cette petite harangue faite à propos, apaisa tout le monde. Le capitaine nous a dit depuis, que ce fut-là encore la plus grande extrémité où

il se fût trouvé, ne s'attendant à rien moins qu'à être haché en piéces à coups de fabre. Le récit de leur infortune ayant même touché le cœur de cette noblesse, on leur fit donner de la nourriture & des vêtemens, & ils furent mieux traités qu'auparavant. La bonté & la compassion des dames, ainsi que ces captifs le purent appercevoir, contribua beaucoup au soulagement qui leur fut donné. Elles furent émues de voir des pauvres étrangers presque nus, décharnés, liés & garottés, qui d'un air suppliant & abattu demandoient quelque relâche à des mauvais traitemens qu'ils n'avoient mérités par aucun forfait.

» Ils furent donc alors déliés, mis entre les mains de gens plus humains, & conduits à la plus prochaine rivière, embarqués dans une jéliasse ou galère d'Arrakan, qui remonta la rivière pour les mener à la capitale du royaume. La jéliasse passant par le travers de nos vaisseaux, ils les reconnurent, & prièrent l'officier qui la commandoit, de les aborder, criant en même-tems pour nous avertir.

» On alla au-devant d'eux, & on les retira des mains de leurs conducteurs, sous la promesse que fit le président d'en donner à l'instant avis au roi. Cela fut aussi-tôt exécuté, & en même tems on supplia ce monarque de leur rendre la liberté

que leur naufrage leur avoit ôtée, les ayant rangés au nombre de ses esclaves. Cette grace leur fut accordée, comme elle l'avoit été à leurs compagnons.

» On les prit dans notre vaisseau pour les emmener à Batavia. Mais quelque précaution qu'ils apportassent & qu'on eût pour eux à l'égard de la nourriture, il n'y en eut que très-peu qui furent exempts de maladies. Cependant ils en guérirent, & se rétablirent parfaitement ».





N^o 12.

NAUFRAGE

*De la Chaloupe du Vaisseau François
le Taureau, dans une baie près du
Cap-Verd, sur la côte occidentale d'A-
frique, en 1665 (*).*

LA Relation de ce naufrage offre au lecteur des circonstances dignes de sa sensibilité; mais avant que de lui en présenter le tableau, il est nécessaire de mettre sous ses yeux, au moins en abrégé, les

(*) La Relation de ce naufrage a été publié par le sieur SOUCHU DE RENNEFORT, auteur des Mémoires pour servir à l'Histoire des Indes orientales. Paris, 1688, in-4°. M. l'Abbé PRÉVOST l'a aussi inférée en abrégé dans le huitième volume de son Histoire générale des voyages. Paris, 1750, in-4°. Mais les circonstances les plus touchantes du naufrage se trouvent dans la vie manuscrite de M. de MONMASSON, missionnaire, de la Congrégation de S. Lazare.

principaux événemens du voyage qui y a donné lieu.

Les avantages considérables que le commerce étranger apportoit aux Compagnies Hollandoise & Angloise, vers le milieu du dix-septième siècle, avoient excité l'émulation des négocians François. Différens projets & plusieurs mémoires furent présentés à M. Colbert à ce sujet. Ce ministre zélé pour la prospérité de la nation, obtint du roi, par une déclaration du mois de Mai 1664, l'établissement d'une Compagnie Françoisise pour le commerce des Indes orientales. Un secrétaire du conseil & neuf célèbres négocians furent établis les premiers syndics de la Compagnie. Ils s'en associèrent d'autres, tant à Paris, qu'à Lyon, Rouen, Bordeaux, Nantes, &c. &c.

Par la même déclaration, le roi prêtoit trois millions à la Compagnie, sans intérêt & sans prendre aucune part au profit pendant dix ans; il se chargea même de toutes les pertes qui pourroient arriver pendant cet intervalle.

La bienfaisance du roi, la paix dont jouissoit alors l'Europe, & l'état florissant du royaume, étoient des dispositions plus solides & plus favorables que ne l'avoient jamais été celles qui avoient donné naissance aux Compagnies de Hollande & d'Angleterre. Aussi, les François animés par ces

motifs , entrèrent-ils fort ardemment dans les vues du ministre. Le zele fut égal dans tous les ordres de l'état. On arrêta de faire un fonds de quinze millions ; il fut bientôt rempli.

Après s'être assuré d'un fonds si considérable , la Compagnie résolut d'envoyer dans les cours du Mogol , de la Perse , & dans celles des autres puissances de l'Inde , diverses personnes expérimentées dans le commerce & la négociation. Le but de leur mission étoit de sonder le terrain , & de chercher à se concilier la faveur de ces princes. Tous ces envoyés partirent au commencement du mois d'Octobre 1664.

Pendant que les directeurs généraux dressaient des instructions pour les différens préposés de la Compagnie , on travailloit avec ardeur dans les ports du Havre , de la Rochelle & de Saint-Malo , à l'armement de quatre vaisseaux. Le premier étoit une frégate nommée *le Saint-Paul*, montée de 32 pieces de canon & de quatre-vingt matelots, sous le commandement du sieur *Véron*, d'Oleron, capitaine d'une expérience reconnue. *Kerkadiou*, gentilhomme Breton, revenu depuis six mois de Madagascar , commandoit le second qui étoit une flûte nommée *le Taureau* ; elle portoit 22 canons & soixante-quatre hommes d'équipage. Le troisième, nommé *la Vierge de bon Port*, de vingt pieces de canon

& de soixante matelots, avoit pour capitaine le sieur *Trucho de la Chenaye*, de Saint-Malo. Enfin le quatrième, petite frégate nommée *l'Aigle-blanc*, étoit commandée par le sieur *De la Clocheterie*, de la Rochelle, homme d'une valeur & d'une résolution singulière, qui depuis quelques années, avoit enlevé aux Espagnols, avec un seul bâtiment, deux grands navires chargés de piaffres & d'esclaves, & on l'avoit vu entrer dans la rade de Brest avec six vaisseaux de prise à la queue du sien. Les deux cent-trente hommes d'équipage de la flotte étoient l'élite de plus de mille qui se présentèrent. On ne comptoit pas d'abord moins de 400 passagers; mais le jour du départ ce nombre se trouva diminué, par la crainte de la mer dont la plupart avoit vu de près l'agitation continuelle, dans un trop long séjour qu'ils avoient fait à Brest. Il n'entra dans les quatre vaisseaux que 288 passagers, & il y avoit dans ce nombre huit missionnaires de la maison de Saint-Lazare de Paris, qui se distribuèrent sur chaque bâtiment.

Le départ de la flotte & les circonstances de sa navigation n'ont rien de remarquable jusqu'au 3 de Mars, qu'elle arriva heureusement à la vue du Cap-Verd. Les quatre vaisseaux entrèrent le lendemain dans la première baie après le cap, & mouillèrent à une demi-lieue du rivage. Aussi-tôt quatre

chaloupes chargées d'officiers, de soldats & de matelots, voguèrent vers un endroit de la côte où plusieurs Negres les attendoient sans armes, & leur montraient l'abord le plus facile. Les chaloupes étant arrêtées à plus de six toises de la terre par le sable & la basse mer, une foule de Negres se jetta dans l'eau avec tant d'empressement pour transporter les François au rivage, que les matelots mêmes qui se déshabilloient pour rendre ce service, furent contraints de les recevoir. Après avoir témoigné beaucoup de joie de l'arrivée de la flotte, ils firent entendre en langue portugaise, que leur alcade, ou vice-roi du canton, aimoit les François & qu'il recevoit volontiers leur visite.

Véron, amiral, & Rennefort, auteur de la relation du voyage, escortés par douze fusiliers, se firent conduire dans un village éloigné de six cens pas environ. Il étoit composé de près de cent cases rondes, de quatre à cinq pieds de hauteur. La couverture de chacune se terminoit en pointe comme celle de nos glaciers; toutes les cases étoient environnées d'une double palissade de branches de palmier, avec une petite cour à l'entrée. La cour de l'alcade, qui surpassoit toutes les autres en grandeur, étoit au milieu de quatre cases, dans l'une desquelles il logeoit; les femmes en occupoient deux autres & le quatrième étoit

pour son cheval. Les François le trouvèrent assis sur une sellette de bois au milieu de cette cour. L'alcade étoit un negre âgé d'environ quarante ans, bien fait, d'une contenance fière & sérieuse. Sa tête étoit couverte d'un turban de coton blanc & bleu, & ses épaules d'une sorte de tapis ou d'étoffe informe. Une autre pièce connue sous le nom de pagne, le couvroit depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ses jambes & ses bras étoient nus, & sous les pieds il avoit un morceau de cuir qui lui tenoit lieu de sandales. Ses officiers étoient à terre; les uns étendus, d'autres assis sur leurs talons. Le principal conseiller, qui se nommoit *Jean Amsterdam*, âgé de quatre-vingt-huit ans, se tenoit accoudé sur les genoux de son maître.

Après les premières civilités que l'alcade reçut & rendit gravement sans quitter sa sellette, les François lui présentèrent un flacon d'eau-de-vie. Il en but un grand coup, & le conseiller ayant suivi son exemple, à peine en resta-t-il pour le troisième; on convint ensuite de payer six bouteilles d'eau-de-vie, six aunes de toile, & une barre de fer, pour le droit d'ancrage de chaque chaloupe. Pendant cet entretien, les femmes de l'alcade, qui étoient dans leurs cazes où la curiosité leur faisoit montrer la tête à chaque instant, lui firent dire qu'elles desiroient beaucoup de voir les Fran-

çois. Il leur accorda cette satisfaction; elles étoient vêtues à-peu-près comme les hommes. Avant la fin de l'audience, il arriva près de l'alcade cinquante de ses principaux officiers, armés de demi-piques, de sabres & de fleches. Leur arrivée imprévue causa quelque défiance aux François; mais les plus prudents exhortèrent les autres à cacher leur émotion.

Dans l'intervalle de la visite de l'amiral à l'alcade, les François restés à bord, furent témoins de la scène la plus affligeante. Quelques matelots de l'équipage du Taureau, & plusieurs passagers, au nombre de trente, étoient descendus dans la chaloupe; leur projet étoit de gagner la terre, & de satisfaire leur curiosité sur l'intérieur du pays. *M. Boffordée*, un des deux missionnaires qui étoient sur ce vaisseau, les accompagnoit. Pendant le trajet, plusieurs jeunes-gens s'étant poussés imprudemment, la chaloupe trop surchargée d'un côté fut prise d'une vague par le travers, & renversée dans les flots. Le sieur *Le Tourneur*, lieutenant du Taureau, étoit alors occupé à faire jeter des filets près du rivege, & la pêche avoit déjà fourni de quoi rassasier plus de cent cinquante personnes, lorsqu'un coup de canon tiré à son bord lui fit abandonner cet amusement. Il vit le pavillon en berne, une chaloupe assez éloignée, la quille en haut, des barrils qui flottoient, & des hommes à la na-

ge, dont les uns s'efforçoient de gagner la terre & les autres de retourner vers le navire. Le sieur Le Tourneur, justement alarmé du danger que couroient ces malheureux, se hâta de regagner le vaisseau. On avoit déjà envoyé au secours avec la plus grande célérité, les chaloupes qui étoient restées, & des canots conduits par des Negres. Ces petits bâtimens arrivèrent fort à propos à l'endroit du naufrage; plusieurs de ceux même qui savoient nager commençoient à perdre leurs forces. Dix-huit François furent sauvés, mais il en périt douze, avec Jean Amsterdam, conseiller de l'alcade. (Ce vieillard Negre ayant entendu nommer le capitaine Kerkadiou parmi les officiers de l'escadre, n'avoit point attendu la fin de l'audience pour aller le voir. Ils renouvelèrent connoissance ensemble à bord du Taureau. Le vieillard ne se ménagea point sur l'eau-de-vie, & il revenoit ivre dans la chaloupe, lorsqu'elle fut renversée.

Parmi les particularités de ce naufrage, deux traits de générosité frappèrent beaucoup ceux qui en furent témoins. Un jeune François nommé Plançon, qui nageoit parfaitement bien, voyant près de lui un autre jeune-homme de ses amis, qui ne savoit pas nager, oublia le péril où il étoit lui-même, pour le secourir, & lui dit de s'attacher à

ses habits. Mais les forces lui manquèrent , & ils périrent ensemble. « Rare exemple d'amitié , ob-
» serve l'auteur du journal du voyage , & mal-
» heureuse fin de deux jeunes - gens bien faits ,
» d'un caractère doux & dignes d'un meilleur
» fort ».

Un autre François , nommé Giron de la Marti-
nette , joignit plus de prudence au même sentiment
de générosité. Le fils du sieur De Montauban ,
jeune enfant de dix ans , alloit périr à ses yeux.
Il le prit d'un bras , & nageant de l'autre il le
monta sur la quille de la chaloupe renversée. En-
suite lui ayant recommandé de se laisser tourner
par le mouvement de la vague , & de ne pas quit-
ter le bois qu'on ne le vînt prendre , il se remit
lui-même à la nage ; son adresse autant que sa for-
ce lui fit atteindre un canot dans lequel il monta.
A peine y étoit-il , que ce frêle bâtiment lui pa-
roissant surchargé de cinq hommes qui s'y trou-
voient déjà , il ne balança point à s'élancer encore
dans la mer pour nager bien loin vers le rivage ;
il eut le bonheur d'aborder à terre. Une chaloupe
y amena aussi le jeune de Montauban , dont la
vie rendit long-tems témoignage à la générosité de
son libérateur.

De tous ceux qui furent la victime de ce triste
événement , aucun n'excita des regrets plus vifs que

M. Boffordée. Ce missionnaire s'étoit fait aimer & estimer par ses manières affables, son zele & sa prudence. Au retour des chaloupes, lorsqu'on se fut rendu certain qu'il étoit disparu au fond des eaux, le deuil fut universel dans toute la flotte; il sembloit que chacun avoit perdu un père ou un frère; les échappés du naufrage l'augmentèrent encore, en rapportant les circonstances de sa mort: elles sont trop glorieuses à l'humanité, & en même tems trop édifiantes, pour en priver la curiosité du lecteur sensible.

M. Boffordée n'étoit point d'abord de la partie de ceux qui descendirent dans la chaloupe pour aller à terre; mais lorsqu'il fut que leur projet étoit de passer deux ou trois jours sur la côte, il s'offrit de lui-même à les accompagner, tant pour contenir ces jeunes-gens, la plupart vifs & folâtres, en leur rappelant la solemnité du jour, (c'étoit le Jeudi-Saint, 4 Mars 1665) & celle du lendemain, que pour leur administrer au besoin les secours spirituels. Ils ne furent que trop tôt dans ce cas, comme on vient de le voir. La chaloupe à peine renversée, & ceux qui la montoient devenus le jouet des flots, le rivage & les vaisseaux trop éloignés pour en recevoir un prompt secours, cet homme vraiment apostolique résolut de sacrifier sa vie pour sauver celle des autres, ou au

moins pour les préparer à une mort chrétienne ; vigoureux & habile nageur , il n'usa de ces avantages que pour le salut des malheureux qu'il voyoit prêts à devenir la proie de la mer. Il s'élança au milieu d'eux , éleve la tête & leur crie à tous d'offrir leur vie à Dieu , de se souvenir que dans ces jours de deuil pour l'église , Jesus-Christ étoit mort en expiation des péchés des hommes , qu'il étoit de la plus grande importance pour eux , dans ces derniers momens , de former un acte de repentir de ceux qu'ils avoient pu commettre ; il ajouta qu'il alloit donner une absolution générale. Il la donna effectivement , avec des paroles si touchantes & tant d'effusion de cœur , que tous en furent pénétrés ; ensuite il tourna vers ceux qui lui paroissoient perdre le courage ou les forces , & allant de l'un à l'autre , il les soutenoit d'une main & nageant quelques instans avec eux , il les exhortoit à ne se point laisser aller au désespoir ; & à avoir confiance en la miséricorde divine. M. Bosfordée continua cette mission pendant près de deux heures ; alors les forces lui manquant , il donna encore l'absolution à ceux qui étoient à sa portée , & collant sa bouche sur un petit Crucifix qu'il portoit toujours pendu devant lui , on le vit tout à coup disparaître dans les flots.

Le récit de ce dévouement digne d'un héros
Chrétien ,

chrétien, présentoit, à la vérité, un motif puissant de consolation aux confrères de M. Boffordée; mais il ne faisoit que trop sentir en même-tems quelle perte venoit de faire la religion & l'équipage du vaisseau. Aussi les larmes recommencèrent-elles à couler avec plus d'abondance : il sembloit que M. Boffordée seul eût été la victime de ce triste événement, ou que lui seul fût à regretter. M. de Monmasson, autre missionnaire, qui montoit avec lui le même vaisseau, & dont il avoit été l'ami & l'élève, fut pendant une heure, tellement affecté de cette mort, qu'il resta évanoui. En exprimant ses regrets de l'avoir perdu, il ne desiroit plus que de pouvoir rendre à son corps les derniers devoirs, & de mourir aussi glorieusement que lui. Le premier de ses vœux fut rempli dans le jour même; le second ne le fut que plusieurs années après. M. de Monmasson avoit ordre de ses supérieurs de rester dans l'île de Madagascar, en qualité de missionnaire. Il s'acquitta avec fruit de ses fonctions jusqu'en 1671. Mais dans le cours de cette année, l'île ayant été évacuée par les François, M. de Monmasson revint en France, & fut employé successivement aux Invalides & à Versailles. Enfin il fut envoyé à Alger en qualité de vicaire apostolique. Trois ans après son arrivée, les Algériens ayant enfreint dans plusieurs occasions

les traités qui subsistoient entr'eux & la France ; Alger fut bombardé en 1683, par M. Duquesne. Ces Barbares, en haïne de la religion & des François, en attachèrent plusieurs à la bouche de leurs canons ; M. de Monmaffon fut du nombre. Il avoit été jetté, plusieurs jours auparavant, dans un cachot, & il y avoit souffert avec un courage héroïque les plus mauvais traitemens.

Quelques heures après le retour des chaloupes, on apperçut dans l'éloignement, à peu de distance du lieu du naufrage, un corps qui flottoit. Plusieurs matelots furent envoyés pour le recueillir ; c'étoit celui de M. Boffordée. Il avoit conservé la même attitude qu'il avoit eue dans ses derniers momens ; une main sur sa poitrine, & la bouche collée sur le Crucifix qu'il portoit. Les restes de cet homme apostolique furent reçus dans le vaisseau avec tous les sentimens de la vénération & de la douleur. Presque tous les passagers & tous les matelots lui baifèrent les mains & les pieds, en les arrosant de leurs larmes.

Un autre partie de la scène funebre du naufrage occupoit à terre les Negres. M. de Rennefort, qui en avoit été le témoin, nous en a conservé la relation dans le journal de la navigation de la

flotte (*). Les Negres des canots qui avoient accompagné les chaloupes , divulgèrent la mort du conseiller Jean Amsterdam. Ses femmes aussi-tôt accoururent sur le rivage ; elles firent le tour de l'anse de cette partie de la baie , en versant des larmes & suppliant les ondes qui battoient jusqu'à leurs pieds , de leur rendre le corps de leur mari. Lorsqu'elles virent tomber le jour , sans appercevoir cet objet commun de leur amour , elles accusèrent la mer de cruauté , avec des gémissemens qui se faisoient entendre de fort loin. Leurs plaintes étoient d'autant plus justes , que le supplice du pays est de noyer les coupables , & qu'il est déshonorant pour la famille d'un mort de laisser son corps sans sépulture. La chute du jour obligea ces femmes à se retirer dans la caze du défunt , où elles s'arrachèrent les cheveux , tandis que deux jeunes hommes se tenant aux deux côtés de la porte , firent entendre des sons lugubres sur deux instrumens ronds de la forme de nos tymbales. Un des fils du conseiller voyant passer quelques François , les pressa d'entrer , & leur fit connoître que si les habitans du Cap-Verd étoient sensibles à la douleur , ils n'étoient pas moins capables d'une juste résigna-

(*) Voyez page 20 des Mémoires pour servir à l'Histoire des Indes orientales , Paris , 1668 , in-4°.

tion aux volontés du Ciel. Après ces trois jours passés dans les larmes & les gémiffemens, on fit un sacrifice pour Amsterdam. Ses parens allumèrent un feu de branches de palmier, autour duquel cent personnes de l'un & l'autre sexe pouffoient de grands cris vers le soleil couchant, pour le prier d'être favorable à l'esprit du mort. Ils les continuèrent long-tems. A peu de distance, le marabout Negre, après avoir tenu les mains étendues pendant un quart-d'heure vers le soleil, égorgea un bœuf, fit brûler ses entrailles & coupa la victime. Il en distribua ensuite des morceaux à chaque parent du défunt.

La flotte remit à la voile le 11 d'Avril; le 28, elle passa la ligne par un vent favorable : quelques jours après le vent cessa & fit place à un calme de sept jours. L'auteur observe que la plus grande incommodité qu'éprouvent les navigateurs sous la zone torride, & dans ces latitudes éloignées, c'est la disette de bonne eau; l'ardeur du soleil est si grande, qu'elle corrompt celle des navires. Elle se rétablit assez promptement, lorsque la chaleur devient plus modérée; mais elle retient toujours plus ou moins le goût du bois des tonneaux. Ainsi l'on regarde la pluie comme une faveur du Ciel, dont on profite en étendant des draps pour la recueillir, Mais d'un côté il pleut rarement

dans ces parages , & de l'autre , l'eau de pluie est souvent salée. Cette eau est formée dans l'air des exhalaisons de la mer ; elle y demeure quelquefois si peu , qu'elle n'a pas le tems de s'y purifier , ou plutôt , elle est pompée si fortement , qu'elle n'a pas le tems d'être dégagée des parties salines dont elle est imprégnée. S'il est difficile de conserver l'eau dans les navires , l'embarras n'est pas moindre pour les vivres. Le vin de France ne résiste pas assez , & perd bientôt sa bonté ; celui d'Espagne est toujours excellent. Avec une bonne provision de ce vin , si l'on pouvoit trouver le moyen de prendre terre une fois par mois , pour faire de l'eau & se procurer des légumes & quelques viandes fraîches , les personnes du tempérament le plus délicat soutiendroient facilement tous les voyages de mer.

Le 3 de Juin , les quatre vaisseaux se trouvèrent à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Alors l'amiral assembla sur son bord tous les officiers & les marchands de la flotte , pour assister à l'ouverture de quatre boîtes de fer-blanc cachetées du sceau de la Compagnie ; ses ordres portoient de ne la faire qu'à cette hauteur. Elles contenoient les commissions de divers officiers pour ceux qui devoient les remplir à Madagascar.

Le cap de Bonne-Espérance fut doublé heureusement par la flotte ; mais elle eut besoin de toute l'habileté de ses mariniers , pour se défendre contre les vents & les flots , à la hauteur du cap des Aiguilles. La mer y fait un choc qui la repousse bien loin ; les tournans y sont si rapides qu'ils font pirouetter les vaisseaux & les mettent dans le plus grand danger. Les quatre navires François y perdirent quelques voiles.

Jusqu'alors les quatre vaisseaux avoient toujours été de conserve , ce qui avoit beaucoup allongé le voyage , parce que le Taureau tenant mal le vent , avançoit peu & obligeoit les autres de l'attendre. Cette lenteur & les coups de mer chagrinerent le sieur de Montauban , nommé , par la Compagnie , président du conseil à Madagascar ; il souhaitoit d'être promptement à terre pour rétablir la santé. Mais il falloit un prétexte pour justifier la séparation du vaisseau amiral , sur lequel il étoit , d'avec les autres. Le président eut recours au certificat de son médecin qui attestoit que l'air de terre étoit nécessaire à sa santé. Cette formalité remplie , le Saint - Paul fit route à part le 11 de Juin. Son capitaine gouverna si habilement , qu'il évita les dangereux courans qui sont entre Madagascar & les côtes de Mozambique ; enfin il découvrit la terre le 9 de Juillet. Le jour sui-

vant, à dix heures du matin, l'ancre fut jettée vers la pointe méridionale de l'île. Il n'étoit mort qu'un matelot sur le Saint-Paul, dans le cours d'un voyage estimé de plus de quatre mille lieues sur les journaux.





N^o 13.

NAUFRAGE

Du Vaisseau Hollandois, le Laufdun, à l'embouchure du Gange, Fleuve de l'Indostan, en 1672, & Aventures de LESTRA, voyageur François ().*



LE desir de satisfaire sa curiosité par de longs voyages, conduisit LESTRA hors de la France. A son retour, il publia le journal de ses courses &

(*) Le Journal de LESTRA est intitulé : *Relation d'un Voyage nouvellement fait aux Indes orientales, &c. Paris, 1677, in-12. M.* l'Abbé PRÉVOST, l'a inséré en abrégé dans l'Histoire générale des voyages, sixième volume, in-4°. Paris, 1748. Lestra a mêlé dans le récit de ses aventures plusieurs observations & quelques anecdotes touchantes : nous conserverons, sans trop nous écarter de notre objet, celles qui nous ont paru dignes de la curiosité du lecteur.

de ses infortunes. Son style est simple & ses remarques judicieuses. Mais ce qui doit augmenter la confiance du lecteur, c'est le parfait accord qui y regne avec des relations postérieures, dans tout ce qu'il a rapporté des événemens dont il avoit été témoin, & des lieux qu'il a parcourus.

Lestra forma le dessein de son voyage en 1671 ; à l'occasion du départ de M. *Belot*, qui alloit exercer à Surate la commission de directeur du commerce pour la Compagnie Françoisse des Indes. Son embarquement se fit au Port-Louis en Bretagne, le 4 de Mars, sur le vaisseau *le Saint-Jean-Baptiste*, armé de trente-six pieces de canon, en marchandises & en guerre ; il étoit commandé par le capitaine *Herpin*. L'équipage étoit de deux cent cinquante hommes, tous jeunes & résolus. Le vaisseau ayant mouillé le même jour dans la rade, on y vit bientôt arriver un grand bâtiment nommé *le Soleil d'Orient*. Il portoit M. *Gueyton*, autre directeur de la Compagnie & député vers le Grand-Mogol, au nom du roi. L'équipage de ce vaisseau étoit de trois cens hommes, il étoit armé de soixante pieces de canon ; M. *de Labuda* le commandoit. Ces deux navires avoient ordre de faire voile ensemble, & n'attendoient qu'un vent favorable, qui se leva le 7. Mais à peine étoient-ils sortis de la rade, qu'ils effuyèrent une tempête violente

qui dura pendant trois jours. Les mâts les plus forts du Soleil d'Orient ne purent soutenir l'impétuosité des vents & des flots; il les perdit tous, avec un défordre si extraordinaire, que le capitaine désespéré de son malheur, & se voyant prêt à périr, sans recevoir aucun secours du Saint-Jean-Baptiste, dont il ne remarquoit pas que le péril étoit égal au sien, tourna sa fureur contre ce vaisseau, & voulut lui lâcher sa bordée pour le couler à fond. Mais Gueyton & quelques pères capucins qui lui servoient d'aumôniers, adoucirent ce transport, & lui firent tourner ses vœux vers le ciel. Les deux navires n'eurent plus d'autre ressource que de se soulager d'une partie de leur charge, qui fut jettée dans la mer, & de s'abandonner à leur destinée. Cependant le calme revint à la fin du troisième jour. Il s'éleva pendant la nuit un brouillard épais qui fit perdre de vue le Soleil d'Orient. Herpin conclut qu'au lieu de le chercher il devoit profiter de la mousson qui étoit déjà fort avancée. Il prit la route du Cap-Verd, où il arriva le 16 de Mai. Suivant la supputation des pilotes, il avoit fait neuf cens lieues depuis le Port-Louis.

La suite de la navigation fut plus heureuse, & parut même très-agréable à Leftra, qui n'ayant jamais fait de longs voyages sur mer, trouva beaucoup d'amusement dans la variété continuelle des

objets. Les différens lieux où le vaisseau relâcha, offrirent une ample matière à ses observations. La pêche & la chasse firent successivement son plaisir.

Il arriva le 26 d'Octobre à Surate. Le vaisseau n'avoit perdu que huit hommes dans une si longue course, & quelques déserteurs qui étoient restés au cap de Bonne-Espérance. Herpin mouilla dans la grande rade de Surate, à trois lieues de la petite rade de Sualis, où se trouvoit alors une flotte de France, composée de huit vaisseaux de guerre, & commandée par M. de la Haye. Il salua le pavillon François de trente-six coups de canon. M. Belot s'étant fait porter à terre, alla rendre ses premiers devoirs à M. de la Haye, qui attendoit le retour de M. Caron, directeur général, occupé alors à former un comptoir dans l'île de Java. Il n'arriva de Bantam que le 15 de Novembre, fort satisfait de son voyage & de l'estime qu'il avoit trouvée bien établie pour les François, dans l'esprit du roi & de toute la nation. M. Belot, après lui avoir communiqué sa commission, se retira dans Surate pour l'exercer. Les François avoient alors deux comptoirs dans ce pays, l'un dans la ville de Surate, l'autre à Sualis, entre ceux des Anglois & des Hollandois, pour servir de principal magasin à leurs marchandises. Cependant un ouragan terrible, qui s'éleve régulièrement une fois l'année,

les obligeoit de transporter à grands frais leurs marchandises dans la ville. Il dure quelque fois douze & quinze jours , avec des circonstances si effrayantes , que tous ceux qui habitent les bords de la mer , prennent la fuite & cherchent un asyle dans les murs de Surate.

Les directeurs François , Anglois & Hollandois , qui arrivoient dans les comptoirs de leur nation , étoient obligés , en rendant visite au gouverneur de la ville , d'observer quelques cérémonies humiliantes , & sur-tout de laisser leurs souliers à la porte d'une grande salle , pour marcher sur des tapis de brocard d'or. Mais en 1667 , un directeur François se délivra de cette servitude , en prenant des mules fort riches , avec lesquelles il ne fit pas difficulté de fouler aux pieds le faste indien ; les autres suivirent son exemple.

L'auteur raconte , avec un détail de circonstances qui ne se trouve pas dans les historiens qui en ont parlé , comment les François se sauvèrent du pillage de Sévagy (*), en 1670 , tandis que

(*) Prince Indou , heureux & célèbre aventurier. Il fut long-tems le fléau de l'Inde & la terreur du Mogol contre qui il s'étoit révolté. Il parvint à se former dans les montagnes du Dékan une principauté considérable , au préjudice de l'empire des Mogols & des rois de Vi-

es Anglois & Hollandois ne purent garantir leurs comptoirs. Il donne à Sévagy vingt mille hommes au lieu de douze; & les sommes que cet illustre voleur enleva, tant aux habitans qu'à ces deux nations, montèrent, dit-il, à quarante millions. Nous supprimons ce détail étranger à notre objet, à l'exception cependant de l'anecdote suivante, trop glorieuse à la nation Françoisise pour la passer sous silence. Dans le désordre, une compagnie des gardes du prince Indien, composée de huit cens hommes, se présenta devant le comptoir François. M. Caron, qui en étoit directeur, s'étoit préparé à les recevoir. Il leur demanda ce qu'ils desiroient, & s'ils venoient de la part de Sévagy, qui avoit toujours pris la qualité d'ami des François. Quelques gardes répondirent arrogamment qu'ils vouloient savoir si la loge ne contenoit que des marchandises françoisises. Alors le directeur général exhorta le plus hardi d'entr'eux à mettre le bras dans la bouche de trois canons, qu'il avoit fait braquer sur le seuil de la porte, chargés chacun de six livres de balles. Il ajouta que les richesses de la Com-

sapour, &c. Aureng-zeb ne parvint à le contenir qu'en faisant avec lui un traité honteux pour la cour de Dèhly. Sévagy est regardé comme le fondateur de la puissance Maratte. Nous en parlerons plus en détail ailleurs.

pagnie de France y étoient renfermées. Tous les François du comptoir étoient d'ailleurs sous les armes, pendant que le maître canonnier tenoit d'une main la meche allumée, & de l'autre un pistolet à deux coups. Une réponse & une contenance si fières eurent le pouvoir d'arrêter ces furieux. Après avoir consulté quelque tems entr'eux, ils firent des excuses à M. Caron, & le prièrent de leur montrer du moins les loges des Anglois & des Hollandois. Mais il rejetta cette demande avec mépris, en continuant de se tenir sur la porte, un pistolet dans sa main droite, & sa demi-pique à la gauche. Son refus les irrita; dans leur retraite ils tirèrent un coup de mousquet à la tête d'un soldat François qui eut la curiosité de les regarder par une fenêtre. De-là s'étant répandus dans la ville avec toute l'armée, ils y exercèrent leur furie pendant huit jours.

Lestra passa deux mois entiers à Surate, jusqu'au 26 de Décembre, que M. de la Haye fit mettre à la voile pour le grand voyage qu'il avoit entrepris par l'ordre du roi. Le capitaine Herpin se joignit à l'escadre, & fit la même route jusqu'à l'île de Ceylan. La conformité du récit de l'auteur est si parfaite, dans les circonstances de cette navigation, avec celui du journal de M. de la Haye, que cette remarque atteste sa fidélité. Mais il quitta

Pescadre , dans la baie de Trinquemale , pour se rendre à Tranquebar , sur *le Phénix* , qui devoit y aller charger des provisions de bouche , avec deux autres vaisseaux. Avant son départ , il fut témoin des premières opérations de l'armée Françoisé , & son récit s'accorde encore avec la relation qu'on en a publiée.

Ici la scène changea tristement pour lui , par le malheur qu'il eut de tomber avec le vaisseau , entre les mains des Hollandois. La Melliniere , qui commandoit le *Phénix* , se laissa tromper par de fausses apparences de paix & d'amitié. Il refusa de se défendre , sous prétexte qu'il n'avoit pas reçu cet ordre de l'amiral. Un seul coup de canon qu'il eût pu tirer pour avertir la flotte , l'auroit délivré de quatre navires ennemis , qui n'auroient pu éviter eux-même le fort qu'ils firent essuyer au vaisseau françois.

La Melliniere s'étant rendu sans résistance , tous les gens de son bord furent forcés , à grands coups de bâton , de descendre dans les chaloupes hollandoises , où ils furent traités comme des lâches. Lestra , qui se fait honneur d'avoir montré plus de fermeté , n'en fut pas moins puni , comme d'une autre sorte de crime qui convenoit mal à sa situation. Tous les prisonniers furent embarqués le 2 de

Juillet, sur un vaisseau hollandois, nommé l'Ofdorpt. Les soldats & les matelots furent mis à fond de calle, où ils étoient couchés sur du sel & du sable mouillé, sans aucune ouverture pour respirer l'air. Leur nombre s'étoit augmenté jusqu'à cent-cinquante, par la prise de deux autres vaisseaux de la flotte Françoisé. On les laissa deux fois vingt-quatre heures, sans aucune nourriture qu'une poignée de riz. L'auteur avoit d'abord eu la hardiesse de se plaindre. Le capitaine Hollandois, homme fort brutal, s'étoit emporté contre lui avec une insolence à laquelle il avoit affecté de répondre encore plus fièrement, dans l'espérance que les autres prisonniers prenant son parti, ils pourroient exécuter la résolution qu'ils avoient formée de se rendre maîtres du navire. Mais il n'auroit trouvé dans aucun d'eux assez de courage pour le seconder.

L'état auquel il se voyoit réduit, lui fit craindre d'être traité avec les compagnons de sa misère, comme les Hollandois avoient traité leurs prisonniers Portugais après la prise de Cochin. Ils les avoient embarqués, sous promesse de les conduire dans une île, où ils devoient leur fournir en abondance tout ce qui leur seroit nécessaire pour s'y établir & la peupler; mais après s'être éloignés du rivage, il les avoient fait couler à fond par de faux sabords

fabords qu'ils avoient pratiqués dans leurs navires. Lestra se préparoit à la mort, & la desiroit même, pour être bientôt délivré d'une chaleur & d'une puanteur insupportables. Déjà quelques-uns de ses compagnons étoient morts comme enragés, en écumant par le nez & par la bouche. Le désespoir inspira aux autres un moyen de se faire entendre; ils crièrent tous que si l'air leur étoit refusé plus long-tems, ils alloient ouvrir le vaisseau pour le couler à fond. Cette menace força les Hollandois d'ouvrir une écoutille, & de leur jeter des cordes pour retirer les morts. Tel fut l'unique secours qu'ils reçurent d'eux jusqu'au port de Négapatan.

On les fit débarquer dans ce port, où ils furent logés dans une ancienne église à-demi découverte & ruinée, qui avoit été dédiée à saint Thomas par les Portugais, mais que les Hollandois faisoient servir d'écurie & de magasin. Ils y furent traités avec moins de rigueur; mais ce changement ne les empêcha point de chercher les moyens de s'échapper. Lestra étoit veillé plus soigneusement que tous les autres. Quelques-uns trouvèrent le moyen de fortir par un vieux tombeau. Les gardes s'en apperçurent & fermèrent bientôt cette voie.

Il y avoit dans cette troupe de malheureux; deux

foldats François qui étoient depuis dix ans au service des Hollandois dans les Indes orientales. L'un étoit de Saint-Denis en France , & l'autre de Bretagne. Ils avoient demandé leur congé au général Riclof, fans avoir pu l'obtenir ; ce qui leur avoit fait prendre le parti de se sauver dans le Phénix, où le capitaine les avoit reçus à Tranquebar. Mais ayant été reconnus après la prise de ce navire & quelques jours après leur arrivée à Négapatan, ils furent conduits au général Riclof, qui les condamna au dernier supplice. Lestra s'étoit lié assez particulièrement avec eux, pour être vivement touché de leur mort. Il avoit reconnu du mérite au Breton, & dans l'intimité de leur union, il avoit appris de lui les aventures qui l'avoient amené aux Indes.

C'étoit un homme de vingt-huit ans, d'une taille bien prise, les yeux vifs, pleins de feu & d'esprit. Ses longs voyages lui avoient brûlé le teint sans avoir altéré la beauté de ses traits. Il avoit la physionomie noble, du courage & de la politesse. Enfin, toutes ses manières ne démentoient pas sa naissance, car il étoit d'une maison connue. Il avoit été destiné à l'église, en qualité de cadet, par un père qui rapportoit tout à l'établissement de son aîné. Cependant on n'avoit rien négligé pour son

éducation; mais étant devenu amoureux d'une jeune personne à laquelle il inspira les mêmes sentimens pour lui, il ruina les projets de son père en reprenant l'épée, & bientôt après en la tirant trop heureusement contre un rival qui perdit la vie par ses mains. Il prit la fuite avec le même bonheur, accompagné de sa maîtresse qui lui fit le sacrifice de sa fortune. Un navire hollandois, dans lequel ils trouvèrent un asyle, les conduisit à Amsterdam. Mais n'ayant pu se réconcilier avec leur famille & se trouvant sans secours, ils se virent dans la nécessité d'accepter l'offre qu'on leur fit de les mener aux Indes & de les y faire subsister avec honneur. Le jeune aventurier jugea dans la suite que ce dessein leur avoit été inspiré par l'ordre de leurs parens, pour les éloigner de l'Europe & faire oublier leur faute. Ils partirent avec un capitaine Hollandois qui devoit les conduire à Batavia. Dans le cours du voyage, cet officier prit des sentimens si passionnés pour la jeune Bretonne, que pour se délivrer de ses importunités, & pour épargner à son mari les inquiétudes de la jalousie, elle fut obligée de feindre une maladie continuelle. Mais cette ruse lui servit d'autant moins, qu'elle rendoit son mari tranquille sur le danger. Le capitaine prit un prétexte pour mouler à la rade de Sualis, & proposa au jeune François de le lo-

ger avec sa femme, chez un marchand Hollandois de ses amis, qui étoit établi à Surate. Elle se lia dans la ville avec une jeune Portugaise, qui, après la mort de son mari, attendoit une occasion pour se rendre à Goa. Ce fut sur cette liaison que le capitaine Hollandois forma le plan d'un artifice qui lui réussit. Il proposa au jeune Breton de faire une course jusqu'à Négapatan, où il lui fit envisager des avantages qui le rendroient indépendant du secours d'autrui. C'étoit assez pour le déterminer aux plus rudes entreprises. Il prit la résolution de partir; & peu de jours avant son embarquement il découvrit ses espérances à sa femme, pour la consoler d'une séparation qui devoit durer peu & tourner à leur bonheur commun. Elle conçut ce qu'elle avoit à craindre de son éloignement; & ses pleurs ne pouvant l'arrêter, elle prit le parti de lui découvrir la passion du capitaine. Mais loin d'être refroidi par cette confiance, il la regarda comme une invention de l'amour pour lui faire abandonner son projet; il s'embarqua comme à la dérobée. D'un autre côté, le capitaine Hollandois avoit affecté du zele pour la Portugaise; il s'étoit engagé à lui procurer les commodités qu'elle cherchoit pour son départ. Le passage d'un vaisseau qui devoit relâcher à Goa, favorisant ses perfides intentions, il attendit si tard à l'en avertir, que dans la diligence qu'elle fut

obligée d'apporter à ses préparatifs pour ne pas manquer l'occasion, elle s'embarqua aussi sans avoir fait ses adieux à la jeune Françoisse. Il fut aisé au capitaine de donner la plus noire de toutes les couleurs à ces deux événemens. Il représenta le départ du mari & de la Portugaise comme une fuite concertée, qui ne laissoit aucun doute de leur amour mutuel. Cette fable eût tant de vraisemblance pour la malheureuse Bretonne, que résistant aussi peu aux embarras de sa situation qu'aux tourmens de sa jalousie, elle tomba dans une maladie mortelle. Le capitaine Hollandois prit soin d'elle sans aucune affectation. Il feignit même d'être guéri de l'amour, & de ne donner ses soins qu'à la pitié. Enfin, prenant prétexte de ses affaires pour hâter son départ, il lui offrit dans la foiblesse où elle étoit encore, de la conduire à Batavia suivant ses premières vues, & de lui procurer dans cette ville les secours qu'elle s'en étoit promis en quittant la Hollande. La nécessité l'obligea d'accepter cette offre. Elle porta sa langueur à Batavia, où le capitaine, après l'avoir fait traiter long-tems dans sa maison, eut l'indignité de la mettre à l'hôpital, lorsqu'il fut obligé de retourner en Europe. Lestra la vit dans cet excès d'infortune, & lui fit le récit des aventures & de la mort de son mari.

Il avoit appris de lui-même que s'étant embar-

qué à Sualis, sur la foi du capitaine, avec une recrue de cinquante foldats dont il croyoit avoir la conduite, il avoit bientôt reconnu que les foldats n'avoient ordre de lui obéir qu'en apparence. Il avoit regretté alors d'avoir pris si peu de confiance aux avis de sa femme, & son désespoir auroit éclaté, si les véritables officiers du vaisseau ne lui eussent ôté la liberté de rien entreprendre. Il n'avoit pu étouffer ses plaintes devant le gouverneur de Négapatan; mais cet officier, aussi barbare que celui qui l'avoit trahi, lui avoit répondu qu'étant venu aux Indes pour servir la république, il devoit commencer par faire le devoir d'un bon soldat, & se rendre digne des emplois & de la récompense qu'on lui avoit fait espérer: qu'il lui donnoit deux ans pour faire connoître son zele & sa fidélité, & qu'on auroit égard ensuite aux services qu'il auroit rendus. Après l'expiration de ce terme, il avoit demandé son congé au même gouverneur, & la permission de retourner à Surate ou en Hollande; mais se voyant remis d'une année à l'autre, il avoit pris la résolution de se procurer la liberté par la fuite.

Les prisonniers François obtinrent enfin la ville de Négapatan pour prison, en attendant l'arrivée de M. Riclof, qui devoit les prendre sur sa flotte

& les conduire à Batavia. L'auteur profita de cet intervalle pour faire quelques observations. Négapatan a tiré ce nom de la quantité de serpens que la nature y produit. On y en voit d'une grosseur prodigieuse , mais familiers & peu nuisibles. Les habitans en nourrissent dans leurs maisons , avec du riz & du lait. La ville étoit à-demi ruinée , depuis les guerres des Hollandois. Ses murailles , en quelques endroits , n'avoient que douze pieds de hauteur. Elles sont flanquées de douze bastions , montés d'une foible artillerie. La forteresse est peu considérable , & entourée de fossés d'une médiocre profondeur. Ils sont remplis par une petite rivière , que le sable , dont elle est quelquefois comblée par le vent , fait disparoître dans certaines saisons , ou qui prend alors un autre cours. On entre dans cette forteresse par un pont-levis qui conduit à une grotte longue de quarante pas sur huit de largeur , unique logement de la garnison ; sur la hauteur qui domine cette grotte on a placé douze pieces d'artillerie qui battent sur mer & sur terre. La garnison de la ville & de la forteresse monte au plus à deux cens hommes.

Quoique Négapatan ne soit pas aussi agréable que la plupart des villes indiennes , sa situation est extrêmement commode pour le commerce. Les Hollandois y ont plusieurs beaux magasins qui leur

servent à renfermer les richesses de l'île de Ceylan & de la côte de Coromandel. Avant qu'ils eussent enlevé cette île aux Portugais, elle avoit un collège de Jésuites pour l'instruction des enfans du pays. Tranquebar offrit un asyle aux débris de cet établissement, qui y subsiste encore. La volaille & les fruits sont fort communs à Négapatan; mais le pain y est si cher, qu'avec un appétit commun on en mangeroit aisément pour un écu à chaque repas. Le riz fait la principale nourriture des habitans.

Aussi-tôt que les François eurent abandonné la baie de Trinquemale dans l'île de Ceylan, Riclof, qui étoit convenu dans la capitulation, de conduire ses prisonniers en Europe, les distribua sur divers navires de son escadre, pour les promener de port en port, & les faire voir comme les misérables restes d'une flotte qu'il se vançoit d'avoir entièrement détruite, & qu'il ne laissoit vivre que parce qu'il avoit besoin d'esclaves. En effet, il les faisoit traiter avec une rigueur extrême. De soixante qu'il avoit embarqués sur un seul vaisseau, dix-huit moururent de misère dans le passage de Négapatan à Batavia, & tous les autres tombèrent malades. L'auteur fut mis avec quelques officiers sur l'Osfordt, ce même navire où sa patience avoit été long-tems exercée. Ils y étoient au nombre

de quatorze , qui furent employés à la manœuvre comme simples matelots , à l'exception d'un capucin , nommé le père Guillaume , que les Hollandois accabloient continuellement de railleries & d'insultes , & qui les souffroit avec une modération digne de son caractère.

Ils furent conduits d'abord à Bengale , où les Hollandois ont un très-beau comptoir , dans un lieu que les habitans nomment Ongli , à trente lieues de l'embouchure du Gange (1). L'entrée de ce fleuve est si dangereuse , par la quantité de bancs de fable dont elle est remplie , que les Hollandois après y avoir perdu un grand nombre de navires , ont été obligés d'attacher de toutes parts de grosses pieces de bois flottantes , pour faire connoître le danger. Cependant tous les bras du Gange peuvent recevoir entre ces bancs des navires de cinq & six cens tonneaux. La ville de Bengale est située sur le bord du fleuve , dans un lieu fertile & tempéré. Il n'y manque rien aux délices de la vie. Les manufactures & le travail continuel des habitans y jettent une autre sorte d'abondance qui fait régner le luxe dans toutes les conditions. C'est de là que viennent les plus belles mouffelines de l'Inde , les riches tapis , les couvertures brodées & quantité d'étoffes précieuses. Le directeur Hollandois , qui est logé & traité comme un roi , tire de

ce commerce , pour la Compagnie & pour lui-même , un profit immense.

Les habitans du pays sont officieux pour les étrangers , & s'empresstent même d'aller au-devant des vaisseaux ; mais ils vendent cher leurs services , & le vol qu'ils exercent avec beaucoup d'habileté augmente encore leurs profits. La plupart sont de très-belle taille. Ils connoissent si peu la jalousie , qu'ils ne s'offensent point des libertés qu'un étranger prend devant eux avec leurs femmes. Les plus riches ont quantité d'esclaves , qu'ils ont droit de vendre , parce que ce sont ordinairement des pauvres qui leur donnent un droit absolu sur leur personne & sur leur vie , en se mettant volontairement à leur service. L'usage est même établi parmi les pauvres , de vendre leurs enfans , & jusqu'à leurs femmes , s'ils en trouvent l'occasion. Les femmes enfantent avec si peu de peine , qu'un quart-d'heure après l'accouchement , elles reprennent leurs fonctions domestiques. L'auteur qui paroît s'affectionner à leur éloge , ajoute qu'elles ont une propreté naturelle qui surpasse celle des Européennes.

Tous les peuples qui habitent les rives du Gange , croient ce fleuve sacré. Ils s'y baignent en famille , six fois le jour , dans l'opinion qu'il a la vertu de purifier le corps & l'ame ; & la plupart ordonnent en mourant qu'on y jette leurs corps.

Pendant un mois de séjour que *Leftra* fit sur le Gange, il obtint la liberté de sortir & de se promener, à condition de revenir coucher chaque jour au soir sur le vaisseau. Il se rendoit ordinairement dans un village nommé *Barnagor*, où il délibéra plusieurs fois s'il ne profiteroit pas de l'occasion que la fortune lui offroit pour se mettre en liberté. Mais que seroit-il devenu dans un pays qu'il connoissoit peu, & sans espérance de rejoindre l'escadre françoise ?

Aussi-tôt que les navires hollandois eurent pris leur charge, le directeur de Bengale donna ordre au capitaine de rassembler tous les François, & de leur imposer des travaux pénibles jusqu'à *Batavia*. L'auteur fut embarqué sur *le Lausdun*, dont le capitaine étoit honnête-homme; qualité rare, observe-t-il, sur les vaisseaux hollandois. Cet officier entendoit la langue françoise qu'il avoit apprise à *Bordeaux*. Il fit appeler les quatorze prisonniers qui lui étoient tombés en partage; il leur fit des excuses sur les apparences de rigueur qu'il seroit obligé de prendre avec eux, parce qu'il avoit des ménagemens à garder avec ses maîtres & les gens de son équipage; mais il leur promit son affection & des secours réels. En effet, il leur fit donner, outre la nourriture ordinaire, une provision

d'eau-de-vie & trois porcs salés. Des manières si généreuses consolèrent beaucoup les François, & leur firent espérer quelque changement dans leur fort. Ils employèrent huit jours à descendre depuis Ongli jusqu'à l'embouchure du Gange, quoique le navire fût remorqué par deux barques longues nommées chelingues. Les détours du fleuve & ses bancs de sable rendent le danger continuel. Le Lausdun en fit une triste expérience.

Ils étoient très-heureusement arrivés à l'embouchure, & l'on n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, lorsque, le 17 Septembre 1672, il devint si contraire, que malgré toute l'attention des matelots, le vaisseau échoua sur un banc de sable. Le capitaine eut une double crainte dans cette disgrâce; l'une, de faire naufrage; & l'autre, d'être attaqué par des Anglois qui avoient paru sur la côte avec quatre navires. Il donna promptement avis de son malheur au directeur du comptoir d'Ongli, qui dépêcha aussitôt une frégate de trente-six piéces de canon, commandée par Vander-Cam, homme sans foi & sans honneur. Ce secours rassura un peu les Hollandois, mais il ne put empêcher la perte du Lausdun. La marée & les lames d'eau l'élevoient de la hauteur d'une pique, & le laissoient tomber sur le banc,

avec tant de violence que les mâts les plus forts & les hauts-bords furent brisés. Le capitaine, pénétré de douleur & les larmes aux yeux, cria plusieurs fois : Sauve qui peut, & sauve sans hardes ;..... ce qui causa beaucoup de confusion, parce que chacun voulut se jeter dans la grande barque qui n'avoit pas encore été retirée à bord. Les Hollandois repouffoient les prisonniers, & parloient de les laisser périr avec un grand nombre d'esclaves qu'on avoit achetés à Bengale. Mais le capitaine opposa son autorité à cette violence, & recommanda aux François de lui porter leurs plaintes si quelqu'un manquoit à l'obéissance jusqu'au dernier moment. Il ordonna même au père Guillaume de faire le devoir de son ministère. Ce vertueux capucin donna l'absolution à tous ceux qui voulurent la recevoir, malgré les railleries des matelots Hollandois qui s'efforcèrent de le pousser dans la mer, en criant aux François, qu'ils pouvoient mourir à présent, puisqu'ils étoient prêts, & que le père alloit leur montrer le chemin. Ainsi leur brutalité sembloit braver le péril. Cependant il étoit si pressant, que le marchand du navire ne put entrer dans sa chambre pour y prendre des sacs d'or, & qu'ayant exhorté l'équipage à se charger de ce précieux dépôt, personne n'eut la hardiesse d'accepter sa commission. Le navire étoit prêt à se fendre, & le capitaine

qui l'avoit fait sonder en avoit averti tous ses gens. Il demanda inutilement du secours , par quelques coups de canons , à un bot qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue , mais qui se trouvoit arrêté par le vent contraire. Alors le marchand se jetta dans la grande barque avec deux pilotes ; & s'étant faisi d'un sabre , il voulut empêcher tout l'équipage de s'y précipiter à sa suite. Lestra y descendit avec le père Guillaume & les autres François. Ils s'y trouvèrent extrêmement pressés par le nombre , qui montoit à cent-dix hommes. Le capitaine s'embarqua le dernier dans sa chaloupe , avec vingt-cinq hommes & les plus habiles nageurs , pour se rendre comme les autres à bord du bot où le vent les portoit tous ; mais il paroît qu'ils se noyèrent.

Ce qu'il y eut de plus déplorable dans ce naufrage , ce fut la perte d'environ cent jeunes esclaves des deux sexes , tous entre dix-huit & vingt ans. La plupart des filles étoient proprement vêtues à la manière de Bengale , avec de longs pagnes de différentes couleurs , des colliers , des brasselets , & une sorte de coëffure qui n'est pas sans agrément. Elles se couvrirent le visage , & mêlant leurs prières à celles des garçons qui invoquoient le secours de leurs dieux , cette malheureuse troupe se jetta dans la mer , à l'exception de sept jeunes hommes qui se mirent sur un mâit de hune , à l'aide duquel

ils gagnèrent avec des planches usées qui leur servoient de rames, une île du Gange; ils avoient passé cinq jours & cinq nuits à la merci des flots, & sans autre nourriture qu'un peu de riz, que l'un d'entr'eux avoit emporté dans un sac pendu à son cou.

Entre ces ^{deux} jeunes victimes du sort, on avoit distingué dans le vaisseau un garçon & une fille, dont l'auteur raconte l'histoire avec complaisance. Ils surpassoient tous les autres en esprit & en beauté. Le ministre du vaisseau, qui les avoit achetés à ses propres frais, leur avoit remarqué plus de politesse & de modestie qu'il ne s'en trouve ordinairement dans leur condition. On ne donnoit pas plus de dix-huit ans au garçon, & de quinze à la fille. Ils s'aimoient. Leurs parens, qui les avoient vendus, suivant la barbare coutume du pays, avoient observé de les vendre au même maître, pour leur accorder du moins la satisfaction de n'être pas séparés dans leur infortune. Lorsque tous les autres esclaves, auxquels on n'avoit ouvert leur prison qu'à l'extrémité, se virent sans aucune espérance de secours, & qu'ils témoignent leur désespoir par des cris & des plaintes, ces deux amans s'entretenoient d'un air attendri, & se faisoient des adieux fort touchans. L'espérance d'être réunis dans une autre vie, suivant les promesses de leurs bramines, paroissoit les occu-

per plus que le soin de leur conservation. Cependant après avoir vu que le plus grand nombre de leurs compagnons s'étoit jetté à la nage, & que d'autres avoient faisi plus habilement le secours des mâts, ils conçurent qu'ils pouvoient trouver quelque reffource dans le second de ces deux exemples. L'amant choisit ce qu'il jugea de plus propre à soutenir sa maîtresse; il l'aida heureusement à s'y placer, & tous deux arrivèrent à l'île, où les Hollandois n'eurent ni le tems ni le pouvoir de les faire entrer dans les chaloupes.

Le vent ayant changé le jour suivant, on s'approcha de la terre, où Leftra & les autres eurent la liberté de descendre pour attendre quelques navires faisant route à Batavia. Ils se reposèrent pendant quelques jours dans un petit village. Le père Guillaume se promenant dans les rues, fut agréablement surpris de se voir aborder par un Portugais qui lui baïsa les mains & la robe, & qui le pria civilement d'accepter des rafraîchissemens dans sa maison. Leftra qui l'accompagnoit reçut la même invitation. Ils furent traités tous deux avec une abondance à laquelle ils ne s'étoient point attendus. Le Portugais, qui étoit un officier de sa nation, leur apprit que la guerre étoit déclarée entre la France, l'Angleterre & la Hollande; ce qui avoit obligé M. l'évêque d'Héliopolis, dans son voyage

au royaume de Siam où le zèle apostolique le conduisoit, de se réfugier à Bellefore. Le père Guillaume ayant témoigné une vive passion de voir ce prélat, l'officier Portugais lui donna un bateau & un guide pour traverser le Gange pendant la nuit. Il eut à Bellefore la satisfaction qu'il avoit désirée.

Un navire nommé le Lion-rouge, qui avoit chargé de riches marchandises au comptoir d'Ongli, prit à bord les prisonniers François, & les rendit à Batavia le 6 de Janvier de l'année suivante. De Bengale en cette ville il n'y a que six cents lieues, mais la traversée est difficile. Ils furent traités rigoureusement pendant une aussi longue navigation. Bien loin de trouver quelque adoucissement à leur sort, en arrivant au centre de la puissance Hollandoise, ils furent rassemblés pour se voir assigner le fond d'une misérable subsistance, qui consistoit en huit double-sous pour deux jours de nourriture, c'est-à-dire, dix-huit deniers par jour. Ensuite on les dispersa quinze à quinze dans les navires du port, où ils furent assujettis à la manœuvre des matelots. Cependant les malades furent menés à l'hôpital de la ville. L'auteur qui s'étoit fait un ami de son nouveau capitaine, obtint la permission de visiter la ville, à condition de retourner le soir à bord, & de payer un soldat qui ne

devoit pas le perdre de vue. Il avoit eu le bonheur de sauver assez d'argent pour fournir à cette dépense & à celle d'un honnête entretien.

La description qu'il fait de Batavia, n'ajoute rien à celle donnée par les voyageurs Hollandois. Il observe que le gouverneur général des forces & du commerce de Hollande, se nommoit Massuère; qu'il prenoit le titre de roi des Indes orientales, au lieu du titre ordinaire de général, & que la magnificence de sa cour répondoit à cette qualité. Il étoit alors âgé de soixante-dix ans; ce qui ne l'avoit pas empêché d'épouser une jeune femme de seize ou dix-huit ans, que l'auteur vit passer dans les rues de la ville, accompagnée d'une garde de quarante hommes à cheval: c'étoit une des plus belles personnes & des mieux faites qu'il eût jamais vues. Elle mourut en couche l'année d'après.

Ce fut pendant son séjour à Batavia, que l'auteur eut la satisfaction de voir la veuve du gentilhomme Breton dont on a lu plus haut les aventures. Elle étoit logée chez un marchand Portugais établi depuis long-tems à Batavia. Il lui apprit la mort de son mari, comme il apprit d'elle la suite de ses aventures depuis son départ de Surate. Quoique ses chagrins & ses longs voyages l'eussent beaucoup changée, elle ne laissoit pas d'être encore belle, & capable, ajoute Lestra, d'inspirer

de l'amour à un cœur sensible. Le capitaine Hollandois n'étoit pas le seul qu'elle eût touché; mais pour demeurer fidelle à son mari, elle n'avoit jamais voulu s'engager dans de nouvelles amours. Depuis son arrivée à Batavia, elle avoit trouvé quelque accès auprès de la gouvernante, qui la tira de l'hôpital où le capitaine Hollandois l'avoit laissée, & lui fit donner de quoi vivre honnêtement. L'auteur trouva tant de charmes dans son entretien, qu'il ne passa pas un jour sans la voir.

Une maladie, dont l'auteur fut attaqué à bord, l'obligea d'accepter les secours de l'hôpital, qui lui furent offerts comme une faveur. Il y fut conduit sous la protection de son capitaine, mais logé & nourri aussi mal qu'une troupe d'autres prisonniers François & Anglois qui étoient réduits au même sort, & qui le souffroient d'autant plus impatiemment, qu'ils voyoient les malades Hollandois fort bien traités. Deux médecins de l'hôpital, qui savoient la langue françoise, n'avoient pas même la liberté de leur parler en secret. Leur unique soulagement venoit de quelques Indiens qui s'approchoient de la grille de leurs fenêtres pour leur vendre du fruit & du poisson, dont ils étoient obligés de faire part à leurs gardes. L'incommodité qu'ils recevoient du nombre des malades & de la chaleur,

leur fit demander au gouverneur la permission de prendre quelquefois l'air , & de se baigner dans le canal qui borde le pied des murs. Ils obtinrent cette grace , après l'avoir sollicitée long-tems ; mais seulement pour le matin & le soir , & pour huit prisonniers à la fois. Le gouverneur qui fut averti de quelque témérité de leur part , rétracta bientôt ses ordres. Alors plusieurs François , désespérés de cette rigueur , cherchèrent les moyens de sortir de leur prison en trompant la vigilance de leurs gardes.

Après avoir examiné la situation du lieu , les plus adroits firent un trou dans le mur , sous un lit ; & dès la nuit suivante ils s'échappèrent au nombre de vingt , qui se rendirent heureusement à Bantam , cette ville n'étant éloignée de Batavia que de quatorze lieues. Ils s'y trouvèrent en sûreté , parce que le roi étoit ennemi des Hollandois , & que la Compagnie Françoisse y avoit un comptoir. Mais le chef de leurs gardes , que d'autres François avoient enivré pour favoriser leur fuite , ayant été rigoureusement puni de sa négligence , ceux qui étoient restés se virent resserrés plus étroitement.

Cependant le tems calma cet orage ; ils se trouvèrent assez libres pour tenter un second effort qui devoit les délivrer tous à la fois. Un autre trou qu'ils firent pendant la nuit , par un égoût qui pas-

foit sous l'hôpital, leur ouvrit une voie sûre. Vingt-cinq d'entre eux étoient déjà sortis, lorsque leurs gardes furent réveillés par le bruit. Lestra & ceux qui n'avoient pu fuir, se hâtèrent de se coucher & feignirent d'être endormis, tandis que les fugitifs ayant passé le canal à la nage s'étoient arrêtés dans de grandes herbes pour y attendre leurs compagnons. La nouvelle de leur fuite répandit si promptement l'alarme, que la garde étant sortie avec des flambeaux, les trouva dans cette retraite. Ils furent dépouillés, outrageusement traités, & conduits nus dans des cachots. La plupart avoient de l'argent & quelques hardes, qui demeurèrent aux Hollandois. On leur fit la grace de les conduire le lendemain à l'hôpital, mais défigurés de coups & de fatigue. Cette disgrâce n'empêcha point quelques-uns d'entr'eux de faire une troisième tentative qui n'eut pas de succès.

Le général Massuère, irrité de tant d'entreprises téméraires, se fit amener les principaux officiers François. Il leur demanda ce qui pouvoit les porter à ces résolutions désespérées. Il leur promit qu'ils seroient mieux traités. Mais apprenant d'eux que rien ne pouvoit les faire renoncer au desir naturel de la liberté, il fut choqué de cette réponse; & les ayant renvoyés dans leur prison, il les y fit nourrir pendant quelque tems au riz & à l'eau.

L'auteur ne doute pas que ce ne fût pour se venger de tant d'obstination, qu'il fit embarquer quatorze François dans un navire chargé de chaux & de pierres qu'il envoyoit au cap de Bonne-Espérance, avec ordre de les y employer au travail des fortifications. Ce navire échoua sur un banc de sable à trente lieues du Cap. Comme la terre n'étoit pas éloignée, les François se sauvèrent à la nage ou sur des planches; mais ils se trouvèrent dans des bois remplis de bêtes farouches, où leur vie fut plus exposée que dans le péril qu'ils venoient d'éviter. Quelques-uns furent dévorés; d'autres n'évitèrent ce sort qu'en montant sur des arbres, où la peur & la faim les mirent dans un autre danger. Un Hollandois qui avoit sauvé son fils à la nage en le portant sur ses épaules, ne put le défendre des bêtes qui le dévorèrent à sa vue. Le chirurgien du navire le Phénix fut tué par un éléphant. Enfin, de quatorze François, il n'y en eut que huit qui arrivèrent au cap de Bonne-Espérance. Ils y furent mieux traités qu'ils ne se l'étoient promis. Le gouverneur du Cap refusa de les soumettre au travail des esclaves, & prit le parti de les renvoyer à Batavia.

Leur captivité comme celle des autres prisonniers François fut prolongée jusqu'à la fin de l'année 1674. Ils étoient encore au nombre de quatre-vingt-

dix-huit, qui furent embarqués sur une flotte de sept vaisseaux que le général Massuère faisoit partir pour Amsterdam, & qui furent également distribués dans chaque bord. Cette flotte sortit de la rade de Batavia le 17 de Novembre. Elle arriva le 15 de Février 1675 au cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu un seul jour de mauvais tems. Les capitaines Hollandois refusèrent à leurs prisonniers la liberté de descendre au rivage, dans la crainte qu'ils n'observassent les nouvelles fortifications. Il étoit arrivé depuis peu au Cap un nouveau gouverneur, qui entre plusieurs ordonnances avoit défendu, sous peine de mort, les combats à coups de couteau. Cette loi fut violée par quelques matelots de la flotte, & les coupables s'étant sauvés à bord, on fit d'inutiles recherches pour les soumettre au châtement. Le gouverneur irrité contre tous les équipages, qui vouloient dérober le crime à la justice, fit défense à tous les colons du Cap de leur fournir de l'eau & des vivres. Pendant trois jours que cette ordonnance fut exécutée avec rigueur, toute la flotte souffrit beaucoup, & les prisonniers François furent exposés à périr de faim & de soif. On remit enfin les criminels aux officiers du gouverneur, & l'abondance fut bientôt rétablie.

Le reste du voyage n'eut rien de remarqua-

ble que la frayeur des Hollandois, en apprenant d'un vaisseau anglois vers le banc de Terre-Neuve, qu'on avoit vu passer depuis quelques jours dans cette mer deux escadres françoises. L'amiral, nommé Corneille Fauconnier, ne put cacher ses alarmes. Sa femme qui revenoit avec lui du Tonquin, tomba évanouie au seul récit des Anglois ; leur crainte étoit pour d'immenses richesses qu'ils avoient amassées dans le commerce des Indes. Tous les matelots Hollandois renouvelèrent leurs persécutions contre les prisonniers, & les menacèrent de les précipiter dans les flots s'ils avoient le malheur de rencontrer l'armée françoise. Leftra & ses compagnons, qui se trouvoient dans le vaisseau de l'amiral au nombre de quatorze, faisoient des vœux au ciel pour la rencontre des navires de leur nation. Ils étoient résolus de se défendre si l'on entreprenoit de les outrager, & de concert ils avoient déjà formé le dessein de mettre le feu aux poudres. D'un autre côté, ils espéroient qu'un combat entre les deux escadres les mettroit en état de se dédommager avantageusement de toutes leurs pertes. L'amiral Hollandois étoit si chargé de richesses, que ce spectacle seul étoit capable de les tenter. Leur espérance augmenta beaucoup, lorsqu'ils entendirent crier du haut des mâts : Navire ! navire ! & leur joie fut proportionnée à la crainte

des Hollandois. Mais on ne découvrit à la portée du canon qu'un corsaire de Hollande, qui venoit des îles de l'Amérique, & qui salua humblement l'amiral.

L'auteur perdit, dans le cours de sa navigation un des compagnons de son sort, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite. Non-seulement il exprime ses regrets en homme sensible; mais les croyant justifiés par le mérite de celui dont il pleure la perte, il s'étend sur son mérite & sur ses avantages. *Saint-Albert*, c'est le nom qu'il lui donne, joignoit à la figure la plus noble toutes les qualités d'une belle ame. Il n'avoit jamais connu son père ni sa mère. En sortant de l'enfance, il avoit passé quelques années au college de la Fleche, d'où il n'étoit sorti que par le chagrin d'entendre dire publiquement que sa naissance n'étoit pas légitime, & qu'il étoit fils d'une dame dont le mari avoit été tué deux ou trois ans avant qu'elle l'eût mis au monde. Un conseiller du Parlement de Paris, qui avoit payé jusqu'alors les frais de son entretien, le rappela près de lui; mais ce fut pour lui déclarer que son père & sa mère étant inconnus & ne lui ayant laissé aucun bien, tout ce qui lui restoit à faire pour lui étoit de le prendre à son service en qualité de laquais. *Saint-Albert* rejetta

cette offre avec indignation ; il sortit à l'instant , & se trouvant sans aucune ressource , pressé d'ailleurs par la faim , il entra dans l'église des Feuillans , où une dame à qui il demanda noblement l'aumône , parut fort touchée de sa situation ; elle le prit dans son carrosse. Les éclaircissemens qu'elle reçut de lui achevèrent d'échauffer sa pitié. Elle lui fit continuer ses études , après lui avoir déclaré qu'elle le destinoit à l'état ecclésiastique. Il en prit l'habit , & son application répondit aux espérances qu'il lui avoit fait concevoir de ses talens naturels. Mais après avoir fini son cours , il se sentit si peu d'inclination pour l'église , que dans la crainte d'irriter sa bienfaitrice , il prit le parti de quitter Paris sans lui dire adieu.

Son dessein étoit de passer en Italie , où les troubles de Naples attiroient un grand nombre d'aventuriers. L'argent lui ayant manqué à Turin , il écrivit à la même dame dont il avoit éprouvé si long-tems la générosité. Elle ne lui fit point de réponse. Mais lorsque le désespoir commençoit à lui inspirer des idées funestes , il reçut un secours qu'il ne put attribuer qu'à elle. Un François , domestique d'un ambassadeur qui étoit en chemin pour Rome , vint lui dire qu'il avoit ordre de le présenter à son maître. Il se laissa conduire , sans demander plus d'explication. L'ambassadeur parut sa-

tisfait de le voir, & le prit à sa fuite en qualité de gentilhomme. L'argent qu'il reçut, & l'affection avec laquelle on continua de le traiter, lui firent connoître qu'il étoit bien recommandé. Cependant sa fortune dura peu. Il eut le malheur de plaire à l'ambassadrice; le mari qui s'en apperçut poussa la jalousie jusqu'à le faire mettre dans un cachot où il demeura jusqu'à la fin de l'ambassade. Retombant alors dans la misère, il se rendit à Naples, où M. de Guise s'étoit jetté depuis quelques mois. Il fut pris par les Espagnols, & conduit en Espagne avec d'autres prisonniers. Après y avoir passé quelque tems dans une prison, il obtint la liberté de s'embarquer pour la Flandre. Une grande maladie l'obligea de s'arrêter à Bruxelles, tandis que ses compagnons retournoient en France. Diverses lettres qu'il avoit écrites à la dame qui avoit pris soin de son éducation, & qu'il avoit quelquefois eu la pensée de croire sa véritable mère, ne lui ayant pas fait obtenir de réponse, il se vit bientôt sans autre ressource que l'hôpital.

Entre plusieurs dames que la charité portoit à visiter les hôpitaux de Bruxelles, il s'en trouva une sur qui la figure de Saint-Albert fit une si forte impression, qu'après avoir commencé par lui faire une aumône de cinquante écus, elle n'épargna rien pour hâter le rétablissement de sa santé. Ce pen-

chant devint une passion violente , lorsque l'ayant vu dans un autre état , elle trouva dans l'objet de sa charité un homme de bonne mine , qui avoit infiniment d'esprit , qui parloit de tout avec une grace admirable , & qui se faisoit distinguer par un air de qualité répandu dans toute sa personne. Elle sacrifia tout à l'amour. Après l'avoir laissé entrevoir à Saint - Albert , la crainte de le perdre lui fit prendre le parti de l'épouser secrètement.

Cependant un reste de raison lui ayant fait comprendre qu'il ne pouvoit soutenir long-tems à Bruxelles le rôle d'un seigneur François sorti des prisons d'Espagne , sous lequel il avoit paru en sortant de l'hôpital , elle partit avec lui pour Madrid , où sa famille tenoit un rang considérable. Enfin , leur mariage ayant été découvert , il se vit exposé à toutes sortes de dangers. L'assassinat & le poison furent employés successivement. Il fut blessé plusieurs fois , & sa valeur l'ayant toujours dégagé , il n'en eut pas moins la honte de voir casser son mariage par le crédit d'une famille puissante qui ne perdit pas ensuite un moment pour le faire enlever. Il fut mis dans un vaisseau qui partoit pour les Indes , & dont le capitaine s'étoit engagé à l'abandonner dans quelque île déserte. Une tempête qui inspira des sentimens plus doux à ce barbare officier , fit obtenir à Saint-Albert la vie & la li-

berté. Il effuya quantité d'autres aventures, jusqu'à l'âge d'environ cinquante ans, qu'après avoir servi les Hollandois & reçu d'eux la permission de retourner en Europe, il mourut fort chrétiennement entre les bras de l'auteur.

Tous les François qui avoient été renvoyés sur la même flotte arrivèrent heureusement au Texel, d'où ils furent conduits dans une barque longue au port d'Amsterdam. Les directeurs de la Compagnie des Indes eurent la curiosité de les voir, & pour leur faire perdre le souvenir de leurs souffrances, ils leur donnèrent à chacun huit ducats, avec des passe-ports jusqu'à Dunkerque. Leftra, guéri de la passion qu'il avoit eue pour les voyages, n'eut plus d'ardeur que pour se retirer dans sa maison, où il arriva le premier Août 1675.

N O T E S.

(1) LE GANGE, grand & célèbre fleuve de l'Asie, dans l'Indostan. C'est le plus oriental de cette vaste contrée. Sa source est dans les montagnes qui bordent le petit Thibet au sud-est. Il coule du nord au sud & traverse plusieurs royaumes. Ses

eaux font légères & très-faines ; le Grand-Mogol n'en boit point d'autres.

On compare le Gange au Nil , avec lequel il a beaucoup de rapport , soit parce qu'il nourrit , ainsi que lui , des crocodiles , soit par ses inondations en certains tems de l'année , sur-tout dans le royaume de Bengale , où le limon qu'il répand sur les terres les fertilise extrêmement. D'immenses marais bordent ce fleuve ; ils sont peuplés de crocodiles dont quelques-uns sont monstrueux ; des voyageurs modernes rapportent qu'on en a pris qui avoient soixante pieds de longueur , en comprenant la queue , qui pour l'ordinaire a autant d'étendue que le reste du corps. Les Indous idolâtres ont beaucoup de dévotion pour le Gange , ils croient que ses eaux ont la vertu d'effacer entièrement les péchés. Dans leurs maladies ils demandent avec instance de mourir sur ses bords ou dans ses flots.

On ramasse dans le sable du Gange des paillettes d'or & des pierres précieuses. Ce fleuve se jette par deux embouchures dans le golfe de Bengale , près de la ville de Chatigan.



N^o 14.

RELATION

*Du Naufrage d'une Frégate Espagnole ,
sur les Côtes de la Nouvelle-Espagne ,
entre l'île del Cagno & le Port de la
Caldera , mer du Sud , en 1678. •*

Publiée par le LIONNEL WAFFER (*).

 AVANT-PROPOS.

LIONNEL WAFFER , chirurgien Anglois , étoit un des compagnons de Guillaume Dampierre , voyageur très-estimé , & regardé de son tems comme un des plus habiles & plus expérimentés marins.

(*) Fameux voyageur du dix-septième siècle. On a de lui une Description intéressante & très-exacte , de l'Isthme de Darien , qu'il avoit parcouru deux fois. Cette contrée étoit fort peu connue avant lui.

Il l'accompagna dans l'entreprise formée en 1680, par une compagnie de Flibustiers Anglois de trois à quatre cens hommes, pour traverser l'istme de Darien, & piller les villes & habitations espagnoles qui se trouveroient sur leur passage. Waffer étoit aussi avec lui à la prise de la ville de Sainte-Marie, & à ces différentes incursions, dont Ringrosse fait le détail dans la quatrième partie de son histoire des Boucaniers.

Nous ne nous attacherons point à suivre Waffer dans toutes les expéditions auxquelles il a eu part, & qui sont décrites dans l'histoire des courses de Dampierre : nous nous bornerons seulement au récit du naufrage d'une frégate espagnole, qu'il a inféré dans la relation de ses voyages. Les circonstances de cet événement y sont rapportées d'une manière à intéresser le lecteur le plus indifférent.

Waffer, dégoûté de la vie errante qu'il menoit depuis 1677, avoit résolu de se fixer en Virginie ; mais les troubles qui s'y élevèrent le déterminèrent à revenir en Angleterre : il y arriva en 1690.

Quelques jours après son arrivée à Londres, il rencontra dans cette ville le capitaine d'une tartane espagnole qui avoit été prise par un vaisseau anglois sur les côtes de Carthagène en Amérique ;

que, & conduit à l'île de la Sonde, une des îles Sambales ou Sambaloés; sur la côte de l'isthme de Darien, entre Carthagène & Porto-Belo, dans la mer du nord de l'Amérique septentrionale. Ces îles étoient le rendez-vous des Flibustiers, & fort commodes pour caréner leurs vaisseaux, lorsqu'ils infestoient les côtes de la nomination Espagnole, sur la fin du dix-septième siècle, Waffer, après son passage de l'isthme de Darien y avoit vu cet officier Espagnol, & s'étoit lié avec lui d'une étroite amitié, il l'avoit aussi guéri d'une blessure considérable. Ce capitaine étoit brave & fort instruit, parlant très-bien l'Anglois. L'armateur qui l'avoit pris l'avoit depuis conduit à Londres, pour en tirer une forte rançon, attendu que sa famille étoit une des premières & des plus riches de Lima : il étoit encore à Londres au retour de Waffer en Angleterre, attendant impatiemment la remise de la somme fixée pour son rachat.

« Nous fûmes bien aises de nous revoir à Londres (*), dit Waffer avec sa naïveté ordinaire, nous nous entretînmes de nos voyages; & s'il parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me raconta

(*) Voy. les pages 49 & 252 de ses Voyages.

» entr'autres choses , comment il avoit fait nau-
 » frage près du port de la Caldera, en 1678. La
 » relation qu'il m'en fit me parut si curieuse , que
 » je le priai de m'é la remettre par écrit. Il ne
 » voulut pas me refuser cette satisfaction. Je crois
 » que le public ne me saura pas mauvais gré de
 » lui en faire part ».

Écoutons parler le capitaine Espagnol lui-même dans la relation de son naufrage ; Waffer la rend dans les propres termes qu'elle lui a été donnée.

« Je sortis de Lima , capitale du Pérou , en 1678 , pour me rendre à Callao , & m'y embarquer sur une frégate que je devois commander. Elle étoit chargée de farines, de fruits , d'un grand nombre de caisses & de confitures seches & liquides pour Panama , où nous arrivâmes fort heureusement le six Mai , deux jours avant la Pentecôte. De-là, voulant aller prendre des marchandises à la Caldera , port de la Nouvelle-Espagne , situé dans la province de Costa-Rica , évêché de Nicaragua , j'en pris la route avec divers passagers que j'avois sur mon bord. Nous mîmes à la voile le 10 de Mai, & croyant arriver , comme à l'ordinaire , en moins de neuf jours à la Caldera, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligés de jeter l'ancre

à l'embouchure du Manglarés, qui descend de Chiriqui, haute montagne fameuse par ses mines d'or. Là je descendis avec quelques personnes de l'équipage, pour me fournir des provisions qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit que le trajet que nous avions à faire étant fort court, il suffisoit d'en prendre pour huit jours; mais à tout événement, j'en pris sur mon compte pour un mois : ces provisions consistoient en veaux, cochons, volailles, & en maïs, avec quelques fruits du pays.

» Nous étant remis en mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours qui devoient suffire, à notre compte, pour arriver au port où nous voulions nous rendre. Le neuvième, sur les quatre heures du soir, nous fûmes assaillis d'une furieuse bourasque; & sans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous poussèrent sur une côte si remplie d'écueils, que si nous eussions été jettés une portée de mousquet plus avant, le vaisseau se seroit indubitablement brisé en mille pieces, & nous aurions tous péri, n'y ayant aucune plage sur cette côte hérissée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger si pressant, nous jettâmes au plutôt la chaloupe en mer, & nous tâchâmes de remorquer la frégate en pleine mer, à l'aide de huit rameurs des plus vigoureux. Nous

y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous réusîmes. La tempête & les efforts que nous avons faits pour nous tirer de ce dernier péril, nous avoient fort fatigués; aussi nous tombâmes dans une si grande nonchalance, que vers le minuit, sans savoir comment, le vaisseau, par la mauvaise garde qu'on y faisoit, passa parmi des écueils, & porta sur l'un d'entr'eux, en glissant avec tant d'impétuosité, que tous les sabords du côté de bas-bord en furent brisés.

» Au bruit que nous entendîmes, nous nous crûmes perdus, nous imaginant avec assez de raison que la quille avoit touché; mais nous ne pûmes nous en éclaircir sur le champ, parce qu'il faisoit une obscurité à ne pouvoir rien discerner. La persuasion où nous étions nous fit passer le reste de la nuit dans la plus grande inquiétude, quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal. Le vent ayant alors paru favorable, je fis rehausser les voiles; mais nous n'en jouîmes pas long-tems, car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin, après avoir bien tournoyé de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même rivière où nous avons renouvelé nos provisions.

» Tous les passagers n'en furent pas si fâchés

qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture , parce que les vivres leur ayant manqué , il y avoit déjà trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il fallut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvénient , ils se munirent pour quinze jours de la même es- pece de vivres , & apportèrent aussi plusieurs fruits de platane , qui sont fort délicieux quand ils sont mûrs ; étant cuits sous la cendre chaude , ces fruits fervent de pain dans la nécessité , & ne sont pas d'un mauvais goût. Pour moi , je pris encore des provisions pour un mois , aimant mieux en avoir de reste , que de m'exposer à en manquer.

» Nous remîmes donc à la voile , & nous allâmes à la pointe du cap de Borica ; mais nous n'en fîmes pas plus avancés , car il survint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit : il duroit depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil , & alors un petit zéphir s'élevant , nous faisoit naviger pendant toute la nuit avec un tems assez favorable ; mais les courans contraires qui regnent sur ces côtes , nous faisoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en six. Aussi-tôt que le jour commençoit à paroître , l'homme qui veilloit à la hune , s'écrioit , avec des démonstrations de joie : Terre ! Terre ! mais le jour

devant plus grand , chacun reconnoissoit que cette terre étoit la pointe de Borica , d'où nous étions partis à l'entrée de la nuit ; ce qui nous mettoit au désespoir.

Cependant , comme nous ne pouvions remédier à ce malheur , nous tâchions de nous en consoler en nous occupant à diverses choses ; les uns à la pêche , les autres à la lecture ; d'autres se baignoient dans la mer. Dans cette triste situation , nous passions tous la plus grande partie du tems à nous entretenir de notre infortune , tantôt en nous lamentant outre mesure , & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Nos vivres se consumoient pendant un si long calme ; nous nous vîmes donc dans la nécessité de faire une troisième descente. J'étois d'avis que nous retournaissions à Panama ; mais le pilote & les mariniers assurant qu'avec le moindre vent favorable nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera , j'eus la complaisance de céder à leur sentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveler encore nos provisions à l'embouchure de notre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois , après quoi nous étant remis en mer , nous arrivâmes en huit jours de navigation à la vue de l'île del Cagno ; les matelots se flattoient qu'en deux jours nous nous rendrions au port tant désiré de la Caldera.

» Mais les hommes sont sujets à se tromper dans leurs jugemens ; il arriva que le ciel qui étoit clair & serein , changea tout-à-coup. Le soleil venoit de se coucher , lorsque le pilote fit baisser les voiles , craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit : elle ne fut pas plutôt sur nous , que s'étendant & ouvrant son sein , elle versa sur la frégate des torrens de pluie , éclairant & tonnant d'une manière à causer de l'épouvante aux plus intrépides. Il se faisoit un mélange de lumière & d'obscurité , qui nous frappant d'horreur , ne laissoit pas de nous aider en quelque sorte , parce que les éclairs qui nous environnoient de toutes parts , nous éclairoient à faire la manœuvre. Nous nous fatiguions cependant , sans que cela nous servît beaucoup ; nous prîmes donc le parti de laisser voguer notre misérable bâtiment au gré du vent & des eaux.

» Enfin l'orage cessa avec le jour ; mais comme il étoit encore trouble , & que la même nuée nous couvroit toujours , nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le pilote voulut tâcher de découvrir à quelle hauteur nous étions ; mais quelques observations qu'il pût faire suivant les regles de son art , il ne connut rien , pas même par conjecture. Je le fis appeler dans ma chambre , & lui demandai si nous ne ferions pas mieux de cher-

cher sur la côte quelque lieu sûr & qui fût à couvert du vent & de la marée , pour nous y retirer jusqu'au retour du beau tems , plutôt que de nous opiniâtrer à errer ainsi à l'aventure , dans l'incertitude & le danger d'un orage qui pourroit enfin causer notre perte. Le pauvre homme , les larmes aux yeux , ne put me répondre autre chose , sinon que ses péchés étoient sans doute la cause du mauvais succès de notre voyage , & qu'il ne savoit que faire , parce que les matelots ne vouloient plus lui obéir. Je les fis appeler , & les ayant questionnés , ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de la Caldera , comme on pourroit le reconnoître dès que le ciel se découvreroit.

» Dans cette espérance , nous continuâmes de croiser de côté & d'autre sur la même hauteur , durant cinq jours. Le sixième parut serein & tel qu'on le pouvoit souhaiter ; alors le pilote observa le soleil & sa bouffole ; il nous assura que nous n'étions certainement qu'à dix lieues du port , & que bientôt nous découvririons la terre. Nous déployâmes aussi-tôt toutes les voiles ; néanmoins nous navigeâmes jusqu'à la nuit sans l'appercevoir. Le lendemain matin il persista encore dans son sentiment , jusqu'à midi qu'il découvrit de hautes montagnes , qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin , après les avoir bien observées ,

il dit avec beaucoup de trouble & d'altération, que c'étoient les montagnes de Chiriqui, où les courans nous avoient encore rejettés.

» Il n'est pas concevable quel fut le chagrin de tous les passagers, quand ils apprirent cette déplaisante nouvelle. Ils firent des imprécations contre le pilote & contre moi, & nous eûmes assez de peine à calmer leur colère. Je leur proposai encore de retourner à Panama, où nous pouvions nous rendre en cinq jours; mais ces passagers, dont la plupart avoient des charges ou des affaires importantes dans la province de Costa-Rica, représentèrent qu'il ne falloit pas se rebuter, que nous n'avions qu'à nous reposer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui, malgré la quantité de mouches qui s'y trouvoit, ne laissoit pas d'être agréable, & qu'ensuite nous pourrions continuer notre navigation avec plus de bonheur. Le pilote venant à l'appui de la proposition, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous ses livres. Je me rendis, & nous allâmes nous reposer à Chiriqui pour la quatrième fois. Nous y demeurâmes six jours, pendant lesquels nous nous rafraîchîmes & mangeâmes force oranges, tant aigres que douces, que nous trouvâmes sur la côte de la montagne. Puis nous étant

encore munis de vivre, nous mêmes à la voile, comptant déjà quatre-vingt-un jours depuis notre départ de Panama.

» Le lendemain il s'éleva un vent si gai, qu'avec une partie des voiles seulement nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute notre navigation ; mais le jour d'après le ciel se couvrit, le vent cessa, & le plaisir que nous avions ressenti d'aller si vite fut bien diminué, quand nous nous aperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin ; les courans contraires nous faisoient presque autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les provisions se consumèrent, & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin, la nécessité vint à un point, que n'ayant plus pour nourriture qu'un peu de maïs qui étoit dans l'auge aux cochons, ce désagréable mets, reste d'aussi vilains animaux, fut partagé entre nous à portions égales ; cela étant consumé, il fallut composer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait jusques-là mes délices. Tout l'équipage se jeta avec avidité sur cette mauvaise galimafrée, & chacun n'en eut pas sa suffisance.

» Le jour suivant, on prépara un nouveau repas d'un cuir de taureau qui avoit servi de cou-

che à mon chien , & qui par sa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit bouillir long-tems à gros bouillons , jusqu'à ce qu'il fût converti en une espece de colle noirâtre , qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais loin d'en être dégoûtés , notre faim étoit devenue si dévorante , que nous en mangeâmes avec autant d'appétit que si c'eût été de la gelée formée du suc des viandes les plus exquises. Ce même jour , un matelot Negre ouvrit son coffre , & de deux platanes qu'il y avoit ferrés , il en mangea un , pelure & coque , ensuite il vint en grand secret me présenter l'autre , me priant de lui en donner seulement la coque ; aussi-tôt qu'il l'eut , il la dévora avidement , de crainte que quelqu'un ne survînt pour la lui arracher. L'équipage étoit suffisamment pourvu de vin ; aussi l'usage immodéré qu'on en avoit fait n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la frégate.

» Voyant que les principaux matelots , & surtout le pilote , ne savoient plus que faire , & que tant de fautes avérées de leur part leur avoient bien fait perdre de ces airs d'assurance avec lesquels ils avoient prétendu m'en imposer sur leur capacité , je les pris en particulier ; je les consolai , je les encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choisir. Je n'eus pas de peine à les porter

cette fois-là à chercher la terre, de tous les côtés qu'ils croiroient la trouver ; ils y étoient si déterminés, que si nous eussions rencontré des terres peuplées par des sauvages Indiens, qui sont ennemis irréconciliables de toute la nation Espagnole, ils y auroient abordé avec joie, pour nous tirer de la cruelle extrémité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillèrent toute la nuit, pour observer s'ils ne découvroient point quelque montagne qui nous indiquât notre route.

» A la pointe du jour, par un bonheur inespéré, on nous cria de la hune : Voile ! Voile ! Cette voix répandit une si grande joie dans tout l'équipage, que sans songer à rendre à Dieu les graces que nous lui devons, nous nous mêmes tous à crier avec confusion : « Arrive, arrive ! hausse les voiles ! abaisse celle-ci ! monte vite ! » Enfin, après nous être fait d'un navire à l'autre tous les signes qu'on a coutume de se faire quand on se veut joindre, nous nous abordâmes. Le capitaine du vaisseau, qui étoit un Mexiquain de ma connoissance, n'eut pas plutôt su que je commandois la frégate, qu'il fit jeter l'esquif en mer pour me venir offrir ses services. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'île del Cagno ou du Chien, sur la côte méridionale de l'isthme de l'Amérique, à l'extrémité de

la province de Costa-Rica dans la mer du Sud ; elle n'est qu'à une lieue du continent , sous le huitième degré trente-cinq minutes de latitude septentrionale ; elle est inhabitée. Nous résolûmes d'y relâcher ensemble pour nous y reposer.

» Dès que dom Louis de Legnarès, c'étoit le nom du capitaine Mexicain , fut informé de la pressante nécessité où nous étions , il fit porter aussi-tôt avec beaucoup d'empressement dans la frégate de la volaille , du pain , des fruits & autres rafraîchissemens capables de rétablir nos forces épuisées , & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet & de sa couche. Nous descendîmes enfin dans l'île , où nous dînâmes sous l'ombrage frais de quelques platanes situés sur les bords d'un agréable ruisseau qui se déchargeoit à quelques cens pas de-là dans la mer. Le bâtiment de dom Louis n'étant chargé que de vivres , de fruits & d'autres provisions qui devoient être vendus à Panama , les passagers de la frégate & mes matelots eurent de quoi choisir pour leur argent. Ils en prirent seulement pour quatre jours , sur l'assurance qu'ils se donnèrent à eux-mêmes , qu'en deux ou trois ils arriveroient à la Caldera. Pour moi , je fus pourvu gratuitement par dom Louis, de toute sorte de volaille , de fruits , biscuits , conserves , chocolat , & d'autres choses de régal ; & quelques instances que je pussé faire

pour les lui payer, jamais il n'y voulut consentir, en me disant, que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

» Nous demeurâmes le reste du jour dans cette île délicieuse, où nous eûmes bien du plaisir. A l'entrée de la nuit chacun rentra dans son vaisseau, à l'exception de dom Louis, qui voulut passer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de sa voix, qu'il savoit conduire avec beaucoup de méthode & d'agrément, & par l'enjouement de sa conversation. Comme nous ne pouvions pas toujours être ensemble, il fallut nous séparer le lendemain, ce que nous fîmes sur les dix heures du matin, après bien des embrassades & mille protestations de services.

» Chaque vaisseau ayant repris sa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour suivant, sur les sept heures du soir, nous apperçûmes ce port tant désiré qui jusques-là sembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjouissances dans l'équipage, chacun avoit peine à modérer sa joie. Pour moi, j'en fus si transporté, que je fis présent à mes matelots d'un quartaut de vin qui pésoit environ quatre-vingt-dix livres, & un marchand Génois qui étoit sur mon bord, leur en donna autant. Les matelots étoient dans une trop belle disposition pour remettre au lendemain à faire usage d'un présent si fort de leur goût,

ils en firent l'essai sur le champ, & trouvant le vin excellent ils commencèrent à faire le service de Bacchus. Le pilote qui étoit à leur tête, les encourageoit par son exemple. Ils s'en acquittèrent si bien, que de brindes en brindes, & à force de se faire raison les uns aux autres, les quartauts furent mis sur le cul en peu de tems. Mais leur cervelle en fut troublée.

Le marchand Génois, craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'avisa fort prudemment d'aller se poster entre le pilote & celui qui tenoit le gouvernail sous ses ordres, parce qu'il avoit remarqué que le premier, étendu sur sa chaise & passablement ivre, gouvernoit de mémoire, comme se trouvant à la vue d'un port connu. Ce marchand se mit donc entr'eux à égale distance pour répéter les commandemens du maître au valet, & servir comme de véhicule à sa voix. Cet excès de précaution nous perdit : car le pilote ayant crié au timonnier ; *noroueste, au noroueste*, qui étoit effectivement la route qu'il falloit tenir pour aller au port de la Caldera, le marchand Génois, qui étoit begue & qui ne parloit pas bon Espagnol, au lieu de dire, *al noroueste*, comme le pilote disoit, cria en bégayant : *al nornoroueste*, qui est un autre vent. Le timonnier entendant cette voix, & la croyant de son maître, prit sans hésiter le che-

min du nord-nord-ouest ; ce qui l'éloignant du port ; l'approchoit de la côte.

» Pendant ce tems-là, la nuit étoit venue, les passagers & moi nous dormions dans la plus grande sécurité. Cependant sur les deux heures après minuit, m'étant réveillé en sursaut au bruit des vagues qui frapportoient avec impétuosité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout surpris : « Qu'est-ce » donc que ceci, seigneur Pilote ? Entrons-nous déjà » dans le port » ? A cet avertissement deux ou trois fois réitéré, le pilote sortit de sa vaineuse léthargie, & s'étant levé de dessus sa chaise pour s'en éclaircir, il vit avec épouvante la frégate si mal conduite, qu'elle alloit heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à discerner jusques-là, à cause de l'affreuse obscurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria aussitôt aux matelots : Tourne arrière ! Mais il n'étoit plus tems, & l'infortuné bâtiment, poussé avec violence par le vent & la marée, heurta presque dans le moment contre l'écueil, & d'une telle force qu'un des côtés en fut fracassé ; une montagne de flots qui venoit de se briser contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la frégate ; entra dans la chambre de poupe par les ouvertures des côtés, & l'inonda toute entière.

Alors ce ne fut dans tout le vaisseau que clameurs

meurs effroyables & que désolation. Les lamentations succédèrent aux cris de joie & d'emportement que les fumées bachiques leur avoient fait pousser quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble & la confusion qui régnoient partout : quelques-uns , réveillés en sursaut , crioient comme les autres , quoiqu'à demi endormis & sans savoir encore pourquoi. Le bruit , l'obscurité , les hurlemens , tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable , c'est que nous voyions bien tous que nous étions perdus , & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers , prêts à entrer dans le port , nous étions engloutis par les eaux ; moi-même je n'en favois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation , les uns à genoux sur le tillac pouffoient des vœux au Ciel pour leur salut ; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu miséricorde ; quelques-uns même dévoient à haute voix leurs péchés les plus secrets.

» Pour moi , parmi ces gémissemens , je conservai le sang-froid que Dieu m'a donné , & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre , en quelque péril que je me trouve. Voyant qu'ils alloient tous périr , faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extrémité où nous nous trouvions , j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sauver. Je leur persuadai d'a-

bord de couper les mâts , & de nous faifir de toutes les planches , poutres & autres chofes qui pouvoient nous foutenir fur l'eau & nous aider à gagner à la nage quelque lieu du rivage qui fût propre à aborder. J'ordonnai enfuite qu'on jetât dans la mer tout ce qui par fa péfanteur pouvoit faire fubmerger trop promptement le vaiffeau. Avec ces précautions & le fecours des pompes , je retardai le naufrage jufqu'aux premiers rayons de l'aurore.

Mais ce qui nous fervit plus que tout le refte, fut le confeil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menue corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expédient fauva la vie à plusieurs ; car lorſque la frégate , ouverte de tous côtés , eût coulé bas malgré le fecours des pompes , tout le monde fe voyant obligé de fe jeter à la nage fur les planches ou rouleaux de bois dont on pouvoit fe faifir pour effayer de gagner la terre , il arriva que le premier qui y abordoit , tira après lui fur le rivage fon compagnon qui tenoit l'autre bout de fa corde , & qui fort fouvent étoit fur le point de fe noyer. Je tirai de cette manière le pilote , quoiqu'il ne le méritât point. Nous échapâmes prefque tous de ce danger , à la réfervede cinq ou fix qui furent pouffés avec violence par des coups de mer , & qui périrent mifé-

blement en donnant de la tête contre les écueils & contre le vaisseau même.

Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée, laissa la frégate presque à sec, de sorte qu'il nous fut aisé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans & de le transporter à terre. Il n'y eut presque rien de perdu, puisque nous recueillîmes même la plus grande partie des choses que j'avois fait jeter à l'eau. Nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir conservé la vie, après quoi nous brûlâmes le bâtiment pour en tirer le fer, que nous amassâmes en un endroit de la côte avec tous nos effets & approvisionnemens, sous des arbres fort touffus que nous avons choisis pour y être à couvert de l'ardeur du soleil.

Comme nous n'avions pas dessein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choisir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner (*), en leur représentant qu'autrement ce ne seroit que désordre & que confusion. Ils me prièrent tous, d'une

(*) Le naufrage fait perdre au capitaine du vaisseau submergé ou brisé, son commandement : toute distinction & subordination qui étoit à bord, cesse, & tout ce qui est jetté à terre du débris est regardé comme appartenant à tous en commun. Voy. l'Histoire des découvertes des Européens dans les différentes parties du monde, par M. BARROW, douzième volume, page 407.

commune voix & avec de grandes instances, de vouloir bien prendre ce soin ; ce que j'acceptai. J'exerçai sur le champ les droits de cette souveraineté, en faisant trois détachemens ; l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un pressant besoin ; l'autre pour aller à la provision, car celles du vaisseau ayant été mouillées, ne pouvoient plus nous servir ; & le troisieme, pour reconnoître le pays, & voir si l'on ne découvroit point quelque habitation, le Pilote assurant que nous étions à trois ou quatre lieues de la Caldéra. Le premier détachement ne fut pas long-tems à revenir & il apporta de très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de-là. Le second revint quelques momens après, chargé de fruits sauvages d'assez mauvais goût, avec des œufs de tortue, & dit qu'il avoit vu un porc-épic & des crottes de poules de Nicaragua, qui sont ce qu'on appelle en France des poules d'inde.

Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande provision d'eau & d'œufs de tortue. Il y avoit une si prodigieuse quantité de ces œufs sur cette côte, que dans chaque creux qui se rencontroit sur les sables de cette plage, on y en trouvoit jusqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appétit, quoiqu'ils eussent une certaine odeur de marécage qui bleffoit l'odorat & le goût.

Nous passâmes le reste de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de palmier. Au coucher du soleil, nous vîmes revenir le troisième détachement, ce qui nous réjouit d'abord, comptant qu'il auroit sans doute découvert quelque habitation; mais il nous rapporta qu'il avoit rencontré un grand fleuve, si profond, si rapide & si plein de crocodiles, qu'il lui avoit été impossible de le traverser. Je les blâmai d'être revenus pour cet obstacle, qui ne devoit pas les arrêter, puisqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau sur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de passer le fleuve. De peur de quelque nouvelle balourdise de leur part, je résolus d'aller moi-même avec eux le jour suivant.

Le lendemain, après avoir laissé à un homme de la compagnie le soin de conduire ceux qui restoient, je les quittai, en les avertissant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laisser les hardes & marcher sur mes traces en cherchant fortune; qu'ils prissent bien garde cependant de ne pas s'éloigner de la côte. Voici en quel équipage je partis: j'avois un haut-de-chauffe de fatin piqué (*), plus ample que les

(*) Habillement des gens de qualité au Pérou.

Efpagnols ne les portent d'ordinaire , une camifolle blanche garnie de dentelles d'or de Naples , avec les boutons & boutonnières de même , & par-deflus une cafaque de velours gris de perle à manches pendantes , un chapeau de caftor blanc , deux piftolets & deux bayonnettes à ma ceinture ; j'avois auffi cent piftoles & une montre dans ma bourfe. Outre cela je portois à la main mon épée & un cordon en écharpe , où pendoit la mire de mon arquebufe avec fes charges de poudre & de plomb. Mon arquebufe étoit portée par un matelot : cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage ; car outre qu'elle étoit de défenfe , c'étoit fur elle feule que la petite caravane fondeoit l'efpérance de fufifter fa vie. Les autres , outre leur épée qu'ils avoient au côté , portoient une hache , une corde , un couteau , un petit fusil à faire du feu avec fa pierre , fon fer , fa meche & fes allumettes.

Après deux heures d'un chemin fabloneux & très-pénible , nous arrivâmes au bord d'un fleuve , que nous appellâmes le fleuve des crocodiles , quoiqu'à la vérité il n'y en eût pas tant que le détachement l'avoit rapporté. Pour le paffer , nous nous déterminâmes à marcher fur fes bords , en le remontant jufqu'au premier bofquet où nous puffions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieues plus loin , nous en prîmes fur

nos épaules autant qu'il nous en falloit , puis nous descendîmes le fleuve , en reprenant la même route , jusqu'au lieu que nous avions quitté ; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte , espérant , suivant l'opinion du pilote , gagner le port de la Caldera.

Ayant fabriqué un radeau , le mieux qu'il nous fut possible , avec nos haches , notre bois & nos cordes , nous nous hasardâmes à nous abandonner dessus au courant du fleuve , qui étoit très-rapide. On y avoit fait une espece de banc de jonc pour moi ; j'y montai le premier , après avoir pris mon arquebuse des mains de celui qui la portoit. Le pilote se mit à l'un des bouts , & un vigoureux matelot à l'autre , avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans le submerger par notre pésanteur , nous nous partageâmes ; une partie resta sur le bord du fleuve , en attendant le retour du radeau ; on y attacha seulement une longue corde , afin que ceux qui demeureroient pussent le retirer lorsque les premiers seroient passés. Cela étant fait , nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir besoin , & je fis jeter à l'eau les bois du radeau , pour ôter à la compagnie toute espérance de retourner sur ses pas , jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation , & reconnu

si nous étions en terre ferme ou dans une île. Nous marchâmes encore environ six lieues, ensuite nous passâmes un autre fleuve, de la même manière que le précédent.

Comme le soleil se couchoit, nous arrivâmes à une plage assez étendue, où nous fîmes halte, tous bien fatigués. Je l'étois plus que les autres, parce qu'ayant passé par des endroits fort humides & marécageux, mes souliers s'étoient mouillés de telle sorte que le cuir s'en étoit étendu; d'ailleurs, le sable y entrant de tous côtés m'incommodeoit beaucoup. Mes souliers me causant donc plus d'embarras qu'ils ne m'étoient commodes, je les jettai. Comme nous cherchions de l'œil un terrain élevé pour nous y reposer & y passer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieux arbre sec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchés, pour en découvrir la cause, nous en fîmes sortir une espece de gros lézard, que les habitans du pays nomment iguana. C'est bien le plus laid animal que la nature ait formé; mais en récompense la chair en est fort délicate, elle approche fort du goût de la poularde. Le pilote le frappa de sa hache & le fendit en deux. Nous avions bien besoin de faire une si bonne rencontre, pour réparer nos forces qu'une longue & pénible marche, mais plus encore le défaut de nourriture, avoient

presque épuisées. Il ne nous en fallut pas davantage pour un bon souper , ce lézard avoit trois quarts d'aune de long. L'ayant fait rôtir sur des charbons , nous le mangeâmes , & après ce repas nous nous endormîmes.

Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures nous gravîmes une montagne fort escarpée , & perçâmes ensuite un bois des plus épais , rempli d'épines & de ronces , pour éviter un cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher j'avois usé la semelle de mes bas , & mes pieds nus n'étant pas accoutumés à un chemin si rude , furent en peu de tems pleins d'estafilades & d'écorchures. Ce fut encore pis , lorsqu'à la sortie de ce bois nous eûmes gagné le bord de la mer ; le sable de la plage échauffé par l'ardeur du soleil , me fit venir sous la plante des pieds des ampoules aussi grosses que des œufs de pigeon : ces ampoules se crévèrent , & le sable y entrant jusqu'à la chair vive , y causoit une cuisson douloureuse. Le mal que j'en souffrois fit pitié à tous mes compagnons , qui m'obligèrent à m'arrêter sous une feuillée qu'ils dressèrent sur le bord d'un ruisseau ; nous nous y mîmes à couvert , le soleil étant alors dans sa force & très-ardent.

Pendant qu'une partie s'y reposoit , l'autre alla

dénicher assez près de-là , dans les creux des rochers que la mer battoit , un grand nombre d'une espece de limaçons de mer que les gens du pays appellent Burgados , & dont ils mangent assez communément. Il ne fut plus question que de les faire cuire. Nous aurions fort souhaité de les manger bouillis , mais il nous manquoit un vaisseau où nous les puissions mettre , & il falloit nous contenter de les faire rôtir sur les charbons ; nous en mangeâmes pourtant avec appétit.

Après le dîner , la nécessité d'avancer le chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y disposai malgré mes ampoules ; on m'envelopa les pieds , le mieux qu'il fut possible , de linges déchirés & de vieux haillons , & l'on me fit une espece de chaussure comme on en voit aux mendiens. Nous poursuivîmes notre route jusqu'au coucher du soleil , que nous arrivâmes sur les bords d'un étang , où nous fûmes harcelés par une si grande quantité de coufins , que , quelque las que nous nous sentissions , nous n'y pûmes tenir ; nous fûmes obligés pour les fuir de marcher jusqu'à dix heures de la nuit. Nous la passâmes avec beaucoup d'inquiétude , & d'autant plus de crainte de nous voir assaillir par une troupe d'Indiens sauvages , que nous avions aperçu une lumière à travers les arbres d'un bois voisin : mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain , continuant de marcher , nous rencontrâmes un ruisseau au bord duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour ; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là - auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit ; mais nous en cherchâmes vainement aux environs ; d'où nous conjecturâmes que les personnes , qui en avoient mangé en cet endroit , les y avoient apportés d'ailleurs. Sur le midi nous arrivâmes à un grand fleuve tout bordé de grands arbres de haute futaie , qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous pressoit , nous y jettâmes la ligne , & pêchâmes trois poissons assez gros , que nous fîmes rôtir. Nous passâmes ce fleuve sur un radeau , à la manière ordinaire , & poursuivîmes notre chemin jusqu'à un autre plus grand encore , aux bords duquel nous passâmes la nuit & dormîmes : un d'entre nous faisoit la sentinelle , pour n'être pas surpris des Indiens.

Le jour venu , nous vîmes autour de nous un grand nombre de palmiers , dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui est tendre , mais insipide & fade , & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin , nous trouvâmes une espece de fruit de la couleur de la mûre & de la grosseur d'un abricot. Les habitans le nomment Icacos. Il est aigre - doux , & du reste

d'un goût très-agréable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la mer , après avoir traversé un bois & une montagne. Nous aperçûmes sur la plage un grand nombre de crabes ou écrevisses de mer. Nous fîmes d'abord notre compte d'en faire un bon repas , mais nous comptions sans notre hôte ; les gaillards , avec leurs pattes crochues , étoient si bons coureurs , que les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demi-heure sans en pouvoir attraper que quatre. Mais en récompense ayant remarqué un grand nombre de papegais sur quelques arbres voisins , j'eus recours à mon arquebuse qui jusqu'alors nous avoit été inutile ; j'en tuai six qui nous furent d'une grande ressource. Le papegai est une espèce de perroquet dont la chair , quoique dure & noire , ne laisse pas d'être délicate ; quand ils sont jeunes , & par conséquent plus tendres , c'est un manger de roi. Nous nous remîmes en chemin & allâmes passer la nuit près d'un cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que l'on nomme icacos. Nous mangeâmes crus les plus mûrs , & fîmes rotir les autres.

A la pointe du jour nous commençâmes notre cinquième journée. Nous passâmes deux rivières sur des radeaux , sans avoir rencontré quelque chose à manger jusqu'à six heures du soir que j'e tuai un paon.

Il étoit venu se poser , pour son malheur , sur le haut d'un arbre au pied duquel je m'étois assis pour me reposer. Nous en fîmes un régal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une cabane déserte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes mûrs. Nous en mangeâmes la moitié , & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin , non sans crainte d'être surpris en cet exercice , ou poursuivis après le coup par le maître de la cabane & toute sa famille. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. Nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit , que nous passâmes au bord d'un fleuve , après avoir fait notre souper des platanes que nous avions volés. Quoique nous en eussions mangé beaucoup durant le jour , & que ce soit un aliment pernicieux à cause de son excessive froideur , aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour suivant , quatre personnes de notre compagnie allèrent à deux lieues de-là sur une montagne , y chercher du bois propre à faire un radeau pour passer le fleuve ; elles me laissèrent accompagné d'un seul homme. Je ne pouvois presque plus me tenir sur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ ; l'occasion le méritoit bien , c'étoit pour tirer sur une bande de ra-

miers qui vinrent se percher sur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai presque à quatre pattes jusques sous l'arbre , avec autant de lassitude que de crainte de les effaroucher. Le ciel bénit ma peine , car j'en tuai dix-huit d'un seul coup avec de la cendrée de plomb ; de sorte que mes camarades à leur retour trouvèrent un banquet , auquel ils ne s'attendoient pas. La joie qu'ils en eurent étoit si grande , qu'ils ne s'appercevoient presque point que le vin leur manquoit pour faire chère entière. Les dattes qu'ils avoient apportées du bois servirent de pain.

Après un si bon repas , nous recommençâmes à marcher , je repris courage & suivis les autres autant que mes forces me le purent permettre ; mais après quelques heures de chemin , ne pouvant plus me tenir sur mes pieds malades , je priai mes compagnons de continuer leur voyage sans moi , & de me laisser en cet endroit , en leur représentant qu'il n'étoit pas juste que pour l'intérêt d'un seul les autres s'exposassent à se perdre ; que je les suivrois le mieux que je pourrois , aussi-tôt que mes pieds seroient guéris ; que s'ils rencontroient quelques habitations d'Espagnols , je les conjurois de me revenir trouver ; mais que si le pays étoit désert , ils prissent le parti qu'ils jugeroient le meilleur ; & que sur toute chose je

leur recommandois de demeurer toujours bien unis.

Il n'est pas concevable combien ma petite troupe parut touchée de ces paroles ; ils ne purent retenir leurs larmes , & ils s'opposèrent tous à la résolution que je témoignois vouloir prendre , ils me jurèrent qu'ils ne m'abandonneroient point , dussent-ils mettre leur vie en péril , & ils s'offrirent à me porter sur leurs épaules. J'en rejettai la proposition, comme une chose trop pénible & qui les retarderoit trop, ajoutant que le tems leur étoit cher , & qu'ils devoient poursuivre avec diligence leur dessein , qui étoit de se rendre au port de la Caldera. Mais quelque chose que je leur pûsse dire , ils n'en voulurent point démordre , & je fus obligé de me laisser porter. Ils le firent tous du plus grand cœur , en se relayant l'un l'autre successivement jusqu'à sept heures du soir.

Alors ils s'arrêterent , autant pour se reposer que pour manger , car ils avoient besoin de ces deux choses , & encore plus de se rafraîchir. Pour subvenir à l'une de ces nécessités , ayant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de roche , appelés burgados , nous les fîmes rôtir sur les charbons ; mais ce n'étoit pas entière satisfaction , car la fatigue du chemin & l'ardeur du soleil , que nous avions soufferte pendant toute la journée , nous

avoit extrêmement altérés ; nous avions le gofier enflammé , & nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu. Heureusement , ayant poussé notre marche une lieue plus avant , nous rencontrâmes un des plus délicieux fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts platanes , tous chargés de fruits & dont les branches se croisant au-dessus de l'eau , formoient , aussi loin que la vue se pouvoit étendre , une espece d'allée en berceau , la plus agréable du monde.

Nous rendîmes grâces à Dieu d'une si bonne rencontre & nous apaisâmes notre soif avec avidité ; notre joie fut encore augmentée , lorsque le Pilote , après s'être orienté , nous dit qu'il reconnoissoit le lieu , & que cette belle rivière que nous admirions étoit celle de Saint-Antoine. Il nous assura de plus qu'à quatre lieues de-là étoit une riche ferme abondante en troupeaux , qui appartenoit à Alonzo Macotela , bourgeois de la ville d'Esparza dans la province de Costa - rica. Un homme de la compagnie en fut si transporté , qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit de ces grands arbres , dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feuillage , nous servit de souper ce soir-là ; pour le diversifier , nous en mangeâmes de cruds , de rôtis & de cuits sous la cendre.

endre. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau , & la nuit étant venue , nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précédentes.

» Le lendemain , trois de nos hommes furent détachés pour aller à la ferme de Macotela ; je restai avec les deux autres tout ce jour là & le suivant , nous nourrissant d'écrévisses que nous pêchions dans la rivière. Mes compagnons étoient le marchand Génois dont j'ai parlé , & un religieux de la Merci. Ce dernier , pendant que nous dorinions , le marchand & moi , la nuit du second jour , étoit chargé de faire la garde , afin de nous précautionner contre les surprises ; mais la sentinelle , plus occupée aux fonctions claustrales qu'aux militaires , s'endormit aussi-bien que nous , jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me réveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la sentinelle pour m'en éclaircir ; mais la sentinelle ne répondant non-plus qu'une souche , je me levai sur mon séant , & en même tems je m'entendis appeller distinctement , quoique d'assez loin.

» Je réveillai le marchand Génois & le religieux : un moment après nous vîmes paroître sur la rivière un grand radeau monté de plus de vingt personnes. Elles étoient conduites par dom *Domingo de Cha-*

varria, Navarrois, curé de la ville d'Esparza. Nos trois hommes, qui s'étoient détachés pour aller à la ferme de Macotela, l'y avoient rencontré, & lui avoient dit dans quel état nous étions sur le bord du fleuve de Saint-Antoine, où nous attendions leur retour. Ce bon curé, poussé par un mouvement de charité, venoit au devant de nous avec des rafraîchissemens pour rétablir nos forces perdues. Il s'étoit fait enseigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti sur le champ avec tous ses domestiques, quelques-uns de ses amis & toutes les provisions qu'il avoit pu ramasser. Ayant su qui il étoit & le dessein qui l'amenoit, je courus l'embrasser dès qu'il fut à terre, en lui faisant tous les remercîmens & complimens d'un cœur pénétré. La joie du marchand & du religieux, de se voir affranchis du péril de la faim & de la surprise des sauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne; dom Domingo & sa compagnie paroissoient en ressentir autant que nous de nous avoir rencontrés: ainsi tout le monde étoit content.

» L'heure & le lieu n'étant point convenables pour une longue conversation, nous passâmes tous la rivière sur le radeau. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi, qui, pour le soulagement de mes pieds & de mes autres

membres fatigués, fus juché dans un de ces lits penfils ou suspendus, fort en usage dans tous ces pays occidentaux. Six Indiens de relais, gens des plus robustes, me portoient alternativement à deux sur leurs épaules, mieux que n'auroient pu faire les meilleurs mulets du pays. Nous arrivâmes en cet équipage, un peu avant le jour, à la ferme de Macotela, où nous nous reposâmes quelque tems; Ensuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à *Esparza*. Cette ville est dans une situation admirable, sur une petite colline: elle est petite, il n'y a qu'une seule paroisse & deux couvens, l'un de religieux de S. François, & l'autre de l'institution du bienheureux Jean-de-Dieu. Je fus porté à la maison de dom Domingo, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devans.

» Arrivés à si bon port, notre premier soin fut de rendre à la divine Providence de sincères actions de grâces; le second fut d'envoyer un courrier à Carthago, capitale de la province de Costarica, pour donner avis de mon arrivée à Esparza à dom Juan de Salinas, gouverneur & capitaine-général de cette province, & chevalier de l'ordre de Calatrava. Je le connoissois pour l'avoir vu à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particulière. Le courrier fit tant de diligence que

vingt-quatre heures après son départ je vis entrer le gouverneur lui-même dans ma chambre. Après les premiers complimens, je lui racontai toutes les circonstances & les suites de notre naufrage. Aussi-tôt à ma prière, il fit partir une frégate pour aller recueillir les compagnons de mon infortune, qui devoient se laisser d'attendre si longtemps.

Sur les enseignemens qu'on donna à ceux qui la conduisoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y transportèrent; mais ils revinrent deux jours après rapportant qu'ils n'avoient rencontré personne. On se persuada qu'ils n'avoient pas fait assez d'attention aux signes qu'on leur avoit désignés pour reconnoître le lieu; c'est pourquoi dom Juan de Salinas y envoya un autre bâtiment, avec ordre à l'équipage de descendre à terre & de faire leur possible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces seconds, y étant arrivés, descendirent sur la plage, & n'y voyant rien, le capitaine détacha les plus alertes de ses matelots pour aller en quête aux environs. ils firent un circuit de plus de deux lieues, en s'écartant à droite & à gauche sans rien rencontrer; enfin voyant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournèrent faire leur rapport.

» Comme ils étoient prêts à remonter dans leur

barque, un d'entr'eux apperçut sur la grève un grand amas de feuilles qui paroïssoit n'avoir pas été mis là sans dessein, il s'avisa de les écarter à droite & à gauche avec le pied, & trouvant deffous des hardes, de la ferraille, des coffres, des ballots, cette découverte les surprit; ses camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainsi abandonnés. Après avoir quelque tems délibéré entr'eux, ils se déterminèrent à les enlever dans leur vaisseau, & vinrent nous rendre compte de leur commission. Chacun crut à Esparza, & moi à la fin comme les autres, que mes camarades avoient été surpris par les Sauvages, qui les avoient menés à leurs habitations; & je désespérois de les revoir jamais.

Quatre jours après, le gouverneur mangeant avec moi chez le curé, il arriva à la porte du logis un cavalier qui avoit couru à toute bride, & qui rapporta, plein d'effroi, qu'il avoit vu marcher entre le bois & la mer une puissante armée d'Anglois. On le fit entrer sur le champ dans la maison du curé, & il nous assura la même chose. Sa frayeur persuadant encore plus que ses paroles, chacun aussi-tôt se leva; on courut sonner l'alarme par-tout avec assez de chagrin; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la ville étoient trop mal armés pour faire une vigoureuse résistance, & en-

core bien moins disciplinés. Le gouverneur monta à cheval , & tout incommodé que j'étois , je le suivis pour l'aider à ranger ses gens. Le bruit , le tumulte & le désordre croissoient à chaque instant. Il venoit des gens de tous côtés , qui disoient que l'ennemi s'approchoit.

» Don Juan & moi , nous fortîmes de la ville pour nous en éclaircir par nous-mêmes ; & à peine eûmes nous fait cinquante pas dans la campagne , que nous vîmes approcher , dans un équipage fort délabré , ma petite troupe , qui composoit elle seule cette formidable armée dont on nous avoit menacés. La crainte qu'ils ont sur ces côtes d'être assaillis par les Flibustiers des îles , qui sont gens à tout entreprendre pour piller , les trouble si fort , qu'ils se représentent des phantômes à chaque alarme : aussi prirent-ils dans cette occasion cinquante hommes , bien fatigués & défarmés , pour une puissante armée ennemie. Je ris beaucoup de cette terreur panique , lorsque j'en eus reconnus la cause , & j'eus une joie extrême de voir mes compagnons d'infortune échappés du péril que j'avois craint pour eux. Je les questionnai sur leurs aventures. Ils me répondirent qu'ayant attendu trois jours plus que le tems marqué , ils avoient cherché fortune suivant mon conseil ; qu'ils avoient marché sur mes traces le long de la côte , & qu'ils s'étoient nour-

ris à peu près de la même manière que je l'avois fait.

» Je demeurai près d'un mois à Esparza, d'où je sortis avec de bons guides, après avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable dom Domingo, & de dom Juan de Salinas, des lettres de recommandation pour le vice-roi de la Nouvelle-Espagne dont il étoit parent ».

Fin du second Volume.



T A B L E

*DES Relations renfermées dans ce second
Volume.*

- N^o. 1. *NAUFRAGE* d'Emmanuel Soza , & d'Éléonore Garcie Sala , sa femme , sur les côtes orientales d'Afrique , en 1553 , page 1
- N^o. 2. *SITUATION* déplorable du Vaisseau François le Jacques , à son retour du Brésil en France , causée par une famine extraordinaire & le mauvais état du vaisseau , en 1558 , 14
- N^o. 3. *NAUFRAGE* du Vaisseau Portugais le Saint-Jacques , monté par l'Amiral Fernando Mendoza , brisé sur les écueils appelés Baixos de Juida , à 70 lieues des côtes orientales d'Afrique , en 1586 , 53
- N^o. 4. *NAUFRAGE* de deux Vaisseaux Portugais ; l'un , sur la côte de Fiuma , près celle de Sumatra ; & l'autre sur une île déserte dans la mer de la Chine , à peu de distance de Macao , en 1605 , 62

T A B L E.

- N^o. 5. *NAUFRAGE de deux Vaisseaux Anglois , l'Ascension & l'Union ; le premier , sur la côte de Cambaye , dans la mer des Indes , en 1609 ; le second , sur les côtes de Bretagne , près d'Audierne , en 1611 ,* 96
- N^o. 6. *INCENDIE du Vaisseau Hollandois la Nouvelle-Hoorn , près le Détroit de la Sonde , dans la mer des Indes orientales ; & Aventures de Bon-tekoé , en 1619 ,* 137
- N^o. 7. *RELATION du Naufrage du Vaisseau Hollandois le Batavia , commandé par François Pel-sart , sur les roches de Frédéric Outhman , près les côtes de la Concorde dans la Nouvelle-Hollan-de , en 1630 ,* 202
- N^o. 8. *NAUFRAGE du Vaisseau Hollandois le Sparrow-Hawe , sur les côtes de l'île de Quelpaert , mer de la Corée , en 1635 ,* 225
- N^o. 9. *RELATION du Naufrage d'un Vaisseau Por-tugais près le Cap-Comorin , mer des Indes , en 1645. Trait d'amour conjugal. Actions généreu-ses de quelques Gentilshommes François & d'un Viceroi des Indes Portugaises ,* 269
- N^o. 10. *NAUFRAGE du Vaisseau Hollandois le*

T A B L E.

- Dragon, sur les côtes d'une Terre australe, inconnue, en 1658, 286
- N^o. 11. *NAUFRAGE* du Vaisseau Hollandois le Coromandel, dans le Golfe de Bengale, en 1660, 297
- N^o. 12. *NAUFRAGE* de la Chaloupe du Vaisseau François le Taureau, dans une baie près du Cap-Verd, sur la côte occidentale d'Afrique, en 1665, 310
- N^o. 13. *NAUFRAGE* du Vaisseau Hollandois le Laufdun, à l'embouchure du Gange, fleuve de l'Indostan, en 1672; & *Aventures* de Lestra, Voyageur François, 328
- N^o. 14. *RELATION* du Naufrage d'une Frégate Portugaise, sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, entre l'île del Cagno & le port de la Caldera, mer du Sud, en 1678, 367

A S E N S,

De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur
du Roi, 1789.



